3 1761 07588711 7

B-VI
30

F.C
3582 u

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analise raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

FÉVRIER 1779.

209696
4. 3. 2

A PARIS,
AU BUREAU, rue du Four Saint-Honoré, près Saint Eustache.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
FÉVRIER 1779.

SECONDE CLASSE.*
ROMANS DE CHEVALERIE.

SUITE de l'Hiſtoire merveilleuſe & mémorable des proueſſes & des amours de Don Urſino le Navarrin, & de Dona Inez d'Oviédo, traduite de l'Eſpagnol, par M. le Comte de TRESS....

MALGRÉ la douleur & l'effroi des Dames de la Cour, elles s'étoient occupées des jeunes Princeſſes, les avoient

* Les morceaux qui forment ce volume, ne permettant pas, par leur longueur, de commencer par la première Claſſe, on eſt obligé de paſſer tout de ſuite à la ſeconde.

fait revenir de leur évanouiſſement, & les avoient conduites à l'appartement qu'elles occupoient enſemble. A peine y furent-elles en liberté, que la tendre Inez ſe jetta entre les bras de ſon amie : Ah ! ma chere Félicie, s'écria-t-elle, en verſant un torrent de larmes, que je ſuis malheureuſe ! à quel déſeſpoir affreux ſuis-je réduite !... Oui, chère amie, je te l'avoue, je ſens que la mort d'Urſino ſera ſuivie de la mienne ; & s'il revient de ſes bleſſures, l'honneur, mon rang, ce que je dois à mon père, exigent que je m'en ſépare à jamais..... Ah ! ma chère Inez, lui répond Félicie, ne nous occupons que du moment préſent ; peut-être ſuis-je auſſi près que vous d'être ſéparée de Don Pèdre ; mais attendons les événemens ; il n'en eſt aucun que le courage ne puiſſe ſurmonter, hors la mort, ou l'infidélité de ce qu'on aime. Nous ſommes ſûres d'être adorées par les plus parfaits Chevaliers de l'Univers, & peut-être la bleſſure de l'aimable Urſino n'eſt-elle pas mortelle... Non, divine Félicie, elle ne l'eſt pas, s'écria, de la porte, Don Pèdre, qui avoit entendu

ces derniers mots, & qui, connoiſſant déja les ſentimens d'Inez, n'avoit pas voulu perdre un inſtant à la raſſurer.

En effet, dès qu'Urſino fut déſarmé & en état d'être plus efficacement ſecouru, le Mire viſita ſa bleſſure; il connut que l'épée pointue & tranchante du traître Chevalier ayant pénétré entre les côtes, avoit été rabattue ſur les inférieures, & en avoit coupé deux; mais qu'elle n'étoit point entrée dans l'intérieur, au point d'offenſer les parties nobles. Le Mire répondit des jours d'Urſino; il fit connoître en même temps à Don Pélagos, que ce n'étoit que des ſoins les plus aſſidus & les plus conſtans, qu'on pouvoit eſpérer la guériſon d'une ſi grande bleſſure: ce ne fut même qu'après avoir fortement aſſujetti le premier appareil, qu'il oſa donner un élixir au Chevalier pour rappeler ſes eſprits, de peur qu'alors le ſang ne ſortît avec aſſez d'impétuoſité pour achever d'épuiſer les ſources de la vie; ce fut en mettant ce premier appareil, que Don Pélagos remarqua le riche Reliquaire qu'Urſino portoit à ſon col. Les premiers

objets qui frappèrent les yeux du bleſſé, lorſqu'il les rouvrit à la lumiere, ce furent le Roi des Aſturies, & Don Pèdre, qui tenoient chacun l'une de ſes mains, qu'ils ſerroient avec tendreſſe. La premiere penſée fut pour Inez; mais il n'oſa parler d'elle; & Don Pélagos lui défendit de proférer un mot en ces premieres momens.

Inez remerciant Don Pèdre avec une reconnoiſſance qu'elle n'avoit pu cacher, des larmes abondantes, mais moins amères que les premières, avoient coulé ſur ſes belles joues; & elle s'étoit écriée: Ah! chère Félicie, c'eſt à vous de donner à l'aimable Don Pèdre le prix de tout ce que votre amie lui doit en ce moment.

Dès que le Roi des Aſturies eut été raſſuré ſur les jours de Don Urſino, ſon premier ſoin fut de faire appeler le Grand Sénéchal, & de lui commander, comme au Chef des Armes, par ſa charge, & comme à celui qui devoit maintenir l'honneur & les loix de la Chevalerie, de prendre les informations néceſſaires, & de convoquer pour le lendemain matin, une Aſſemblée

générale des Chevaliers qui se trouvoient alors dans sa Cour. Don Pèdre, comme frère d'armes du blessé, fut exclus du nombre des Juges ; mais il lui fut enjoint de se porter comme Accusateur.

Le crime étoit trop public, la trahison la plus lâche & la plus noire étoit trop prouvée, pour que le coupable ne fût pas déjà convaincu, *d'être traîstre, félon, & recru Chevalier au premier chef.*

Le lendemain matin, le Sénéchal, à la tête de toute la Chevalerie, se rendit à la Chapelle du Palais, où l'on célébra (mais à voix basse) la Messe du Saint-Esprit, selon l'usage, qui, dans les affaires criminelles, interdisoit les chants usités.

Don Pélagos voulut assister à ce Conseil extraordinaire, placé sur un trône ; & les Chevaliers s'assirent des deux côtés, selon leur ancienneté ; le Sénéchal se plaça vis-à-vis du trône près d'une table ; & deux Hérault d'armes appellèrent Don Pèdre & le conduisirent honorablement aux pieds du trône, où, comme frère d'armes de Don Ursino, il porta sa plainte contre l'attentat aux loix des

tournois, & contre la trahiſon exercée ſur ſon ami.

Les Hérault le reconduiſirent avec les mêmes honneurs dans un appartement voiſin, pour y attendre que les Chevaliers euſſent porté leur jugement.

Le Sénéchal lut alors les informations. Preſque tous les Chevaliers de ce Conſeil pouvoient en atteſter la vérité : le Sénéchal voulut ſe lever pour recueillir les voix ; mais Don Pélagos & tous les Chevaliers s'écrièrent unanimement, *que le Chevalier accuſé, ſuffiſament eſtoit atteint & convaincu d'eſtre faux, trahiſtre, couard, felon, & foimentie ; que comme tel en brief temps ſeroit-il dégradé des armes & rejetté de l'Ordre de Chevalerie, que ſes armes ſeroient dépiécées, honies & foulées, que ſes éperons dorez lui ſeroient tranchez par le boureau, que prieres des morts & vigiles, & notamment le Pſeaume cent-huitième, ſeroient chantés, lui vivant encore, ſur ſon corps par Moines & Clercs comme ſur Cil qui mort étoit à chevalerie, honneur & prud'homie, que les vigiles finies, il ſeroit lié, la hard au col, ſur une claye, pour eſtre ainſi traîné à la*

queue d'une cavale dans la lice que pollué il avoit, & de là miſérablement trainé au gibet, élevé en dehors de lice, pour y eſtre attaché, & ſon corps mort abandoné aux vautours.

Après avoir prononcé cette ſentence terrible, mais conforme aux uſages de la Chevalerie, le Sénéchal envoya chercher le coupable, pour écouter ce qu'il pouvoit dire pour ſa défenſe, & pour lui lire la ſentence que le Haut-Conſeil venoit de prononcer contre lui. Les ſoupçons de Don Pèdre furent confirmés dès que le coupable parut; il reconnut Drogador, & le fit connoître à l'aſſemblée.

Le Sénéchal, tous les Chevaliers, & ſur-tout le Roi des Aſturies, furent encore plus indignés, lorſqu'ils virent que celui qui déshonoroit l'Ordre de Chevalerie, ſe rendoit en même temps indigne du ſang illuſtre dont il étoit né: » Malheureux, lui dit Don Pélagos, » quel motif a pu te porter à commettre » une trahiſon auſſi atroce? Le deſir » de me venger, répondit-il avec fureur, » je n'ai pu ſupporter que le vil nour-

» riſſon d'une ourſe me fût préféré ; » furieux de l'avantage qu'il a remporté » contre moi dans trois combats diffé- » rens, j'ai voulu le ſacrifier à ma ven- » geance ». *Et toi Don Pélagos, ajouta-t-il (par mal engin & par moult grande cautelle *), bienheureux ſerois-tu que fusje venu à chief de mon entrepriſe, hores ſerois-tu fores du dangier de te voir honir dans ta Cour, voir dans ton lignage par la blandice **, du vilain qui de père ne de mère, que d'une beſte féroce reclamer ne ſe peut.*

Tous les Juges indignés de l'audace de Drogador, ordonnèrent qu'on le ramenât dans la priſon, & confirmèrent la ſentence qu'ils avoient prononcée. Cependant les dernières paroles de ce traître leur avoient fait aſſez d'impreſſion pour en demander l'explication à Don Pèdre. Quelque ſacrés que fuſſent les liens de la fraternité d'armes, la candeur de Don Pèdre ne lui permit pas de diſſi-

* Méchanceté faite avec art.

** Tromperie.

muler la vérité : dans le récit fidèle qu'il fit en portant la main droite sur son cœur, il convint que la naissance de son frère d'armes étoit inconnue, & qu'une ourse l'avoit alaité; mais, ajouta-t-il la richesse du Reliquaire qu'il porte à son col, les autres enseignes qu'un Hermite qui l'éleva, tient en sa garde, & sur-tout l'élevation de son ame & sa haute valeur, sont des preuves qu'il ne peut être né que du sang le plus illustre. Don Pélagos & les Chevaliers furent satisfaits du récit de Don Pèdre, & convinrent qu'Ursino devoit jouir de tous les honneurs de la Chevalerie, dont il se montroit aussi digne; & qu'on ne devoit rien négliger de tous les moyens possibles pour parvenir à connoître ceux dont il avoit reçu le jour. L'Auteur du Roman ajoute même que c'est depuis le temps de cette singulière aventure, que s'est établie en Espagne la loi qui subsiste encore, selon laquelle, tout enfant dont la naissance est inconnue, jouit des priviléges de la noblesse; *car*, dit la loi, *moult mieux vault que cent vilains nés jouissent des droits de*

gentilleſſe, que ſi un ſeul noble homme, par male aventure & décognoiſſance, en étoit privé.

Le Conſeil s'étant ſéparé, le Sénéchal donna ſes ordres aux Hérauts d'armes, qui s'occupèrent à tout préparer, pour que, dès le lendemain, la ſentence portée contre Drogador fût exécutée.

Pendant le temps que le Conſeil avoit duré, le Mire avoit levé le premier appareil de la bleſſure d'Urſino; le ſang n'interrompit point ſes nouveaux ſoins; il fut ſurpris lui-même du bon état du bleſſé, dont les forces commençoient à renaître : il répondit alors encore plus affirmativement de ſa vie à Don Pèdre, qui venoit d'accourir à la ſortie du Conſeil, pour ſçavoir des nouvelles de ſon ami.

Don Pèdre l'embraſſe tendrement, & lui rend un compte fidèle de tout ce qui vient de ſe paſſer : Urſino fremit en penſant que la belle Inez en ſera bientôt informée. Ah! cher Don Pèdre, s'écrie-t-il, que les ſoins qu'on prend de ma vie ſont cruels! la mort me ſeroit

mille fois plus douce que le mépris de la belle Inez : hélas ! comment un inconnu, comment le malheureux nourriſſon d'une ourſe oſe-t-il porter ſes vœux juſqu'à la plus illuſtre & la plus charmante Princeſſe de l'univers ?

Don Pèdre commençoit à le calmer, lorſque l'arrivée du Roi des Aſturies vint porter un nouveau trouble dans ſon ame. Don Pélagos eut ſoin de le prévenir & de le raſſurer par les propos les plus tendres & les plus flatteurs : Urſino, pénétré de reconnoiſſance & de reſpect pour le père de la belle Inez, ſe ranime, & ſe relevant ſur ſon ſéant, lui fait un récit fidèle de toute l'hiſtoire de ſa vie, depuis le premier inſtant que ſa mémoire peut lui rappeler ; il s'étend avec chaleur ſur tout ce qu'il doit aux ſoins généreux de l'Hermite, & ſur l'éducation qu'il en a reçue. Pendant ce récit, Don Pélagos attendri, croit reconnoître dans les aventures d'Urſino, la protection du Saint Patron de l'Eſpagne, & les décrets de la Providence, qui conduiſent le Chevalier à la plus brillante deſtinée : il l'embraſſe

avec tendreſſe ; mais bientôt il le voit perdre connoiſſance dans ſes bras : la vive émotion que ce Chevalier venoit d'éprouver, avoit fait couler ſon ſang avec aſſez d'impétuoſité pour rouvrir ſa bleſſure ; on s'en apperçoit ; mais le Mire qui connoiſſoit le danger de ſon état, ſe trouve heureuſement à portée d'y remédier, & d'arrêter ſon ſang par un nouvel appareil.

Pendant qu'il étoit évanoui, Don Pélagos avoit ſaiſi ce moment pour examiner le riche Reliquaire qu'il portoit à ſon col : à peine l'a-t-il ouvert, qu'il ſe proſterne pour adorer le bois ſacré qu'il renferme : il remarque que l'or du deſſous du Reliquaire eſt cizelé en forme d'une roue dont les rais & les jentes ſont ornés de quelques fleurons ; il ſe ſouvient que le célèbre Inigo de Navarre en portoit une ſemblable ſur un écu vermeil, dans une victoire qu'il avoit remportée ſur les Mores, & dans laquelle lui-même avoit combattu à la tête des Aſturiens.

Don Pélagos baiſe avec reſpect le Reliquaire, ne fait part à perſonne de

l'obſervation qu'il vient de faire, redouble les marques de ſon attachement pour ce Chevalier, & prend une ferme réſolution d'employer tous les moyens poſſibles pour découvrir de quel ſang il a reçu le jour.

Le Mire ayant jugé néceſſaire de laiſſer le Chevalier bleſſé dans un état tranquille, le Roi des Aſturies étoit prêt à ſe retirer, lorſque Urſino, revenu de ſa foibleſſe, lui prend les mains, les lui baiſe, & lui requiert un don : le Roi des Aſturies, attendri par ſon état, autant qu'il eſt ému par la découverte qu'il vient de faire, lui répond, *que bien eſt juſte qu'il octroye à Cil, qu'il a retenu ſon Chevalier, le premier don qu'il lui requiert.* Urſino lui demande la grace de Drogador, *& de ne pas entacher en lui le ſang illuſtre dont il eſt iſſu.* Don Pélagos admire ſa généroſité. Je n'ai plus que ma voix, lui répondit-il, je vous l'accorde autant que je le peux ; mais cette grace ne peut avoir lieu qu'autant qu'elle ſera confirmée par le Haut-Conſeil de Chevalerie qui l'a condamné. Don Pèdre, auſſi généreux que ſon ami, joint ſa prière à

la ſienne; & ſe charge de ſolliciter cette grace, le lendemain matin, lorſque les Chevaliers ſeront aſſemblés.

On eut ſoin de laiſſer ignorer au Chevalier coupable, ce que les deux frères d'armes faiſoient en ſa faveur. Il paſſa le reſte du jour & la nuit ſuivante dans l'horreur de ſa ſituation; le remords enfin s'éleva dans une ame qui juſqu'alors n'étoit acceſſible qu'à la fureur: il ſentit toute l'horreur de ſon action; & ſes gardes rapportèrent le lendemain, que le priſonnier avoit paſſé la plus grande partie de la nuit, la face contre terre, & élevant au ciel ſes gémiſſemens & les actes de ſon repentir. Don Pèdre fit confirmer ce rapport au grand Sénéchal, qu'il ſupplia les larmes aux yeux de ſe joindre à lui pour obtenir la grace de Drogador.

Déja la grande cité d'Oviédo retentiſſoit du ſon des cloches; déjà l'échafaud étoit dreſſé dans l'Egliſe Cathédrale, pour les cérémonies cruelles de la dégradation d'armes & de Chevalerie, lorſque les Chevaliers s'aſſemblèrent dans la même ſalle ou le coupable devoit être

conduit une seconde fois, pour y entendre confirmer sa sentence.

Don Pèdre y parut sans manteau, sans éperons & sans mortier *, & ce fut sous les habits d'un suppliant qu'il demanda, au nom d'Ursino comme au sien, la grace de Drogador. Cette demande excita le plus violent murmure dans cette auguste Assemblée. Mais bientôt elle excita de même son admiration. Le Sénéchal se leva pour opiner le premier; son avis fut de ne point ôter aux deux frères d'armes la gloire d'un pardon aussi généreux. Don Pélagos fut du même avis, & ces deux suffrages entraînèrent

* Le mortier tel que le portent Messieurs les Présidens à Mortier, étoit alors la coëffure distinctive des Chevaliers; & comme sous Philippe-le-Bel les quatre Présidens étoient tous Chevaliers, & que leurs Successeurs le furent encore pendant deux siècles, ceux qui possèdent aujourd'hui ces grandes charges, ont conservé le titre de Chevalier, & le Mortier dont ils surmontent leurs armoiries.

ceux de tous les autres Chevaliers. On fit reprendre à Don Pèdre les marques de sa dignité ; & le Sénéchal, suivi de quatre anciens Chevaliers, alla lui-même à la prison, pour annoncer au coupable que sa grace étoit accordée, & que c'étoit à la prière d'Ursino même qu'elle l'étoit. » J'en suis indigne, s'écria Drogador, la voix étouffée par les sanglots ; » mais l'humiliation & la mort seroient encore trop douces pour expier mon crime, puisque quelques heures me délivreroient pour toujours des remords » affreux qui me déchirent ! O vous, » dignes Chevaliers, que je n'ose plus appeller mes frères, écoutez-moi ! J'accepte la grace que je dois à deux des » plus généreux Chevaliers des Espagnes ; mais je jure à vos pieds de ne » plus porter les armes, & de passer, » couvert d'un cilice ; le reste de mes » jours dans la pénitence ».

Les Chevaliers, touchés de son repentir, approuvèrent sa résolution ; Drogador les pria de le faire conduire au Monastère des Hiéronimites : là, se jetant aux pieds du Supérieur, il fit

l'aveu de ſes forfaits ; il fit vœu de paſſer ſes jours dans la retraite ; & (dit l'Auteur) *Ores préſenta-t-il lui-même les ciſeaux pour être tondu ; & quitta ſon mortier de Chevalier pour une couronne de Moine.*

Le Roi des Aſturies fut très-touché du bon parti que Drogador avoit pris ; & dans la ſuite, devenu ſon protecteur, il le nomma à l'Evêché d'Oviédo, & le remit dans un rang égal à celui pour lequel il étoit né, en obtenant pour lui la Pourpre Romaine. Le lendemain de cet aventure, le Mire, ſelon l'ordre qu'il en avoit reçu, vint au lever du Roi lui rendre compte du bon état de la bleſſure du Chevalier ; les artères ouverts étoient conſolidés ; l'hémorrhagie n'étoit plus à craindre ; mais la réunion des deux cordes coupées, exigeoit un temps dont il ne pouvoit encore prévoir la durée.

Dès que Don Pélagos fut aſſuré pour la vie de l'objet auquel la plus forte ſympathie l'attachoit, il appela dans ſon cabinet Don Pèdre & le grand Sénéchal : ce vieux Chevalier, reſpectable par une réputation brillante, & dont la ſageſſe

& les lumières étoient utiles à l'Etat, autant que son bras l'avoit été pendant ses belles années, fut vivement frappé de tout ce qu'il apprit de la bouche de Don Pélagos & de celle de Don Pèdre. Il fit comprendre sans peine à l'un & à l'autre, de quelle importance il étoit de tirer de nouvelles notions de l'Hermite, d'examiner & de mettre en sûreté les langes & la turquoise qui lui restoient, & de ne les pas laisser plus long-temps en risque d'être enlevés ou perdus.

Il fut décidé que Don Pèdre iroit promptement les chercher, & engager l'Hermite à venir passer quelques jours à la Cour. Le Sénéchal, tout vieux qu'il étoit, voulut accompagner Don Pèdre; & l'état présent d'Ursino n'ayant plus rien qui pût faire craindre encore pour sa vie, ils se mirent en route, dès le lendemain, pour se rendre dans la retraite de l'Hermite.

Ils marchent ensemble : ils arrivent le soir à ce château, dont la famille aimable avoit fait une si douce impression sur Ursino : le lendemain, ils par-

tent à la pointe du jour ; & le soleil n'étoit pas encore au milieu de sa course, lorsqu'ils arrivèrent à l'hermitage. Ils entrent seuls, & sont surpris du silence profond qui règne dans cette solitude ; ils pénètrent dans l'intérieur, & trouvent l'Hermite couché sur une natte, tenant un Crucifix entre ses bras & touchant presque à sa dernière heure : ce spectacle les attendrit ; ils s'approchent de lui ; leur présence paroît le ranimer ; & le Sénéchal tirant de sa poche un flacon d'un élixir précieux, il en remplit un petit vase, soulève la tête du saint Vieillard, qui reprend ses esprits & l'usage de la parole, après avoir reçu de cet élixir dans sa bouche.

Don Pèdre raconte à l'Hermite tous les événemens qui sont arrivés à son élève, depuis leur séparation. Le vif intérêt avec lequel il l'écoute ranime son sang glacé dans ses veines ; il se relève sur son séant ; son visage même se colore, & baisant les pieds du Crucifix avec transport, il rend grace au Dieu Rédempteur, dont la bonté a garanti son élève de la trahison de Drogador. Pendant le

récit de Don Pèdre, le Sénéchal, les yeux attachés fixement sur l'Hermite, sent palpiter son cœur; une voix secrète lui dit qu'il ne se trompe pas; & tout-à-coup il s'écrie : Ah Don Juan! ah cher & malheureux Livaros! est-ce donc vous que je revois? A ces mots, l'Hermite lève les yeux, en frémissant, sur le Sénéchal; mais tout-à-coup il penche la tête sur le Crucifix, & s'écrie : *Ah! mon Dieu, pardonnez-moi le sang que j'ai versé.* Cette exclamation achève de convaincre le Sénéchal qu'il ne s'est point trompé : Ah mon cher Livaros, s'écrie-t-il, à son tour, ouvrez-moi les bras! Non, le Dieu que nous servons n'a pas permis que votre main m'arrachât la vie; non, vous n'êtes point coupable..... Des apparences trompeuses me l'ont fait paroître à vos yeux : hélas! je vous aimois trop tendrement, pour partager l'affreuse perfidie de Telados. Dans un premier mouvement, vous avez cru nous sacrifier tous deux à votre vengeance, mais sa mort seule expia le crime dont je n'étois point complice; j'aimai mieux fuir vos coups, que d'en porter à mon

ami : la nuit étoit obscure ; je tombai, & votre épée teinte du sang du traître Telados, vous fit croire qu'elle l'étoit du mien.

L'Hermite éperdu se jette entre les bras du Sénéchal : Ah ! mon cher Don Gaspard, lui dit-il, adorons les décrets de la Providence ; le traître Telados méritoit la mort après avoir enlevé la jeune Elvire, qui m'étoit destinée ; vous parûtes à mes yeux près de lui, dans l'instant même que je le poursuivois ; je crus qu'épris de sa sœur, vous le serviez dans cet enlèvement ; & n'écoutant que ma fureur, je vous attaquai tous deux ; portant mes coups au hasard dans l'obcurité de la nuit, je vous vis tomber l'un après l'autre ; alors courant, éperdu, je sortis d'Oviédo, & désespéré d'avoir trempé mes mains dans votre sang, je résolus de m'éloigner pour toujours de ma Patrie, & sous le nom de Chevalier au cœur navré, j'allai chercher la mort dans les combats. Quoi ! Seigneur, s'écria Don Pèdre, vous êtes ce Chevalier illustre qui tua le célèbre Emir Moulhadin,

lorſqu'à la tête de cinquante mille Mores, cet Emir entré par la bouche de l'Ebre, étoit prêt à ſe rendre maître de Tortoſe ? Ah ! Seigneur, ajouta-t-il, en baiſant les mains de l'Hermite avant qu'il pût l'en empêcher, qu'il m'eſt doux de vous voir, & de rendre hommage à celui qui ſauva les jours de mon père. Quoi ! s'écria l'Hermite, vous êtes donc le fils du Duc de Santillane, que j'arrachai, percé de coups, des mains du barbare Moulhadin, prêt à lui faire trancher la tête ? Oui, Seigneur, je le ſuis ; & le plus heureux jour de la vie du Duc, mon père, ſera.... Mon fils, interrompit l'Hermite, n'exigez point de moi que je ſorte de cette retraite ?.... Ah ! mon ami, s'écria le Grand Sénéchal, vous ne pouvez refuſer de venir au ſecours de votre Elève, & de revoir une Cour où je vous ai ſi ſouvent entendu regretter.

L'Hermite ſe défendit long-temps encore ; mais croyant devoir obéir aux décrets de la Providence, qui venoit de ramener dans ſes bras un ami qu'il croyoit avoir tué, & dont il avoit ſi long-temps

pleuré

pleuré la mort ; il leur promit enfin de les suivre dès que ses forces le lui permettroient : il rendit compte au Sénéchal du reste de ses aventures, & il lui apprit comment, après avoir repoussé jusqu'à la mer, les Mores réduits à moins de dix mille, il étoit revenu, son écu couvert d'une housse, pour n'être point connu, jusqu'à Pénaflor, où bientôt il avoit appris que la belle & triste Elvire, après son enlèvement, n'avoit pu survivre aux outrages qu'elle avoit reçus de Télados ; qu'elle s'étoit renfermée dans un Couvent, où, pleurant ses malheurs & l'absence de son amant, elle étoit morte dans l'année de son noviciat. Il ajouta, en poussant un profond soupir : Désespéré de la mort d'Elvire, me croyant coupable de celle de Don Gaspard, je m'enfonçai dans les montagnes les plus sauvages, où je marchai deux jours & deux nuits sans prendre de nourriture, & sans laisser paître mon cheval qui tomba mort près de cet hermitage : moi-même, après m'être dégagé des arçons, je restai sans connoissance ; & la mort m'eût bientôt fermé les yeux,

ſans le ſecours d'un Saint Hermite très-âgé, dont les ſoins charitables me rappelèrent à la vie. M'ayant conduit dans ſon hermitage, il me preſſa de lui faire le récit de mes malheurs : Quelque terribles, me dit-il, quelque cruels qu'ils ſoient, le Dieu qui vous a conſervé la vie au milieu de tant de périls, ce Dieu dont la Providence a conduit vos pas dans cette ſolitude, ſera votre conſolation ſi vous vous conſacrez à ſon ſervice, & ſi vous pleurez le ſang que vous avez verſé. Ces paroles de l'Hermite portèrent la lumière dans mon ame, & par degrés elles calmèrent mon déſeſpoir. Je paſſai ſix mois près de lui, dans le travail, dans la prière ; & tous les jours mon état devenoit plus heureux & plus tranquille : un matin je dormois encore, étant fatigué du travail de la veille ; j'entendis l'Hermite s'écrier d'une voix foible : *O mon Dieu ! je vous adore, & j'eſpère en vous.* Je me lève à la hâte, je cours à lui, je le vois, les bras étendus & la face contre terre au pied d'un Croix ; je vole vainement à ſon ſecours ; il n'étoit déja plus ; je

donnai des larmes à ſa mort ; mais ces larmes ne furent point amères comme celles que je donnois tous les jours à celle de Don Gaſpard. Après l'avoir enſeveli, je réſolus de ſuivre ſon exemple ; je me revêtis de ſes habits ; je dépoſai mes armes dans cette Chapelle ; & je vivois ſeul, depuis un an, lorſque le jeune Urſino parut à mes yeux, pour la première fois. Lui-même vous a raconté tout ce qui ſuivit cette première entrevue ?.... A ces mots l'Hermite parut retomber dans ſon premier état ; une nouvelle foibleſſe ferma ſes yeux ; mais bientôt il fait un effort ; & la nature ſe dégagea elle-même d'un abcès prêt à l'étouffer. La préſence de Don Gaſpard avoit cauſé cette criſe heureuſe : en moins de trois jours, il eut repris aſſez de forces pour être en état de partir avec Don Gaſpard & Don Pèdre, ſur une haquenée qu'ils avoient amenée avec eux.

Don Pèdre eut deſiré pouvoir conduire Don Juan de Livaros chez le Duc de Santillane ; mais l'inquiétude où il étoit de la bleſſure de ſon

ami, le desir de revoir la belle Félicie, le pressèrent de retourner à la Cour du Roi des Asturies ; & bientôt ils arrivèrent à Oviedo.

Don Pèdre trouva son ami dans un aussi bon état qu'on le pouvoit espérer: il le prévint de l'arrivée de l'Hermite, dont il lui raconta l'histoire. Le Roi des Asturies, prevenu de même par le Sénéchal, que c'étoit Don Juan de Livaros, qui bientôt paroîtroit à ses yeux, ce Prince se rappella non-seulement combien ce Chevalier s'étoit illustré par les armes, mais aussi les services & les marques d'attachement qu'il en avoit reçus dans les premières campagnes qu'il avoit faites contre les Mores ; il alla sur le champ chez Ursino, pour jouir du plaisir d'assister à l'entrevue de l'Hermite avec son Elève. On imaginera sans peine à quel point elle fut tendre & touchante ! Au moment où Don Pélagos entra, l'Hermite voulut se jetter à ses genoux : Seigneur, lui dit-il, coupable du meurtre de Don Télados, je viens vous apporter ma tête. Ah ! mon cher Livaros, répondit le Monarque,

ſa punition fut juſte ; & ſa mémoire m'eſt doublement en horreur, & par ſon crime, & pour m'avoir privé ſi long-temps d'un Chevalier tel que vous.

Le Duc de Miranda, & pluſieurs anciens Chevaliers contemporains de Don Juan de Livaros, s'empreſſèrent à lui donner les marques les plus honorables de leur eſtime & de leur amitié ; ils le preſſèrent vainement de reprendre la profeſſion & les armes de la Chevalerie, qu'il avoit honorées par ſes exploits. Il s'en défendit avec une humilité qui ne leur laiſſa nulle eſpérance de le voir ſe rendre à leurs prières.

Cependant dix-huit ans de pénitence & de ſolitude n'avoient point affoibli dans Livaros, un génie ſupérieur, ni le don qu'il avoit de pénétrer les plus ſecrets ſentimens de ceux qui l'intéreſſoient aſſez pour qu'il s'appliquât à les connoître ; il ne fut point alarmé de l'amour de Don Pèdre pour la belle Félicie, mais il ne put voir qu'en frémiſſant, ſon Elève ſe livrer à l'amour le plus téméraire pour la jeune Inez : quelle eſpérance pouvoit-il avoir que ſa naiſ-

ſance fût enfin découverte, & que cette naiſſance fût aſſez illuſtre pour qu'il pût prétendre à la main de l'héritière d'une longue ſuite de Rois ?

Don Pelagos avoit fait les mêmes obſervations que l'Hermite Don Juan. Les ſentimens de Don Pèdre pour Félicie, l'occupoient auſſi ; mais ſuzerain des Ducs de Santillane & de Miranda, l'amour de Don Pèdre pour la belle Félicie, lui parut un moyen de réunir deux grands Seigneurs, dont la querelle n'étoit née que des prétentions que tous deux avoient ſur un arrière-fief, auquel ils ſe croyoient en droit de nommer. A l'égard d'Urſino, Don Pelagos ſe ſentoit une ſecrète ſympathie pour ce jeune Chevalier; il admiroit ſon courage, il avoit été vivement frappé de la richeſſe des langes trouvés dans la caverne de l'ourſe ; il l'étoit ſur-tout de la forme qu'il avoit remarqué dans ce Reliquaire précieux qu'Urſino portoit à ſon col ; & ſe rappellant la perte que le Roi de Navarre avoit faite de ſon fils, dans les montagnes de la Galice, il oſoit penſer que cet enfant ſi cher, dont la mort

avoit paru certaine, pouvoit avoir été miraculeuſement conſervé par le protecteur de l'Eſpagne, auquel il avoit été voué : le temps de cette perte, & l'âge du jeune Urſino, ſe rapportoient ; & toutes ces circonſtances rapprochées, déterminoient le Roi des Aſturies à voir ſans peine l'hommage qu'Urſino rendoit aux charmes de la belle Inez. Maître d'arrêter les progrès de cet amour, il ne s'occupa que de la guériſon du Chevalier qu'il avoit adopté, bien déterminé d'ailleurs à faire toutes les perquiſitions néceſſaires pour découvrir ſi les eſpérances qu'il avoit ſur ſa haute naiſſance, étoient fondées.

Don Pelagos ſe garda bien d'inſtruire Urſino, ni Don Pèdre, de ce qui ſe paſſoit dans ſon ame : il craignoit la vivacité de leur âge ; il craignoit encore plus qu'un eſpoir auſſi léger ne ſervît qu'à mettre le poignard dans le cœur du jeune Chevalier, ſi cet eſpoir venoit à ſe détruire. Il ſerra précieuſement les langes & la turquoiſe ; & animé par le tendre intérêt qu'il prenoit à ſon Chevalier, il ſe trouva le même jour près de ſon lit,

au moment où le Mire mettoit un nouvel appareil à sa blessure. Il examina plus attentivement que jamais le Reliquaire qu'il portoit à son col, & ce nouvel examen lui fit découvrir l'empreinte de la coquille qu'Ursino portoit sur son sein. Le Monarque avec l'idée récente qu'il avoit de ces deux objets, les dessina sans peine, dès qu'il fut dans son cabinet; il y fit sur le champ appeler le Grand Sénéchal & Don Juan de Livaros; il leur fit part de sa présomption; l'un & l'autre la trouvèrent assez fondée pour l'adopter; ils conclurent, comme Don Pélagos, qu'il falloit tout espérer de la Providence, & de l'intercession de Saint Jacques dont la protection, sur les jours de ce jeune Chevalier, avoit paru si marquée. Ils résolurent entr'eux, que dès qu'Ursino seroit absolument hors de tout péril, le Grand Sénéchal partiroit pour aller à Pampelune, sous le prétexte de former une nouvelle alliance entre Don Pélagos & Don Inigo; que Don Juan l'accompagneroit sous les habits d'Hermite, comme son Chapelain, & qu'ils porteroient les dessins de tous

les ſignes de reconnoiſſance, qui, de ce moment, furent dérobés aux regards de toute la Cour.

Don Pèdre & ſon ami n'apprirent de cette converſation, que ce qui étoit néceſſaire qu'ils en ſçuſſent : le départ prochain de l'Hermite affligea ſon Elève ; il fit au contraire naître l'eſpérance dans l'ame de Don Pèdre, qui connoiſſoit trop le cœur de ſon père, pour n'être pas perſuadé qu'il rendoit à cet Hermite tout ce qu'il devoit à Don Juan de Livaros. Don Pèdre n'héſita point à lui confier l'amour qui l'enflammoit pour Félicie ; & les larmes aux yeux il le ſupplia de s'arrêter quelques jours à Santillane, de prévenir ſon père, & d'obtenir ſon aveu pour une union qui pouvoit ſeule faire ſon bonheur. L'Hermite le lui promit, & le preſſa de donner la même marque de confiance au Roi des Aſturies. Don Pélagos, approuvant ſon amour, promit à Don Pèdre de ménager l'eſprit du Duc de Miranda.

On imaginera ſans peine à quel point les ſentimens de la jeune Inez pour

Urſino, ſerrèrent encore les nœuds de l'amitié qui l'uniſſoit avec Félicie. Elles étoient inſéparables, & à chaque inſtant s'entretenoient d'un amour dont les progrès augmentoient ſans ceſſe le beſoin des confidences.

Inez envioit bien le bonheur de ſon amie, qui tous les jours pouvoit voir Don Pèdre, tandis que ſon rang & la décence ne lui permettoient pas de s'aſſurer elle-même de l'état de l'aimable Urſino. Don Pèdre, attentif & galant, ne craignit pas de la prévenir à cet égard; il ſe ſouvenoit que peu de jours auparavant il l'avoit vu rougir, comme forcée à lui demander de ſes nouvelles. Il oſa même lui dire, en préſence de Félicie, que ſon ami ſouffroit bien moins de ſa bleſſure, que de la douleur d'être privé du charme de la voir. Un regard naïf, quoique plein de décence, lui apprit qu'il pouvoit en chercher les moyens : ſouvent l'amitié bien tendre eſt preſqu'auſſi ingénieuſe que l'amour. La bleſſure d'Urſino commençoit à ſe refermer; Don Pèdre ſaiſit le moment où le Mire s'applaudiſſoit dú progrès

de la cure, pour lui persuader qu'il seroit utile au blessé qu'on le portât quelquefois dans les jardins du Palais, où l'air doux du printemps contribueroit à lui redonner des forces. Le Mire y consentit, & Don Pèdre, après avoir volé pour en avertir Félicie, fit tout préparer pour faire porter son ami dans un bosquet voisin d'un petit Jardin de fleurs que la belle Inez cultivoit de ses mains. L'appartement de la Princesse dominoit sur le jardin, dont ce bosquet formoit la perspective. Inez accompagnée de Félicie, parut bientôt à un balcon, qu'Ursino regardoit en soupirant; mais la distance étoit trop grande pour que ces tendres amans pussent lire dans leurs yeux le plaisir qu'ils sentoient à se revoir : tout ce qu'Ursino put faire, fut de saisir un moment, où, sans crainte d'être observé, il pût tendre ses bras vers Inez : heureusement Don Pélagos, suivi de toute sa Cour, arriva pour voir le Chevalier blessé, sçachant qu'on l'avoit transporté dans les jardins; & cherchant à pénétrer quels étoient les sentimens d'Inez pour ce Chevalier,

qui, de jour en jour lui devenoit plus cher, il la fit appeler avec sa Compagne.

Don Pèdre courut au devant d'elles pour leur donner la main. Approchez, Inez, dit Don Pélagos à sa fille, venez vous réjouir avec moi de la convalescence de mon Chevalier. La jeune Inez obéit en rougissant; vous n'avez pu, continua-t-il, donner à mon Chevalier le prix du tournoi qu'il a remporté; mais ce n'est plus un laurier, qu'il a baigné de son sang, que je lui destine pour prix de sa victoire; j'espère que celui qu'il va recevoir de votre main lui sera plus agréable & plus cher. A ces mots, il remet dans les mains d'Inez une double boëte enrichie de diamans: cette boëte renfermoit les portraits de Don Pélagos & d'Inez; & c'est dans le moment où Don Ursino la reçut de la main tremblante d'Inez, qu'il fut facile au Roi des Asturies de lire dans l'ame de ces tendres amans.

La crainte qu'une émotion aussi vive ne fît du tort à la blessure, abrégea le plus heureux moment de leur vie.

En vain Urſino chercha-t-il des expreſſions aſſez vives pour remercier Don Pélagos, qui le regardoit avec l'intérêt le plus tendre; il ne put parler; & ne ſçut cacher le trouble qui l'agitoit, qu'en courbant la tête pour baiſer reſpectueuſement les portraits.

Don Pélagos ne tarda pas à faire part à l'Hermite Don Juan, & au Grand Sénéchal, de l'obſervation qu'il venoit de faire; & leur départ pour la Navarre ne fut différé que de peu de jours.

Le bonheur d'avoir revu Inez, la douce eſpérance d'en être aimé, portèrent un baume ſi ſalutaire dans le ſang d'Urſino, que ſa bleſſure fut bientôt refermée, & que même il put, ſans danger, ſe lever pendant quelques heures du jour.

Il commençoit même à pouvoir ſe promener à cheval, mais ſans porter des armes; & le Grand Sénéchal & l'Hermite étoient prêts à partir pour la Navarre, lorſqu'un Chevalier de la Cour du Duc de Santillane vint répandre le trouble & les alarmes dans celle d'Oviédo, par les plus fâcheuſes nouvelles.

Les Succeſſeurs de Pélage & les Princes Eſpagnols qui poſſédoient en ſouveraineté les Provinces les plus voiſines de la France, ayant entretenu toujours l'alliance la plus étroite avec cette puiſſance, dont ſans ceſſe ils avoient reçu des ſecours, ces Princes avoient toujours cru n'avoir à ſe défendre que des entrepriſes des Sarrazins, & ces derniers n'ayant jamais fait de tentatives que du côté de l'Aragon, ils regardoient le Royaume, & la puiſſance d'Inigo, comme une barrière impénétrable, ou du moins comme un obſtacle aſſez fort pour arrêter long-temps les efforts des ſeuls ennemis qu'ils cruſſent avoir à craindre ; mais de nouveaux barbares dont ils ignoroient juſqu'au nom, & preſque auſſi dangereux & plus féroces encore que les Africains, vinrent tout-à-coup fondre ſur leurs Provinces maritimes, & y porter le ravage & la déſolation.

Les deſcendans du fameux Godefroid, Roi de Danemarck, étant animés par l'eſpoir d'un nouveau butin, & par le deſir de ſe venger de la protection que la France avoit accordée en vain à

Hériolte, qu'elle avoit voulu mettre sur le Trône; Sigefrid, un des plus redoutables des Princes Normands; s'étoit porté sur les côtes de France avec une armée navale formidable. Sigefrid, après avoir ravagé les côtes de la Neustrie & de la petite-Bretagne, avoit longé les côtes de France, & s'étoit emparé du Bordelois, où, le fer & la flamme à la main, il eut bientôt soumis des peuples qui n'étoient point préparés à se défendre. La foiblesse du Gouvernement François, sous le règne du petit-fils de Charlemagne, n'ayant opposé qu'une légère résistance à la rapidité des conquêtes de Sigefrid; ce Prince, maître du Bordelois & du Béarn, dès les premiers mois de son expédition, se trouva bientôt en état de faire subsister son armée, & prit la résolution de se porter jusques sur les côtes d'Espagne les plus voisines, pour les reconnoître, après avoir laissé dans Bordeaux un corps de troupes assez fort pour s'assurer d'une retraite; il se rembarqua, suivi de l'élite de son armée, vint fondre tout-à-coup sur Saint-Ander, dont il s'empara,

& que, selon la coutume barbare des Normands, il pilla & réduisit en cendres.

Sigefrid, animé par ce premier succès, crut trouver la même facilité dans le reste des Asturies, & s'avança vers Santillane; mais la défaite de son avant-garde lui fit connoître qu'il falloit attaquer avec plus de prudence & plus d'art des troupes belliqueuses qui connoissoient celui de se défendre.

Le Duc de Santillane, très-affligé de n'avoir pu sauver Saint-Ander, & ne se trouvant pas des forces suffisantes pour tenir la campagne, forma promptement un camp retranché sous les murs de sa Capitale: il se contenta d'envoyer des partis pour observer les Normands, & pour les empêcher de s'étendre loin du gros de leur armée. Ce furent ces partis qui se réunirent pour fondre sur l'avant-garde de Sigefrid, & qui l'empêcherent de ravager l'intérieur du pays; ce fut aussi dans ce temps que le Duc de Santillanne envoya l'un de ses Chevaliers pour rappeler son fils, & pour demander au Roi des Asturies de le secourir contre ces nouveaux ennemis:

un autre Chevalier partit en même-temps pour la Navarre.

Le brave, le genéreux Don Pélagos ne tarda pas à raſſembler tout ce qui put ſe trouver en état de porter les armes, pour voler au ſecours du Duc de Santillane ; mais la belle Cité d'Oviédo n'étant point fortifiée, il craignit que, ſi les Normands avoient quelqu'avantage, ils ne pénétraſſent juſqu'à ſa Capitale ; & pour mettre Inez & Félicie en ſûreté, il les envoya ſous la garde du Duc de Miranda, du Grand Sénéchal, à Villa-Vicioſa, ville très-forte de ſes Etats, ſituée au fond d'un beau port dont quelques vaiſſeaux ſuffiſoient pour défendre l'entrée, leſquels vaiſſeaux pouvoient même ſervir à ſauver les deux Princeſſes au cas que Sigefrid, vainqueur, vînt aſſiéger la ville. Urſino n'étant pas encore en état de porter des armes peſantes & de réſiſter à la fatigue, fut forcé par Don Pélagos à ſuivre les Princeſſes & à s'énfermer avec elles dans Villa-Vicioſa. L'Hermite Don Juan de Livaros accompagna ſon Elève, & le Roi des Aſturies, tranquille ſur ce qu'il avoit de

plus cher, marcha sur le champ au secours du Duc, son allié.

L'amour d'Ursino pour Inez, & le bonheur de ne point s'éloigner d'elle, pouvoient à peine le consoler de ne pas suivre Don Pèdre & de perdre cette occasion d'acquérir de la gloire : mais Don Pèdre acheva de le déterminer, en lui disant, que si le sort des armes étoit contraire au Roi des Asturies, lui seul pouvoit défendre les deux Princesses : les deux frères d'armes s'embrassèrent ; & le même jour qu'Ursino suivit Inez à Villa-Viciosa, Don Pèdre se mit à la tête de l'avant-garde de l'armée pour aller au secours de son père.

Sigefrid, dépourvu des machines propres à rompre les premières défenses du camp retranché qu'il attaquoit, en faisoit construire & s'étoit contenté jusqu'alors d'embrasser l'enceinte de ce camp par des corps de troupes dont les communications étoient faciles, & qui les tenoient bloquées jusqu'à ce qu'il fût en état de l'attaquer de vive force.

Ayant sçu que ces machines ne pouvoient être prêtes avant huit jours, il

saisit cet intervalle de temps pour monter sur le plus léger de ses vaisseaux ; & suivi de quelques chefs & d'une troupe d'élite, il résolut de reconnoître une partie des côtes de cette mer, jusqu'alors inconnue aux Normands, pour former dans la suite le plan de quelque nouvelle expédition ; il laissa le commandement de son armée au Comte Odinsée, son parent, l'un des plus cruels & des plus redoutables Chevaliers du Nord. Ce Barbare, glorieux d'être descendu d'Odin & de Fréga, joignoit la férocité de ce Dieu des Scandinaves à l'ardeur qui lui faisoit chercher sans cesse de nouveaux combats. Vainqueur dans tous ceux qu'il avoit livrés seul à seul, c'étoit toujours le crâne du dernier ennemi tombé sous ses coups, qui lui servoit de coupe.

Sigefrid eut à peine fait mettre à la voile, qu'Odinsée essaya de forcer le camp retranché du Duc de Santillane : on le vit s'élancer plusieurs fois jusques dans la premiere enceinte ; mais il ne put pénétrer plus avant ; & ses plus braves soldats étant tombés à ses pieds, il fut

obligé de se retirer en désordre, & de renoncer à son entreprise téméraire. Il espéra de se dédommager de cet échec, en parcourant les campagnes voisines, & chaque jour fut marqué par l'incendie des Villages, que la terreur de ses armes faisoit abandonner.

Un seul château dont la situation étoit avantageuse, résistoit depuis deux jours à ses attaques; mais les fossés profonds qui l'entouroient étoient presque comblés. L'avant-garde commandée par Don Pèdre parut à temps pour le secourir; cette avant-garde plus nombreuse, & composée de troupes mieux disciplinées que le détachement conduit par Odinsée, mit facilement les Normands en désordre, & malgré la force & la valeur de ce féroce guerrier, il fut forcé de se retirer & de rentrer dans son camp. Don Pèdre content de ce premier avantage, attendit avec prudence que le Roi des Asturies l'eût rejoint avec son armée; alors il s'avança pour reconnoître le camp des Normands. Sur le compte qu'il rendit à Don Pélagos, ils prirent des mesures pour l'attaquer le lendemain; & des

ſignaux répétés firent connoître au Duc de Santillane, que le ſecours qu'il eſpéroit étoit prêt à le défendre.

Odinſée avoit remarqué Don Pèdre à ſa valeur comme aux armes brillantes qu'il portoit : à peine fut-il rentré dans ſon camp, qu'il écrivit ce cartel de défi, & le fit porter au camp du Roi des Aſturies. » Qui que tu ſois, toi qui pourrois » te vanter d'avoir vu reculer Odinſée, » je te défie, hors de ton camp, aux » premiers rayons du ſoleil ; tu trou- » veras Odinſée ſeul, & prêt à laver dans » ton ſang la honte d'un avantage que tu » ne dois qu'au grand nombre ».

Don Pélagos, entouré des principaux Chevaliers de ſon armée, tenoit avec eux un conſeil de guerre, ſur les diſpoſitions de l'attaque qu'il préméditoit pour le lendemain matin, lorſque le Héraut d'Odinſée entra d'un air farouche dans ſa tente : » A qui dois-je re- » mettre ce défi, s'écria-t-il, & quel » eſt le téméraire qui ſe ſentira le cou- » rage de l'accepter » ? Don Pélagos eût deſiré vainement de ne pas laiſſer expoſer Don Pèdre au haſard d'un combat

particulier, presqu'au moment d'une affaire générale ; où tout concouroit à l'assurer de la victoire ; mais Don Pèdre étoit trop généreux pour y consentir : ce jeune Prince se lève, court au Héraut d'Odinsée, prend le cartel, se fait apporter un riche manteau d'écarlate dont il le revêt ; & lui présentant une bourse pleine de besans d'or : » Cours à ton » Maître, lui dit-il, apprends-lui que » c'est don Pèdre de Santillane qui, dès » le lever du soleil, sera prêt à le com» battre ». Le Scandinave surpris, admire la noblesse & la beauté de Don Pèdre ; il reçoit ses présens, & sort en s'écriant : *que je te plains !*

A peine le Héraut étoit-il sorti de la tente, qu'on y vit entrer un Soldat, qui, plein d'adresse & de courage avoit traversé le camp des Normands ; il portoit à Don Pélagos, une lettre du Duc de Santillane, dans laquelle ce Prince remercioit le Roi des Asturies, & lui donnoit avis qu'au moment où son armée attaqueroit les Normands, il sortiroit de Santillane, à la tête de ses Chevaliers, pour faire une puissante diversion. Cet

avis qui ne laiſſoit aucun doute ſur une victoire complette, redoubla les regrets de Don Pélagos, ſur ce que Don Pèdre avoit accepté le défi d'Odinſée ; mais l'honneur & les loix de la Chevalerie ne lui permettoient plus d'empêcher leur combat.

Dès que l'aurore parut, Don Pèdre, couvert d'armes brillantes, ſortit du Camp du Roi des Aſturies, & s'avança vers le camp des Normands. Don Pelagos rangea ſon armée en bataille, crainte de ſurpriſe, & quatre Chevaliers Aſturiens accompagnèrent Don Pèdre. Bientôt ils virent paroître Odinſée, ſuivi d'une troupe nombreuſe; mais à la vue de Don Pèdre, il la congédia, & ne retint que le même nombre de Chevaliers qui accompagnoient ſon adverſaire.

L'un & l'autre s'élancèrent avec une impétuoſité égale : leurs lances volèrent en éclats, ſans qu'ils fuſſent ébranlés : ils fourniſſent leur carrière, reviennent l'un ſur l'autre l'épée à la main, & ſe chargent avec une égale fureur. Le feu jaillit de leur armes, & la terre ſe couvre de leurs débris : ils combattent long-temps

ſans qu'aucun des deux paroiſſe avoir quelqu'avantage : Odinſée furieux de trouver, pour la première fois, un ennemi qui puiſſe lui réſiſter, attaque Don Pèdre de plus près, & comptant ſur ſa force prodigieuſe, il laiſſe pendre ſon épée, abandonne la bride, & s'élance pour ſaiſir Don Pèdre; mais celui-ci lui porte ſur la viſière un coup terrible du pommeau de ſon épée : Odinſée étourdi de ce premier coup, en reçoit pluſieurs autres qui lui font perdre la vue & le font chanceler; le Prince alors arrache ſon épée, ſaiſit les rênes de ſon cheval, & veut l'amener priſonnier; mais, contre la loi de ſes ſortes de combats, les quatre Chevaliers Normands fondent ſur Don Pèdre; & l'un d'eux tue ſon cheval avant que les quatre Chevaliers Aſturiens puiſſent s'oppoſer à cette trahiſon : bientôt ceux-ci font mordre la pouſſière à deux Chevaliers Normands, & le Prince ſe précipitant ſur un de leurs chevaux, s'empare une ſeconde fois des rênes du cheval d'Odinſée qu'il conduit enfin priſonnier à Don Pélagos.

Cette action s'étant paſſée à la vue des

des deux armées, les Normands s'avancèrent pour délivrer leur Chef, en faisant des hurlemens affreux : les Asturiens s'étant ébranlés pour les recevoir, l'affaire devint générale ; & ce qui ne devoit être qu'un combat particulier, donna bientôt à la Cité de Santillane, le spectacle d'une bataille sanglante.

Odinsée désarmé, étoit déja sous la tente de Don Pelagos, tandis que les deux armées combattoient avec le même acharnement, sans que la victoire parût se déterminer entr'elles ; mais bientôt le son aigu des clairons annonça l'attaque du Duc de Santillane ; ce Duc, à la tête de cinq cens Chevaliers, chargea les Normands, les prit en flanc & les mit bientôt en désordre : la déroute alors devint générale ; & les Normands, pressés de tous côtés, prirent la fuite vers leurs vaisseaux. Il en périt un grand nombre ; mais Don Pélagos ne voulant point exposer ses sujets au désespoir de ces barbares, & la nuit commençant à paroître, il fit sonner la retraite : ce fut dans le camp même qu'ils occupoient, autour de la Cité de Santillane, qu'il

fit entrer son armée, laquelle resta toute la nuit suivante sous les armes ; & dès l'aurore, les partis envoyés à la découverte, lui rapportèrent que les barbares s'étoient rembarqués.

On imagine sans peine avec quels transports de joie le Duc de Santillane embrassa son fils, & quelle fut sa reconnoissance pour le Roi des Asturies ! Ces Princes s'empressèrent également à calmer la fureur & le désespoir d'Odinsée : ce fier descendant d'Odin, malgré ses vices, étoit né généreux. Frappé de la différence des mœurs Espagnoles & de celles des Danois, dont l'usage cruel étoit de sacrifier leurs prisonniers, il ne put refuser son estime & son admiration à ceux qu'il voyoit occupés à lui faire oublier ses malheurs, & à lui faire trouver ses chaînes plus légères.

On jouissoit depuis deux jours dans Santillane, du bonheur d'être délivré des alarmes que l'attaque imprévue des Normands avoit fait naître, lorsque sur la fin du troisième jour, des tourbillons de poussière & le son des trompettes annoncèrent l'approche d'une nouvelle

armée. C'étoit le Roi de Navarre lui-même qui s'avançoit, suivi de l'élite de ses troupes, pour secourir les Asturies. Don Pélagos, le Duc de Santillane & Don Pèdre, montèrent aussi-tôt à cheval pour aller recevoir le brave Don Inigo; & il apprit d'eux les événemens qui avoient précédé son arrivée.

Ce Prince fut reçu dans Santillane avec les plus grands honneurs : il acheva de prouver au Comte Odinsée la préférence que les mœurs de l'Espagne méritoient sur celles du Nord, par l'air affable avec lequel il le reçut : il fut étonné, que, si jeune encore, Don Pèdre eût pu vaincre un guerrier si redoutable, & si renommé dans toute l'Europe par ses combats, sa valeur & ses victoires; il ne put voir le jeune Héros sans être attendri. Que vous êtes heureux, dit-il, au Duc son père, en présence du Roi des Asturies! ce fils aussi chéri que respectable, vient de couvrir de gloire votre nom & vos armes; il fera l'honneur & le bonheur de votre vie; il fera l'appui, la consolation de votre vieillesse; hélas! un sort cruel m'a tout

ôté !... Je pouvois avoir un fils de son âge, je l'ai perdu !... Depuis ce temps, ce fatal souvenir empoisonna ma vie, & rien ne peut me consoler de cette perte. Seigneur, lui répondit le Roi des Asturies, vos vertus mériteroient que la Providence fît un miracle en votre faveur: vainqueur des ennemis de son nom, un Dieu juste n'anéantira pas la race d'un Héros qu'il a placé sur le trône ; je sçais l'histoire de vos malheurs ; nulle certitude de la mort de ce fils ne peut vous ôter l'espérance ; ah ! Seigneur, prenez confiance dans cette Providence divine qui protégea vos armes ; puisse-t-elle exaucer les vœux que nous élevons au Ciel avec vous !

Don Pélagos crut ne devoir pas en dire davantage, & la peur de s'être trompé dans ses conjectures, l'empêcha d'en faire part au Roi de Navarre ; mais il imagina d'essayer quel effet pourroient faire sur lui les dessins qu'il avoit fait tracer des signes de reconnoissance trouvés sur Don Ursino : il résolut même de ne les lui pas présenter, mais de les exposer seulement dans un cabinet

de l'appartement qu'il occupoit, & connoiſſant ſa vénération pour le Patron des Eſpagnes, il plaça ces deſſins au-deſſous d'un tableau qui le repréſentoit.

Le Roi des Aſturies dépêcha, dès la nuit, un Courier pour ſa capitale; ce Courier eut ordre de ne s'arrêter dans Oviédo, que le temps néceſſaire pour apprendre ſa victoire & le rembarquement des Normands; & d'aller en diligence à Villa-Vicioſa, porter la même nouvelle aux deux Princeſſes, avec l'ordre de venir le rejoindre en diligence, ſuivies de l'Hermite & des Chevaliers qui les avoient accompagnées. Hélas! il ne ſçavoit pas ce qu'il alloit bientôt éprouver lui-même.

Le Roi de Navarre s'étant levé de grand matin, admira la richeſſe de l'appartement qu'il occupoit; l'art de la Peinture conſervé par les Arabes, avoit paſſé déja dans Santillane par un Eſclave de cette nation, dont la main ſçavante avoit décoré ce Palais. Don Inigo s'amuſe à conſidérer les différens tableaux; & voyant un cabinet ouvert, il y paſſe dans l'eſpérance d'en trouver encore de

plus précieux : bientôt celui qui représentoit Saint Jacques frappe sa vue : son premier mouvement est de se mettre à genoux, & d'implorer l'interceſſion de ce grand Saint : ensuite portant plus bas ses regards, le dessin qu'il remarque les fixe ; l'émotion la plus vive agite son ame ; il n'ose en croire ses yeux ; chaque trait qu'il découvre est un nouveau trait de feu qui le frappe : il lève les bras au Ciel, il détache ce dessin, il baise avec transport celui d'un Reliquaire qu'il reconnoît.... Il reconnoît de même l'amulette, les langes ; & serrant le tout sur son cœur, éperdu par les transports qu'excitent en lui la crainte & l'espérance, il vole à l'appartement du Duc de Santillane. Ah ! s'écria-t-il en entrant & lui montrant le cadre, qu'ai-je vu ? que puis-je espérer ?

Le trouble extrême du Roi de Navarre l'avoit d'abord empêché de reconnoître que le Duc, le Roi des Asturies, & Don Pèdre avoient les yeux baignés de larmes, & que les principaux Chevaliers des deux Cours les entouroient avec un air consterné : il s'é-

crie de nouveau : Ah ! vous connoissez le sort de mon fils ? Ah ! daignez en instruire un malheureux père..... Un morne silence, un cri de douleur que Don Pélagos, le Duc & Don Pèdre firent de concert, sont leur unique réponse : Ah ! cruels, s'écrie-t-il de nouveau, portez-moi le dernier coup, ou prenez pitié de l'état où je suis. Don Pélagos se lève enfin, il court au Roi de Navarre, il le serre entre ses bras : Ah ! lui dit-il, nous sommes également malheureux : Hélas ! vous retrouviez un fils digne de vous, mais un sort affreux nous l'enlève, & nous perdons nos enfans avec lui. A ces mots, les sanglots redoublent, leur coupent la voix ; & ce n'est qu'après un long intervalle que le grand Référendaire de cette Cour présente au malheureux Roi de Navarre la dépêche désastreuse que Don Pélagos venoit de recevoir du Duc de Miranda. Il ne fut pas en état d'en faire lui-même la lecture : hélas ! cette dépêche portoit qu'Inez & Félicie étant allés se promener sur le bord de la mer avec Ursino, des Pirates abordés pendant la nuit, & dont

le vaisseau ne pouvoit être apperçu dans une anse hérissée de rochers, étoient descendus à terre, les avoient surpris sans défense, & les ayant enlevés, les avoient portés couverts de chaînes à leur vaisseau, & sur le champ avoient remis à la voile.

Don Pélagos & Don Pèdre achevèrent de percer le cœur du Roi de Navarre, en lui racontant tout ce qu'ils sçavoient de l'enfance, de l'éducation, des vertus & du courage de Don Ursino; ils le confirmèrent, dans la certitude que ce brave Chevalier étoit le fils qu'il avoit perdu, en lui parlant de la coquille qu'il avoit empreinte sur son sein.

Quelle affreuse situation pour tous ces Princes! Don Pélagos & le Roi de Navarre pleuroient des enfans qu'ils adoroient; Don Pèdre gémissoit en frémissant sur le sort de Félicie & de son frère d'armes. Après avoir donné quelque temps à leur douleur, le Duc de Santillane, comme étant le moins malheureux, fut le premier à rappeller leur raison, & à chercher les moyens sûrs & expéditifs pour avoir des nouvelles de

ceux qu'ils regrettoient. On convint d'armer ſans délai ce qui ſe trouveroit de vaiſſeaux propres à tenir la mer; & Don Pèdre ne voulut céder à perſonne l'honneur de les commander.

Il raſſemble au plutôt des Chevaliers choiſis dans les deux armées de Navarre & des Aſturies; & dès le lendemain ayant fait armer deux vaiſſeaux légers, il étoit prêt à mettre à la voile, lorſqu'on apperçut de loin un canot qui luttoit contre des lames élevées, & l'on vit que ceux qui le montoient faiſoient tous leurs efforts pour aborder. Don Pèdre envoya promptement une barque à ſon ſecours; & peu de temps après il conduiſit le canot dans le port. Don Pèdre vole au-devant d'un ſeul homme qui ſort, & ſans peine il le reconnoît pour être Jacomo, l'un des plus fidèles Domeſtiques de Félicie. Ah! cher Jacomo, s'écria-t-il, m'apportes-tu la mort ou la vie? Hélas! Seigneur, ne tremblez point pour les jours d'Inez & de Félicie; mais d'ailleurs, je n'ai que des nouvelles effrayantes à vous annoncer. Ah! ma Félicie reſpire, dit Don

Pèdre, toute eſpérance ne m'eſt donc pas encore ravie.

Pendant le temps qui s'étoit paſſé depuis la découverte du canot, l'on avoit averti les deux Rois de cet événement, & la foible eſpérance de recevoir quelques notions ſur l'enlèvement d'Inez & d'Urſino, avoit ſuffi pour les faire accourir au port.

Ce fut en leur préſence, que Jacomo raconta que le Prince Normand, Sigefrid, étoit celui qui leur raviſſoit leurs plus chères eſpérances : Sigefrid, dans le deſſein de reconnoître la côte des Aſturies, s'étoit porté juſqu'au Cap d'Ortegal; ſon vaiſſeau, repouſſé par les courans & les vents contraires, avoit été forcé de ſe tenir au large; il manquoit d'eau depuis quelques jours, & profitant d'un vent qui portoit aux côtes des Aſturies, il s'en étoit rapproché pour faire remplir ſes tonneaux; ce guerrier n'ayant pas des forces ſuffiſantes pour oſer tenter d'entrer dans le port de Villa Vicioſa, avoit doublé l'une des pointes qui le ferment au nord, & découvrant une anſe entre des rochers, il s'étoit haſardé d'y entrer à la fin du

jour; & tandis que l'équipage s'occupoit à chercher de l'eau, il avoit envoyé un détachement de quelques Soldats bien armés, qui s'étoit avancé jusqu'à la vue du fond du port & de la ville. Là, le chef de ce parti faisant cacher sa suite entre des rochers, il attendit l'occasion de faire quelques prisonniers qui pussent l'instruire sur l'état de l'intérieur de ce pays. Il ne fut pas long-temps dans cette retraite sans appercevoir deux charriots suivis de quelques gardes qui sortoient de la ville & s'avançoient vers le port : le chef Normand ayant fait retirer sa troupe un peu plus avant dans les rochers, attendit que les deux charriots les eussent dépassés : alors donnant le signal à ses gens, les Gardes furent renversés & poignardés, & les charriots entourés : Ursino désarmé voulut en vain faire quelque résistance ; son cheval, que les barbares tuèrent entre ses jambes, l'entraîna dans sa chute, & dans ce moment d'horreur & de confusion, les deux Princesses, quelques Dames de leur suite, & le malheureux Ursino, furent saisis, enlevés & portés dans le vaisseau de Sigefrid, qui, con-

tent de cette capture, fit mettre auſſi-tôt à la voile. Jacomo, continuant ce triſte récit, ajouta qu'ayant jetté des cris pour appeler les habitans de la campagne au ſecours de la Princeſſe, les barbares l'avoient entraîné, en l'accablant de coups, juſques dans leur vaiſſeau; qu'ils avoient dirigé leur marche vers le port de Saint-Ander; mais qu'après avoir vogué toute la nuit, le Commandant ayant apperçu pluſieurs voiles, & croyant reconnoître les vaiſſeaux qui les portoient, leur avoit fait un ſignal, auquel ces vaiſſeaux avoient obéi ſur le champ, en arrivant à lui; qu'il avoit paru tranſporté de fureur, en écoutant le récit que les Capitaines venoient de lui faire; & qu'après avoir tenu conſeil avec eux pendant quelques momens, il avoit ordonné de changer de route, & de porter ſur les côtes de France. Jacomo leur ajouta, qu'à l'entrée de la nuit, ayant apperçu le canot qui s'étoit démaré, flotter à l'arrière du vaiſſeau, il s'étoit jetté ſur le champ à la mer, étoit monté dans ce canot; que malgré le grand nombre de flèches qu'on lui tiroit, il avoit eu le bonheur de ſe

sauver, & qu'alors il avoit fait de nouveaux efforts pour regagner la côte, & venir les avertir de cet événement funeste.

Rien ne peut exprimer la douleur mortelle dont les deux Rois & Don Pèdre furent saisis, en écoutant Jacomo. Le récit qu'ils venoient d'entendre leur fit sentir la nécessité de suspendre leur poursuite; & ne doutant point que Sigefrid, après avoir rassemblé les débris de son armée, ne se fût retiré dans Bordeaux, le Roi de Navarre & celui des Asturies ne pouvant former aisément une armée navale assez considérable pour attaquer celle des Normands, & se porter dans la Gironde, ils se déterminèrent à retourner ensemble à Pampelune, pour y recueillir de nouvelles forces, & de-là marcher le long des côtes & se porter sur Bordeaux, tandis qu'une escadre, composée de leurs meilleures voiles, iroit bloquer l'embouchure de la Gironde, pour observer la flotte Normande, & profiter des occasions qui pourroient se présenter de la combattre avec quelque avantage. Don Pèdre dépêcha aussi-tôt

un courier à Don Juan de Livaros, pour le déterminer à venir sur le champ à Pampelune, avec les marques de reconnoissance qu'il avoit trouvées dans la caverne de l'ourse; il écrivit en même-temps la lettre la plus respectueuse & la plus tendre au Duc de Miranda, en lui jurant que le Duc de Santillane, qui lui demandoit son amitié, auroit bientôt à pleurer un fils unique, si ce malheureux fils ne pouvoit réussir à remettre la charmante Félicie dans ses bras.

L'armée combinée du Roi des Asturies & du Roi de Navarre, se mit en marche, dès le lendemain, pour retourner à Pampelune; & Don Pèdre, à la tête des Chevaliers de son père, les suivit avec trois bannières * complettes, du

* Une bannière complette ne pouvoit avoir moins de quatre-vingt hommes d'armes, dont une partie étoit composée de Chevaliers; & dans l'appel de ces compagnies, tous ceux qui se trouvoient honorés du titre de Chevaliers, étoient qualifiés du nom de Monseigneur; une seule bannière formoit un très-gros escadron, par le nombre des gens armés que les hommes d'armes avoient à leur suite.

nombre de celles qui venoient de combattre avec gloire, sous les ordres du Duc de Santillane.

Tandis que tout se préparoit pour aller attaquer les Normands, Sigefrid faisoit force de voiles, pour rentrer dans l'embouchure de la Gironde avec les débris de son armée & la riche prise qu'il venoit de faire.

Sigefrid, l'un des descendans du brave Doolin de Mayence, dont le bras victorieux avoit conquis le Danemarck, n'avoit rien des mœurs féroces des anciens Danois. Son courage, sa loyauté le rendoient digne de son illustre naissance, & d'être le petit-neveu du célèbre Ogier le Danois, que dès son adolescence il s'étoit proposé d'imiter. Né cadet d'une des branches de cette illustre maison, sans état, & ne pouvant espérer que de son épée, il s'étoit tellement signalé sous le redoutable Eric, dans les entreprises que les Normands renouvelloient sans cesse sur les côtes de France, que plusieurs troupes de ces barbares l'avoient élu pour leur chef : c'étoit à regret qu'il se voyoit souvent entraîner par une ar-

mée, jusqu'alors sans discipline, à porter le ravage & la désolation dans les Provinces malheureuses où le vent & la fortune conduisoient ses vaisseaux. Séduit par le traître & redoutable Comte Lambert, Sigefrid, à la tête de ses Normands, avoit ravagé les campagnes des bords de l'embouchure de la Loire; & le Comte Lambert, au moment de la mort d'Hérispoé, Duc de Bretagne, auquel le foible Empereur Charles-le-Chauve avoit laissé usurper le titre de Roi; Lambert, dis-je avoit flatté Sigefrid de le mettre à même de faire la conquête de l'Armorique, & de déposséder le jeune Salomon, que ses Sujets venoient de proclamer Roi de cette belle Province, à la mort d'Hérispoé son père.

L'incursion de Lambert & de Sigefrid eut d'abord les plus grands succès; ils remontèrent la Loire jusqu'à Nantes, dont ils s'emparèrent; ce fut alors que le perfide Lambert commença à ne plus cacher ses projets ambitieux. Depuis quelque temps il avoit sçu se former un parti parmi les Bretons: ces Peuples qui

ſe reſſentoient encore de l'inconſtance de leurs pères, & qui ſe faiſoient une fauſſe idée de la liberté, s'étant trouvés bleſſés de l'autorité monarchique avec laquelle Nomenoé, leur Duc, & ſon fils Hériſpoé les avoient gouvernés, ne purent voir, ſans ſe porter à la révolte, que leur Etat alloit changer de Loix, & ſubir le joug de celles que leurs Ducs pouvoient leur impoſer, en prenant le titre ſacré de Roi; ils regardèrent le moment où le jeune Salomon montoit ſur ce nouveau trône, comme favorable à leurs deſſeins; & l'artificieux Lambert leur promettant de confirmer leurs anciens privilèges, & même de leur en accorder de nouveaux, une partie des Bretons prit les armes en ſa faveur; & bientôt Lambert eut des forces ſuffiſantes pour déclarer à Sigefrid & aux chefs Normands, qu'il avoit ſous ſes ordres, qu'ils euſſent à ſe retirer de la Bretagne, & à ſe contenter de la part qu'il leur accorderoit du butin qu'ils avoient fait jusqu'alors.

Sigefrid ne reçut ces propoſitions qu'avec indignation, les refuſa, repro-

cha vivement à Lambert sa trahison & son ingratitude, & le défia vainement au combat. Les traîtres peuvent avoir quelquefois une valeur féroce, mais elle n'est que momentanée; ils n'ont jamais celle qu'inspire le véritable honneur, qui est permanente, toujours juste, & souvent généreuse. Lambert refusa le combat; & convoquant les Chefs des troupes Normandes, l'étalage des richesses qu'il leur proposa de partager entr'eux, les éblouit au point que ces barbares, n'écoutant plus que le desir de revoir leurs foyers, & de se parer vis-à-vis de leur famille & de leurs voisins, des dépouilles de la France, acceptèrent avec avidité les propositions de Lambert; & la moitié des Normands se retirant sur leurs vaisseaux, abandonnèrent Sigefrid, qui ne put retenir auprès de lui que les plus nobles Chefs de ces Barbares, & quelques troupes d'élite qui leur restoient fidèles.

Sigefrid ne se trouvant pas en état d'attaquer les forces de Lambert, fut obligé de sortir de Nantes, de redescendre la Loire, & de regagner l'em-

bouchure de la Seine, & l'Isle d'Oissel, où les premières armées Normandes avoient commencé à former un établissement. Brûlant du desir de se venger d'un indigne usurpateur, sa réputation & son éloquence martiale engagèrent bientôt ses compatriotes, moins entraînés par l'amour du gain, que par l'espoir d'une solide conquête, à le choisir pour Chef, & pendant l'hiver, cette armée, mieux disciplinée que les premières, partit sous les ordres de Sigefrid, après lui avoir prêté serment.

Ce Prince engagea facilement sa nouvelle armée à servir son juste ressentiment, & à se porter sur les côtes de la petite Bretagne, dont il lui peignit la conquête comme facile, & comme la plus utile pour s'établir.

Les vents s'opposèrent à ses desseins; ils lui firent dépasser la Bretagne, portèrent le désordre dans sa flotte, qu'il ne put rassembler qu'avec peine; & se trouvant alors à la hauteur de l'embouchure de la Gironde, le manque de vivres le força d'entrer dans ce fleuve célèbre, de porter l'épouvante & le ra-

vage sur ses bords riches & fertiles; & c'est dans cette course qu'il s'empara de Bordeaux.

Ce fut un bonheur pour Sigefrid de n'avoir point attaqué la Bretagne : le jeune Roi de ce pays, ce Salomon * dont tous les anciens Romanciers ont célébré la haute sagesse & le courage, avoit rassemblé les sujets qui lui étoient restés fidèles; & soutenu par le grand Robert-le-Fort **, ce Héros aïeul de Hugues-Capet, ils avoient attaqué le Comte Lambert, l'avoient battu deux fois,

* Par un Anacronisme commun à tous nos anciens Romanciers, ils ont placé ce Salomon sous Charlemagne. Celui-ci le remet dans la véritable époque, en le placant sous le règne de Charles-le-Chauve.

** Ce Héros, ce Robert-le-Fort, aïeul de Hugues-Capet, battit les Normands en plusieurs occasions, les chassa de l'Anjou, du Maine & de la Touraine; ce Prince, Duc de l'Isle de France & de Paris, fut tué d'un coup de flèche près du Mans, dans le dernier combat où les Normands furent défaits.

l'avoient forcé d'évacuer la ville de Nantes, de descendre la Loire en désordre, & de fuir des bords de la Bretagne. Le premier soin de Salomon avoit été de fortifier l'embouchure de la Loire, de mettre les côtes de la Bretagne à l'abri de toute insulte; &, depuis ce temps, l'abord en fut inaccessible aux Barbares du Nord.

Le Comte Lambert, au désespoir, & portant dans son cœur la rage & les remords, (qui sont toujours la première punition des grandes trahisons inutiles) erra quelque temps sur la mer voisine des côtes de la France; & s'étant expatrié par ses crimes, il les consomma tous, en achevant d'oublier qu'il étoit né François, & en se déterminant à porter le fer & la flamme jusques dans la patrie qui l'avoit vu naître: il convoqua sur son vaisseau les Chefs coupables des Brigands Bretons & Normands, que la crainte d'une punition certaine avoit attachés à sa fortune; & leur ayant démontré que la seule ressource qui leur restât, étoit d'exercer le métier de pirates jusqu'à ce qu'ils pussent s'emparer

de quelques Isles ou d'un Cap en partie fortifié par la Nature, qui pût leur servir d'asile ; il leur proposa d'entrer dans la Gironde, & d'aller piller Blaies & Bordeaux, ignorant alors que Sigefrid s'en étoit emparé.

Ce fut dans le temps même où le Comte Lambert, après s'être emparé de l'Isle d'Oléron, dont il espéroit se faire une retraite, s'avançoit vers Cordouan, que Sigefrid revenoit des côtes des Asturies avec les débris de son armée & les prisonniers Espagnols qu'il avoit enlevés à Villa-Vicioſa.

C'est à regret que nous avons laissé si long-temps nos lecteurs dans l'inquiétude du sort qu'éprouvèrent la belle Inez, l'aimable Félicie & le brave Ursino ; mais nous avons cru devoir suivre l'ancien Roman, & leur faire connoître l'histoire de ce temps, qui, se trouvant liée intimement à celle du Prince de Navarre & de la Princesse des Asturies, nous a paru ne point diminuer l'intérêt, & porter du jour sur ces temps reculés.

Le Chef Normand ayant fait passer ses prisonniers sur le vaisseau de Sigefrid,

les conduisit à ce Prince comme une riche capture, dont il pourroit exiger une forte rançon. Nous avons déja dit que Sigefrid n'avoit rien des mœurs féroces de son pays. Frappé de l'air noble de ses nouveaux prisonniers, ému par les larmes & la beauté d'Inez & de Félicie, il les aborda de l'air le plus respectueux, les conduisit avec Ursino, dans la chambre de pouppe, & débuta par prendre le Ciel à témoin que leur honneur & leur vie étoient en sûreté. Il semble que l'honneur & la loyauté de l'ame impriment leur caractère sur le front des gens vertueux : les deux jeunes Espagnoles osèrent lever les yeux sur ceux de Sigefrid; elles n'y lurent que l'attendrissement que lui causoient leurs pleurs; cependant leurs alarmes & leurs plaintes redoublèrent, lorsqu'elles virent déployer les voiles, & le vaisseau s'éloigner de la côte.

Sigefrid étant sorti pendant quelques momens pour donner des ordres, Inez & Félicie se précipitèrent dans les bras l'une de l'autre; & cachant sous leurs vêtemens le poignard que dans ce temps-là les dames Espagnoles portoient tou-

jours à leur ceinture, elles jurèrent, en présence d'Ursino, de se donner la mort, si ceux dont elles étoient captives osoient entreprendre quelque violence contre elles.

Ursino étoit resté jusqu'alors immobile, consterné & renfermant dans son sein les transports qui l'agitoient. Voyant quelques armes attachées aux parois de la chambre, il se saisit d'une côte de mailles qu'il passa promptement sous ses habits; & plaçant, à portée de s'en emparer, une épée & un bouclier, il s'approcha d'Inez, & se précipitant à ses genoux, il lui jura de perdre la vie à ses yeux, avant qu'on osât lui faire prévoir quelqu'offense.

Le généreux Sigefrid s'occupoit alors à prévenir celles que ses prisonniers pouvoient craindre. Il venoit, en présence de son équipage, de les prendre sous sa garde, & de défendre, sous peine de la vie, d'oser pénétrer jusqu'à l'asyle qu'il venoit de leur donner : ce ne fut point avec l'air d'un Maître qu'il reparut devant elles; ce fut plutôt avec celui d'un ami qui cherchoit à les consoler. » Mes gens, » leur dit-il, ont mal exécuté mes ordres,

&

» & c'eſt avec regret que je me refuſe à » vous remettre dès ce moment en liber- » té ; forcé moi-même de m'éloigner de » cette côte, ſoyez ſûres que dès que je » le pourrai, je vous donnerai les moyens » de retourner dans le pays d'où mes gens » vous ont enlevées ».

L'air de candeur de Sigefrid, & l'air de nobleſſe qui regnoit dans toute ſa perſonne comme dans ſes diſcours, firent renaître l'eſpérance dans le cœur des jeunes Eſpagnoles. Urſino lui-même fut touché de la candeur avec laquelle Sigefrid leur parloit ; & comme la communication & l'union ſont toujours faciles entre les ames élevées & vertueuſes, il eut aſſez de confiance en celle de Sigefrid, qu'il avoit déja jugé devoir être un chef diſtingué des peuples du Nord, pour entrer en propos avec lui ſur l'incurſion inutile que ſes gens venoient de faire dans un pays habité par des peuples belliqueux, qui s'étoient réfugiés dans les montagnes, pour y défendre leur liberté. Sigefrid répondit à la confiance avec laquelle Urſino venoit de lui parler, en lui racontant les principaux événemens

de sa vie. La surprise des Espagnols fut extrême, lorsqu'ils apprirent par son récit, qu'ils étoient en la puissance du Prince Normand qui s'étoit emparé déja de Saint-Ander, & dont l'armée avoit formé le siège de la ville de Santillane. Ils crurent qu'il seroit imprudent de lui découvrir leur naissance; & Sigefrid crut facilement que ses gens avoient enlevé seulement des filles de qualité des Asturies, sans soupçonner que l'une des deux fût l'héritière de ce Royaume.

Pendant les deux jours suivans, Sigefrid ne démentit point la conduite qu'il avoit eue avec ses prisonniers; & les mêmes promesses qu'il leur avoit faites furent renouvellées. Le Pilote ayant dirigé sa route vers le port d'où Sigefrid étoit parti quelques jours auparavant, espéroit pouvoir y rentrer incessamment, lorsqu'il découvrit une flotte considérable qui s'éloignoit de la côte, & qui s'avançoit vers la pleine mer. Le Commandant de cette flotte ayant apperçu de loin le vaisseau de Sigefrid, détacha les plus légers de son armée pour l'aller observer; & Sigefrid les ayant reconnus

pour être du nombre des siens, il leur fit un signal qui les fit promptement arriver à son bord : c'est par eux que Sigefrid apprit la défaite de son armée, & qu'Odinsée avoit été fait prisonnier. Sa colère fut extrême en apprenant l'imprudence d'Odinsée, & la témérité des Normands, d'avoir hasardé, en son absence, une bataille aussi décisive ; mais, forcé de cacher son ressentiment vis-à-vis des troupes, toujours prêtes à la révolte, il rejoignit le gros de son armée, & reprochant moins aux Chefs la fatale défaite qui venoit de détruire l'élite de son armée, qu'il ne les plaignit de s'être laissé entraîner par le présomptueux Odinsée, il leur fit connoître que le seul parti qui leur restoit à prendre, étoit de retourner à Bordeaux & de s'y fortifier, en attendant qu'il eût reçu les renforts qu'il se proposoit d'envoyer demander aux autres Princes du Nord.

Cette résolution ayant été prise, d'une voix unanime, Sigefrid se mit à la tête de son armée, & dirigea sa marche vers Bordeaux. Le vent fut assez favorable

pour que les ſentinelles puſſent l'avertir, ſur la fin de la nuit ſuivante, qu'ils découvroient la lumière du phare élevé ſur la tour de Cordouan. Alors les vaiſſeaux ne portant plus que leurs baſſes voiles, ſe préparèrent à profiter des premiers rayons du ſoleil pour entrer dans la vaſte embouchure de la Gironde : mais quelle fut la ſurpriſe de Sigefrid, lorſque ſe trouvant à la hauteur du Cap Méridional de cette embouchure, l'aube du jour lui fit reconnoître une flotte égale en force à la ſienne, qui s'avançoit vers cette même embouchure, & qui paroiſſoit venir du côté de l'Iſle d'Oléron ! Les deux flottes envoyèrent de part & d'autre quelques vaiſſeaux pour ſe reconnoître; & la fureur avec laquelle ces premiers vaiſſeaux s'attaquèrent dès qu'ils ſe furent parlé, fit connoître aux deux armées qu'elles étoient ennemies, & qu'elles devoient ſe préparer au combat le plus terrible. Un des vaiſſeaux de Sigefrid, après avoir coulé bas le vaiſſeau qu'il avoit attaqué, en enleva le Capitaine & le Pavillon, qu'il vint préſenter à Sigefrid, en lui apprenant que

le Comte Lambert étoit à la tête de cette armée, avec laquelle il projettoit de conquérir Blaies & Bordeaux.

Le plus juſte reſſentiment animoit trop vivement Sigefrid contre ce Comte perfide, pour qu'il balançât à l'attaquer. Lambert ayant appris, de ſon côté, que Sigefrid commandoit cette flotte, vit bien qu'il n'avoit plus d'autres reſſources que de vaincre ou de périr; & les deux armées pouſſant, par trois fois, de grands cris, ſelon l'uſage des Barbares du Nord, ſe préparent de part & d'autre à la bataille ſanglante que le ſort ſemble leur impoſer.

Sigefrid deſcendit dans la chambre de pouppe, pour faire part de cet événement à ſes priſonniers, & pour leur propoſer d'éviter les périls de ce combat, & de monter ſur un léger eſquif qui pouvoit les faire aborder en ſûreté dans quelque anſe de cette côte. Mais Inez & Félicie, touchées de ſa généroſité, & ne trouvant qu'un nouveau danger dans le projet d'aborder ſur une côte étrangère, lui répondirent qu'elles ne pouvoient ſe croire en ſûreté que ſous

la garde d'un auſſi vertueux Chevalier; qu'elles ſubiroient le même ſort que lui, & que, tandis qu'il combattroit, elles élèveroient leurs prières au Ciel pour qu'il triomphât du coupable Lambert. Ah! Seigneur, s'écria les yeux pleins de feu le brave Urſino, me refuſerez-vous des armes pour combattre, & mourir, s'il le faut, auprès de vous? Je ſuis Chevalier; & je vous jure, ajouta-t-il, en mettant la main ſur ſon cœur, que je rapporterai ces armes à vos pieds, après les avoir employées à votre défenſe. Sigefrid, vivement ému par l'action généreuſe d'Urſino, ne lui répondit qu'en l'embraſſant, & en l'aidant à ſe couvrir d'armes pareilles aux ſiennes. Ne trouvant point alors de bouclier, ce Prince fut forcé de lui en préſenter un qui portoit la même armoirie que le ſien. L'un & l'autre, à l'inſtant, après s'être éloignés des Princeſſes, s'élancèrent ſur le tillac, où Sigefrid ne put s'empêcher d'admirer l'air héroïque d'Urſino, couvert d'armes brillantes, & brûlant d'impatience d'en venir aux mains avec l'ennemi. Sigefrid & Lambert ayant re-

connu, de part & d'autre, le vaisseau qu'ils montoient, à son pavillon, firent diriger leurs vaisseaux l'un contre l'autre avec la même ardeur. Les deux armées se chargeant en même-temps, le premier choc des proues retentit jusqu'au rivage de la mer, qui, dans l'instant, fut couverte des débris des vaisseaux que ce choc terrible avoit fracassés : ceux de Sigefrid & de Lambert ayant résisté, les grapins sont lancés des deux parts; & des ponts volans jettés entre les bords sont bientôt couverts de combattans. Sigefrid terrassant tous ceux qui lui résistent, saute sur l'arrière du vaisseau de Lambert, qui, dans ce moment, combat à l'avant, & qui, brûlant du desir d'en venir aux mains avec un ennemi qu'il déteste, trouve le moment de s'élancer sur la poupe du vaisseau de Sigefrid.

Quelqu'ardeur qui animât à combattre Don Ursino, ce tendre Amant n'avoit pu se résoudre à s'éloigner de la chambre qui renfermoit Inez; jusqu'alors, il s'étoit contenté d'en défendre l'approche, & son épée n'étoit encore rougie

que du sang de quelques soldats audacieux : la richesse des armes de Lambert, les coups qu'il lui vit porter, lui firent connoître qu'il se présentoit un ennemi digne de lui : dans ce moment, Lambert, trompé par les armes & le bouclier qu'il reconnoît, ne doute point que ce ne soit Sigefrid ; & renversant ce qui s'oppose à son passage, il s'élance sur Ursino, qui pare les premiers coups avec son bouclier. L'Espagnol combat avec le sang froid que donne le vrai courage ; & portant ses coups d'une main sûre, il fait bientôt couler le sang de son ennemi : la fureur de Lambert en redouble ; mais ses coups précipités n'ont d'autre effet que de le découvrir, & de lui faire recevoir de nouvelles blessures : semblable enfin à la victime qui présente la gorge au couteau sacré, il saisit son épée à deux mains, & l'élève pour frapper Ursino : au même instant celui-ci lui porte un coup de la sienne dans la gorge, qui le fait tomber sans vie à ses pieds en versant un torrent de sang. Un des Officiers du vaisseau de Sigefrid lève la visière du casque

de Lambert, le reconnoît; & voyant qu'il eſt déja ſans vie, il lui coupe la tête, l'élève au bout d'une lance & la préſente à ſon armée, à côté du pavillon du vaiſſeau de Sigefrid.

Pendant ce combat, ce Prince s'étoit déja rendu le Maître du vaiſſeau de Lambert; quelques Bretons ſeulement étoient tombés ſous ſes coups; & les Normands, quelque coupables, qu'ils fuſſent, n'oſèrent lever leurs armes contre un de leurs Princes, dont ils avoient ſi ſouvent admiré la valeur, & qui, ſe faiſant alors connoître, leur crioit en langue ruſtique de mettre les armes bas.

Les cris de victoire qui s'élevèrent en ce moment du vaiſſeau de Sigefrid; l'aſpect de la tête ſanglante de Lambert, conſternèrent le reſte de l'armée de ce traître; Sigefrid paroiſſant ſur le tillac du vaiſſeau de ſon ennemi, le viſage découvert, & élevant un drapeau blanc, ſuſpendit le carnage; & d'un commun accord tous les Capitaines de la flotte de Lambert amenèrent leur pavillon, & firent lever les rames.

Sigefrid leur fit dire de se rendre à son bord, sur lequel il repassa dans le même moment. Le premier objet qui frappa sa vue, fut le corps sanglant de Lambert aux pieds d'Ursino, qui lui présentoit l'épée de ce traître : Sigefrid se précipita dans ses bras, lui jura l'amitié d'un frère ; & tous deux descendant ensemble dans la chambre où la belle Inez & Félicie élevoient leurs bras tremblans au Ciel, ils leur annoncèrent la victoire qu'ils venoient de remporter ; Sigefrid embrassant une seconde fois Ursino en leur présence, leur apprit qu'il la devoit à sa valeur.

Inez & Félicie furent prêtes à découvrir à Sigefrid, quelle étoit la naissance & le haut rang de celles qu'il tenoit sous sa puissance ; mais la sensible Inez fut retenue par un sentiment qui captivoit son cœur ; elle aimoit Ursino, sa naissance étoit inconnue ; & les respects que Sigefrid eût pu lui rendre, comme à l'Infante des Asturies, n'eussent pu la consoler de ne pouvoir parler d'Ursino que comme d'un brave Chevalier, dont la naissance n'étoit pas

connue : elle prit donc le parti d'attendre la ſuite des événemens pour ſe faire connoître ; & lorſque Sigefrid lui parla de la néceſſité qui le forçoit à retourner à Bordeaux ; elle lui dit qu'elle ſe feroit un plaiſir de le ſuivre ; & que, convaincue de ſa généroſité ; elle attendroit ſans inquiétude le temps où la ſituation de ſes affaires lui permettroit de la renvoyer, avec ſa compagne, dans le ſein de leurs familles, avec une ſûre eſcorte.

Sigefrid averti, dans ce moment, que les Capitaines de la flotte de Lambert étoient raſſemblés ſur le tillac de ſon vaiſſeau, il y monta ſuivi d'Urſino. Loin de rien reprocher à ceux qu'il reconnut pour l'avoir abandonné ; il les plaignit d'avoir été ſéduits au point de ſoumettre leur réputation & leur fortune à l'homme le moins digne de commander à d'auſſi braves Chevaliers : ſon éloquence ſimple, un charme répandu ſur toute ſa perſonne, & juſques dans le ſon de ſa voix, amollirent la férocité du caractère des Chefs Bretons, comme celui de ceux du Nord : tous ces Chefs baiſſant d'une main la

pointe de leur épée dans le sang de Lambert qui couloit encore, élevèrent l'autre main vers le Ciel, conjurèrent Sigefrid d'oublier leurs torts, & lui jurèrent obéissance & fidélité.

Ces Chefs retournés sur leurs vaisseaux, ne formèrent plus qu'une seule flotte, dont Sigefrid prit la tête; & l'heure de la marée qui montoit, favorisant l'entrée de cette flotte dans la Gironde, elle arriva vers la fin du jour dans Bordeaux, aux acclamations des troupes Normandes qui s'étoient rassemblées pour s'opposer à la descente de Lambert, & qui jouissoient du bonheur de revoir leur Prince victorieux, & Chef d'une armée plus forte que celle avec laquelle il étoit parti.

Sigefrid rentré dans Bordeaux, s'occupa les premiers jours d'établir le bon ordre dans cette belle ville, & la discipline dans ses troupes; il s'occupa de même à rendre ses respects assidus aux jeunes Espagnoles; & traita Don Ursino comme un frère d'armes, auquel il devoit la punition de Lambert. Ils n'eurent pas de peine à persuader aux Chefs

Normands qu'ils ne pouvoient former sur les côtes de France un établissement plus agréable & plus solide que celui qu'ils avoient alors; mais qu'il n'y réussiroient qu'en gagnant le cœur des peuples belliqueux de ce pays, & en leur conservant leur Religion & leurs Loix. Tout fut paisible après huit jours dans Bordeaux; le commerce s'y ranima, & les Gascons se portèrent d'eux-mêmes à fortifier l'abord de l'embouchure de la Gironde & le bec d'Ambes, pour garantir ce beau pays des nouvelles incursions des Normands qui pourroient se présenter pour partager la conquête de Sigefrid.

Ursino jouissoit trop délicieusement du bonheur d'être sans cesse auprès de la belle Inez & de Félicie, pour presser Sigefrid de marquer le jour de leur départ. Quoiqu'Inez aimât tendrement son père, & qu'elle gémît quelquefois en pensant à la douleur mortelle dont il devoit être accablé, elle n'avoit pas jusqu'alors été plus pressante que Don Ursino; elle faisoit tous les matins le projet de parler de son départ; mais le

charme des soins empressés d'Ursino le lui faisoit oublier, & si la tendre Félicie n'eût pas souvent parlé de Don Pèdre en fondant en larmes, Inez (il faut l'avouer) auroit eu peine à trouver le moment de demander elle-même à perdre la félicité pure dont elle jouissoit à Bordeaux. Les soupirs & les regrets de son amie l'ayant enfin déterminée à prier Sigefrid de leur tenir la parole qu'il leur avoit donnée ; ce généreux Prince fit préparer un char superbe ; & nommant, pour leur servir d'escorte, cent braves Chevaliers qui prêtèrent serment d'obéir à Don Ursino, le jour de leur départ fut marqué pour le troisième après celui de leur demande.

Il n'en restoit plus qu'un à s'écouler, lorsque Sigefrid apprit avec surprise, qu'une puissante armée ayant déja dépassé Bayonne, s'avançoit contre lui des frontières de la Navarre, & paroissoit prête à attaquer le Bordelois. Cette nouvelle qui suspendoit nécessairement le départ d'Inez, ne porta nulle alarme dans l'ame intrépide de Sigefrid. Plus

sûr que jamais de la fidélité de ses troupes, connoissant toute la nouvelle force qu'elle venoient d'acquérir, par la discipline à laquelle elles s'étoient soumises, & par la nombreuse noblesse Gasconne que ses vertus & sa réputation avoit attaché à sa fortune, il fit sans trouble les préparatifs nécessaires pour s'opposer aux efforts de cette armée, au cas qu'elle voulût entrer dans ses nouveaux Etats, comme ennemie; mais voulant éloigner la guerre de la Capitale, il sortit à la tête de la sienne, & se porta jusqu'aux frontières du Bazadois. Son avant-garde arrivée sur le bord d'une rivière qui séparoit les deux Provinces, apperçut celle de cette armée qui commençoit à s'étendre sur la rive opposée, & bientôt les deux corps d'armée s'étant reformés dans la même position, les deux camps furent assis, de part & d'autre, à peu de distance de cette rivière, dont la profondeur & la rapidité empêchoient le passage. Nos Lecteurs apprendront avec plaisir, que cette armée étoit celle que les Rois de Navarre & des Asturies commandoient en personne,

pour redemander, à main armée, à Sigefrid, les prisonnières qu'il avoit enlevées de Villa-Viciosa : Don Inigo, que sa haute sagesse, autant que ses grandes actions, avoient élevé à la royauté, calma l'impétuosité de Don Pélagos & de Don Pèdre, jusqu'à ce qu'ils fussent certains si les deux Princesses étoient dans Bordeaux : l'adroit & fidèle Jacomo s'étant couvert des habits d'un Villageois, & s'étant chargé de vivres, eut l'adresse de pénétrer dans le camp de Sigefrid, où, se mêlant avec les Vivandiers de son armée, il sçut d'eux, que deux jeunes Espagnoles d'une rare beauté, dont on ignoroit la naissance, étoient restées dans Bordeaux, où Sigefrid les avoit conduites, lorsqu'il y étoit rentré victorieux. Jacomo ne put tirer de ces gens grossiers aucune notion sur Ursino ; mais son rapport suffit pour déterminer Don Pélagos & Don Inigo à délivrer Inez & Félicie ; & sur le champ ils assemblèrent le Conseil, pour y décider des premieres démarches qu'ils auroient à faire.

Don Inigo connoissant l'importance de

conſerver une armée compoſée des plus braves troupes de la Navarre & des Aſturies, comme étant le ſeul boulevard qu'ils puſſent oppoſer aux incurſions des Sarraſins, bien plus à craindre encore pour eux que celle des Normands, propoſa dans ce Conſeil d'envoyer des Hérauts d'armes à Sigefrid, pour lui redemander les priſonniers qu'il avoit enlevés, & pour lui déclarer la guerre en cas de refus. Cette propoſition parut trop dangereuſe, & ſon ſuccès trop incertain, à l'impétueux Don Pèdre, qui ne put s'empêcher d'élever la voix. Seigneurs, dit-il aux deux Rois, vous ne compromettrez ni votre gloire, ni le ſang de vos ſujets, ſi vous voulez me permettre d'écrire ſeul à Sigefrid, & de lui envoyer un Héraut en mon nom; nous verrons quelle ſera ſa réponſe; vous ne courrez point le riſque d'eſſuyer un refus dont l'honneur vous forceroit à vous venger, & vous ſerez toujours à même de prendre le parti le plus ſage, ou le plus courageux, ſelon la réponſe que j'en recevrai. Les deux Rois conſentirent à ce que Don Pèdre leur demandoit, & le Prince Aſturien

courut à sa tente, où Don Melchior de Lesparos l'attendoit, pour lui dire qu'étant allé visiter les postes avancés sur le bord de la rivière, il avoit cru reconnoître Ursino dans une troupe de Chevaliers Normands, qui, de leur côté, visitoient les gardes postés sur l'autre rive; mais cependant, ajouta-t-il, comment se pourroit-il que notre ami se trouvât, les armes à la main au service de Sigefrid, qui, contre le droit des gens, & comme un pirate, l'a fait son prisonnier? C'est ce qu'il nous est important de sçavoir, mon cher Lesparos, répondit Don Pèdre, & l'espèce de cartel que je vais envoyer à Sigefrid, nous mettra bientôt à portée d'éclaircir nos doutes. Ah! s'écria Don Lesparos, accordez-moi donc l'honneur de vous servir de second, & ne chargez point un Héraut de porter la lettre que vous vous proposez d'écrire; laissez-moi la présenter moi-même; il me sera bien plus facile de connoître quel est le sort de trois personnes qui nous sont si chères, qu'il ne le seroit au Héraut que vous choisiriez, lequel seroit forcé de se borner aux simples fonctions de sa charge? Don Pèdre

vivement touché de l'attachement de Lesparos, dont il connoissoit l'esprit & la haute valeur, ne put lui refuser sa demande : de concert avec lui, il écrivit, au nom de tous les deux, cette lettre à Sigefrid.

Don Pèdre, Prince de Santillane, & Don Melchior, Comte de Lesparos, au Prince Sigefrid.

» Seigneur, la haute réputation de courage & de générosité que l'Europe vous accorde, nous fait présumer que l'on nous a trompés, en vous attribuant un acte injuste, & l'enlèvement de la Princesse des Asturies, de la jeune Comtesse de Miranda, & d'un Chevalier désarmé, qui les accompagnoit : un descendant de l'illustre Duolin, ne peut avoir employé, contre le droit des gens, une pareille surprise; nous vous estimons trop, Seigneur, pour ne pas vous en croire sur votre parole : si vous n'êtes pas le Maître de la liberté de ces Princesses, éclairez-nous sur les moyens de la leur rendre. Si vous l'êtes, nous vous les redemandons, pour les remettre à leurs familles;

& vous ne pouvez, avec honneur, nous refuſer une demande auſſi juſte, ou ne pas conſentir à les diſputer par la voie des armes : nous nous rendrons au jour que vous nous marquerez, dans l'Iſle ſituée entre les deux camps, pour les y recevoir de votre main, ou pour vous combattre avec le ſecond dont vous aurez fait choix, & nous y conduirons le Comte Odinſée, dont la liberté dépendra du ſort de notre entrevue ».

Don Pèdre & Don Melchior ne communiquèrent à perſonne ni cette lettre, ni leur projet; & Leſparos ſe couvrant des armes les plus ſimples, & ſe faiſant accompagner d'un Héraut & d'un Trompette, ſe préſenta ſur les bords de la rivière, fit ſonner un appel, & le Héraut déploya le drapeau blanc qu'il avoit apporté.

Dans ce moment même, Sigefrid, incertain des deſſeins de l'armée campée ſur la rive oppoſée, en obſervoit les mouvemens. Au ſignal que faiſoit Leſparos, il envoya de même dans une barque un Chevalier, & l'un de ſes Hérauts

portant un drapeau blanc, avec ordre de lui conduire ceux qui se présenteroient, si leur intention étoit de lui parler, & de leur promettre toute sûreté dans son camp. Lesparos n'hésita point à s'embarquer, & Sigefrid regretta bien de n'avoir pas Ursino près de lui. Ce Chevalier ne pouvoit être long-temps sans voir la belle Inez, & dans ce moment il étoit auprès d'elle. Lesparos, sans baisser la visière de son casque, l'aborda avec un air noble, & lui présenta la lettre dont il étoit chargé. Sigefrid la lut deux fois de suite avec un air aussi surpris qu'attentif: » Sire Chevalier, lui dit-il enfin, les » reproches qu'on ose me faire dans cette » lettre, ont lieu de me surprendre; » j'ignore absolument quel est le sort des » Princesses & du Chevalier dont vous » me parlez; il est vrai que mes gens » ont enlevé, à mon insçu, deux jeunes » filles de qualité des Asturies, mais il » n'est pas possible qu'elles ne m'eussent » déclaré leur rang & leur naissance, si » c'étoient celles dont cette lettre parle: » les respects, les soins que je leur ai » rendus, la promesse que j'étois prêt

» d'exécuter en les renvoyant avec hon-
» neur à leurs familles, auroient déter-
» miné les Princeſſes des Aſturies & de
» la Miranda à ſe faire connoître ». Leſ-
paros jugeant, par la réponſe de Sigefrid, qu'il ignoroit en effet le rang de ſes priſonnières, lui répondit : Seigneur, je crois ſans aucun doute ce que vous me dites; mais quelles que puiſſent être les deux Eſpagnoles qui ſont en votre puiſſance; je ſuis chargé de vous les demander, aux termes de la lettre que vous venez de lire, & ma miſſion ne me permet pas d'y rien changer. En ce cas, répondit Sigefrid d'un air plus vif, je vois que la ſeule réponſe que j'aie à faire, & qui puiſſe s'accorder avec ma promeſſe & mon honneur, eſt celle que je vais vous remettre. A ces mots, il écrivit.

Sigefrid, Prince du Sang Royal de Danemarck, à Don Pèdre, Prince de Santillane, & à Don Melchior, Comte de Leſparos.

» Seigneurs, quelles que puiſſent être les Dames Eſpagnoles que le haſard a

fait tomber en ma puiſſance, ſçachez qu'elles ont toujours été libres, & que Sigefrid ſçait reſpecter les malheurs & la vertu. Je les euſſe été remettre moi-même entre les bras de leurs pères, s'ils m'euſſent été connus : mais puiſque ce ne ſont point ces pères même qui me les redemandent, & puiſque deux Chevaliers ſe préſentent pour me les diſputer par les armes, je ne ſçais point écouter aucune propoſition audacieuſe. Demain, trois heures après le lever du ſoleil, je conduirai mes deux priſonnières dans l'Iſle ſituée au milieu de la rivière qui nous ſépare ; je combattrai les deux Chevaliers dont je reçois le défi ; mais quelque ſoit l'événement du combat, elles ſeront maîtreſſes de rentrer ſous ma garde, ou de ſe rendre dans le camp des Chefs qui vous commandent ».

Leſparos, en liſant cette lettre, ne put s'empêcher de s'écrier : Prince, vous êtes bien digne de votre haute renommée ; & le Roi de Navarre & celui des Aſturies, que nous ſervons, ne pouvoient rien eſpérer de plus de votre gé-

nérosité. A ces mots, il prit la lettre, & saluant Sigefrid avec respect, il se retira.

Sigefrid attendit avec impatience le retour d'Ursino, pour lui communiquer ce qu'il venoit d'apprendre, & le défi des deux Chevaliers Espagnols. Quand il l'eut vu & qu'il l'eut instruit, lui serrant tendrement la main : quel second pourrois-je choisir, lui dit-il, si ce n'est ce brave Chevalier, ce frère d'armes que je me suis acquis ? On imaginera sans peine quelles furent la surprise d'Ursino & l'agitation de son ame ; mais il sçut les cacher. Il remercia Sigefrid de l'honneur qu'il lui faisoit, & dès ce moment il prévit les événemens heureux qui devoient suivre un pareil projet.

Il précéda Sigefrid à Bordeaux ; & volant près d'Inez & de Félicie, il leur apprit les grandes circonstances prêtes à décider de leur sort. Dans ce premier moment, Ursino n'étoit occupé que d'Inez, le caractère du véritable amour étant de l'être presqu'uniquement de ce qu'on aime ; mais un cruel retour sur lui-même porta le désespoir dans son cœur ; il ne

put

put s'empêcher de se jetter aux genoux d'Inez. » Je vais vous perdre, s'écria-t-il » douloureusement, & le malheureux » Ursino n'osera plus lever les yeux sur » la Princesse des Asturies ; ma seule » ressource, c'est de chercher la mort ». Inez tremblante, & les yeux pleins de larmes, ne put résister au sentiment qui déchiroit son ame : » J'ignore, dit-elle, » ce que le sort me prépare ; mais s'il » faut vous perdre, je tomberai aux » pieds des Autels, j'y demanderai un » voile, & en le recevant, je jurerai » de les servir le reste de ma vie ». L'arrivée de Sigefrid interrompit leur entretien.

Sigefrid rendit un compte exact aux deux Princesses de tout ce qui venoit de se passer; il leur fit approuver la promesse qu'il venoit de faire, de les conduire le lendemain dans l'isle marquée pour le combat, après les avoir assurées que, quel qu'en fût l'événement, elles seroient maîtresses de rentrer dans Bordeaux ou de passer dans le camp des Rois de Navarre & des Asturies. Après cela, il donna ses ordres à ceux des Chefs Normands

qu'il honoroit de ſa confiance; & retournant avec Urſino dans ſon camp, ils firent tout préparer pour la journée mémorable du lendemain.

Dès les premiers rayons du ſoleil, les deux armées prirent les armes, & bordèrent de part & d'autre la riviere; une grande barque fut préparée, de chaque côté, vis-à-vis de l'iſle; les deux Rois montèrent à cheval, & ſe portèrent ſur le rivage pour être ſpectateurs du combat.

Inez & Félicie, couvertes toutes les deux d'un voile & d'une mante, montèrent ſur un char ſuperbe, & ſe rendirent au rivage où Sigefrid & ſon ſecond les attendoient pour leur donner la main & les faire entrer avec eux dans la barque: Don Pèdre & Don Melchior conduiſant avec eux le Comte Odinſée, s'embarquèrent de leur côté; & c'eſt au ſon des inſtrumens guerriers des deux armées, que les deux barques voguèrent pour aborder dans l'iſle, où deux riches balcons avoient été préparés, l'un pour Inez & Félicie, l'autre pour Odinſée, qui ne portoit point d'autres armes que ſon épée.

Qui pourroit exprimer les transports dont Ursino fut agité, lorsqu'il fut certain que son cher Don Pèdre & Lesparos s'avançoient en effet vers lui? Seigneur, dit-il à Sigefrid, vous en avez fait assez jusqu'ici pour votre gloire; je crois connoître les deux Chevaliers qui s'avancent pour nous combattre; je vous conjure de rester quelques momens près de vos prisonnières, & de me permettre d'approcher seul, pour apprendre d'eux-mêmes quelles sont les conditions du combat. Sigefrid s'étant arrêté près du balcon d'Inez, Ursino s'avança vers le bord de l'isle, où les Espagnols descendoient en ce moment. Ne pouvant plus alors résister au transport qui l'entraîne vers son cher Don Pèdre, il délace & jette son casque, & court en lui tendant les bras. Ah, dieux! s'écrièrent Don Pèdre & Lesparos, est-ce bien ce cher & brave Ursino que nous revoyons? Le spectacle de Don Pèdre & d'Ursino se tenant étroitement embrassés, & de Lesparos qui, fléchissant un genou, présentoit son épée à ce dernier, firent jetter un cri de surprise, qui retentit également dans les

deux armées. Sigefrid plus surpris, plus ému que personne, étoit prêt de s'approcher des trois Chevaliers ; mais il fut en ce même instant forcé de voler au secours de ses prisonnières qui venoient de tomber évanouies sur leur balcon. Inez avoit perdu ses sens la premiere, en reconnoissant son père sur la rive opposée. La vue d'un amant adoré, de l'aimable Don Pèdre, avoit fait le même effet sur Félicie.

Ursino s'arracha enfin des bras de son ami, pour serrer Lesparos dans les siens ; le voyant à ses genoux lui présenter son épée, que faites-vous cher Lesparos, lui dit-il ? Ah ! Seigneur, s'écria celui-ci, qu'il m'est doux de rendre, le premier, ce qui est dû au fils de mon Souverain ! Justes dieux ! qu'est-ce que j'entends, s'écria l'illustre & brave Nourrisson de l'ourse, en se jettant à son col ? Oui, Seigneur, oui mon ami, dit Don Pèdre, vous êtes reconnu pour le fils du Roi de Navarre ; venez dans les bras de ce père fortuné, dont vous avez fait les malheurs, & dont vous allez faire la gloire. Ah ! s'écria vivement le Prince

de Navarre, en s'arrachant des bras de ſes deux amis, qu'Inez, que ma chère Inez reçoive la première, l'hommage de celui qu'elle n'a pas dédaigné !.... A ces mots, il vole auprès d'elle, au moment qu'elle rouvre les yeux à la lumière ; il ſe jette à ſes genoux, & lui baiſant la main avec tranſport, il s'écrie : Divine Princeſſe, c'eſt Alphonſe de Navarre qui vous adore, & que le ciel fait reconnoître, pour le rendre digne de vous. Inez éperdue, & cédant à ſes premiers tranſports, ſerre la tête d'Alphonſe ſur ſon ſein, lève les yeux au ciel : Ah ! Seigneur, lui dit-elle, c'eſt Urſino que j'aimois : c'eſt Urſino que j'aimerai toujours.

Puiſſe l'ame de nos lecteurs, ſe repréſenter plus vivement que nous ne pouvons la peindre, une ſcène auſſi touchante ! Voir d'une autre part Don-Pèdre baiſant & baignant de ſes larmes les mains de Félicie ; Sigefrid jettant ſon caſque & ſon bouclier, & jurant avec Alphonſe une alliance éternelle : il n'eſt pas juſqu'au farouche Odinſée, dont l'ame ne cède au charme de ce ſpectacle.

Il vole à Don Alphonſe : Prince, lui dit-il, ſi vous obtenez ma liberté de Don Pèdre, je vous conſacre à jamais, & ma vie & mon épée. Don Pèdre, à ces mots, embraſſant Odinſée : Vous êtes libre Seigneur, lui dit-il, & je vous jure l'attachement le plus fidèle.

Pendant que l'amour & l'amitié triomphoient dans cette iſle, où les deux armées s'étoient attendues à voir un combat ſanglant, des cris de joie s'élevoient de celle des Eſpagnols. L'Hermite Don Juan de Livaros avoit reconnu ſon élève; & courant embraſſer les genoux du Roi de Navarre : N'en doutez plus, Seigneur, c'eſt votre fils, c'eſt mon cher Urſino que le ciel rend à nos vœux. A ces mots, Don Inigo ſaute de ſon cheval, court avec Livaros vers une barque; & le Roi des Aſturies ne doutant plus qu'Inez ne ſoit une des Eſpagnoles que leur voile dérobe à ſes regards, ſuit le Roi de Navarre, & s'élance dans la même barque après lui. Le vieux Livaros s'empare d'une rame; les deux Rois ſecondent ſes efforts, & dans peu de momens ils abordent dans l'iſle, & cou-

rent vers leurs enfans qui volent pour se précipiter à leurs pieds. Tandis que le Roi de Navarre & Don Ursino s'approchent & se regardent, incertains & tremblans, l'Hermite Livaros embrasse Ursino, détache sa cuirasse & sa côte de maille, découvre son sein, l'enlève, & le porte dans les bras du Roi de Navarre, qui reconnoît à l'instant le Reliquaire précieux qu'il porte à son col, & la coquille empreinte sur son sein. Ah! mon fils, mon cher fils, je te retrouve donc! s'écria Don Inigo. Tandis que cet heureux fils embrassoit ses genoux, Inez étoit déja dans les bras de son père. Ce ne fut qu'après avoir calmé leurs premiers transports qu'Ursino présenta Sigefrid aux deux Rois comme un Héros, & le Prince généreux auquel ils devoient le bonheur d'avoir retrouvé leurs enfans. Quels droits n'avez-vous pas, Seigneur, disent-ils tous deux au Prince de Danemarck, sur nos cœurs & sur notre reconnoissance! Sigefrid leur apprit en peu de mots tout ce qu'il devoit au vainqueur de Lambert : les principaux Chefs des deux armées furent

appelés dans l'isle ; & Livaros rassemblant leurs lances & leurs boucliers, il en forma sur le champ une espèce de trophée ; sur lequel les deux Rois & Sigefrid unissant leurs mains, se jurèrent une alliance à jamais durable. A peine leurs sermens mutuels étoient-ils prononcés, que le Roi des Asturies dit au Roi de Navarre : Que cette isle, Seigneur, soit à jamais regardée comme un lieu sacré ! L'Etre suprême vient d'y manifester sa puissance, en nous y faisant retrouver nos enfans : quel lieu plus saint pouvions-nous trouver pour faire renouveler en notre présence d'autres sermens que depuis long-temps je crois être écrits dans les Cieux ?..... A ces mots, prenant la main de sa fille, il la présente au Prince de Navarre, qui se précipite aux genoux d'Inez : les deux Rois serrent leurs enfans dans leurs bras, les conduisent eux-mêmes à l'Autel militaire déja consacré par l'union jurée ; unissent leurs mains en élevant pour eux leurs vœux au ciel ; & l'Hermite Livaros s'emparant de la vraie Croix qu'Ursino porte à son col, se sert du bois sacré pour bénir cette union si belle.

Les Chefs Eſpagnols & Normands ; ainſi que les deux armées qui bordoient les deux rivages, pouſſèrent des cris d'acclamation, qui firent retentir les nues, & les deux camps ſe confondant bientôt, Sigefrid & les deux Rois trouvèrent également dans ces trois Nations l'attachement des ſujets les plus fidèles.

Le bonheur de Don Pèdre & de Félicie ne fut différé que juſqu'à l'arrivée du Duc de Miranda, dont l'ancien reſſentiment céda ſans peine au bonheur d'acquérir un gendre tel que Don Pèdre. Peu de temps après, les deux Rois obtinrent pour Sigefrid, l'aimable Méliſiade, fille unique du Duc Ayſon, dont les Etats étoient limitrophes du Bordelois : Don Melchior de Leſparos reçut de Sigefrid & du Roi de Navarre, une riche contrée, ſituée entre les deux Etats, à laquelle il donna ſon nom ; & ces heureuſes alliances rendirent pour toujours la Gaſcogne, la Navarre & les Aſturies inacceſſibles aux incurſions des Normands & des Saraſins. Alphonſe vécut longtemp heureux, & ſon nom eſt reſté célèbre dans l'Hiſtoire.

Quoique l'action de ce Roman se soit passée sous le règne de l'Empereur Charle-le-Chauve, nous avons cru devoir le rapporter à la suite de la Classe des Romans de Charlemagne, desquels celui-ci rectifie quelques erreurs chronologiques: presques toutes les aventures de ce Roman se rapportent assez fidèlement avec l'Histoire : les Loix & les Us & Coutumes de la Chevalerie nous paroissent y avoir été mis en action avec exactitude ; nous croyons que ce Roman est du treizième siècle; le langage en est très-Gaulois; mais peut-être devons nous-regretter son énergie.

TROISIÈME CLASSE.

Romans Hiſtoriques, relatifs à l'Hiſtoire de France.

NOUS avons parlé du principal Roman compoſé ſous Louis le Hutin, encore héritier préſomptif de la Couronne ; mais la cataſtrophe des trois Princeſſes de Bourgogne n'y eſt point racontée avec les mêmes circonſtances que dans les *intrigues galantes de la Cour de France ;* (Cologne 1694, 2 vol in-12.) & nous croyons devoir, pour la plus grande ſatisfaction du Lecteur, indiquer les détails différens que nous trouvons dans ce dernier Ouvrage.

L'Auteur nous aſſûre que les Princeſſes, beaucoup moins délicates dans leurs démarches, attiroient à leur cour par tous les charmes de la coquetterie, les Gentilshommes les plus aimables & les plus jeunes. Bientôt la coquetterie diſparut ; le vain & ſtérile deſir de plaire à pluſieurs, céda la place à un ſentiment excluſif &

nouveau : on avoit estimé d'abord les Launoy, on les aima. Ces jeunes Seigneurs, dit-on, avoient trop d'expérience, pour ne pas s'appercevoir aussitôt des impressions tendres qu'ils avoient faites. Peu occupés des suites fâcheuses que devoient avoir des intrigues de cette nature, ils n'écoutèrent plus que leur amour, leur vanité & leur ambition. De concert avec eux, & pour écarter les importuns, les Princesses demandèrent & obtinrent la permission d'aller passer une partie du printemps au couvent de Maubuisson, près de Pontoise. Les Launoy, qui étoient les principaux Officiers de leur maison, devoient les accompagner naturellement, & sans donner le moindre soupçon. On arrive à ce pieux asyle : le jour on se voit en public en présence des filles d'honneur ; la nuit on a des entretiens plus secrets & plus doux, dont on fait mystère aux Demoiselles trop jeunes & trop peu discrètes. Malheureusement l'aîné des Launoy avoit eu une sorte d'engagement avec Mademoiselle de Morfontaine, l'une de ces belles : depuis long-temps elle avoit remarqué la

froideur de son amant ; sûre d'être trahie, elle résolut de l'observer & de découvrir sa rivale. De l'appartement des filles d'honneur au jardin, il y avoit un escalier dérobé ; c'est-là que l'infortunée Morfontaine faisoit tristement la ronde toutes les nuits pour surprendre son infidèle. Hélas ! elle ne réussit que trop, pour le malheur de tous deux. Elle vit donc un soir Launoy escalader les murs du couvent, traverser le jardin, s'avancer doucement & sans bruit à l'appartement de Marguerite, qu'on appeloit alors la Reine de Navarre, nom depuis long-temps fameux dans les affaires d'amour : ce fut la Princesse elle-même, qui ouvrit la porte à ce perfide. Morfontaine éperdue, voyant leurs caresses, entendant leurs discours, n'en pouvoit croire ni ses yeux, ni ses oreilles : *Une Princesse si vertueuse, se compromettre à ce point, descendre de si haut !* Mais Launoy, Launoy est bien plus coupable ! Avoir trompé si indignement un amour aussi tendre ! Et dans quel temps encore ! lorsque la triste Morfontaine portoit dans son sein le gage funeste de l'amour du volage. La ten-

dreſſe outragée ſe convertit en fureur: Morfontaine avoit une parente Religieuſe à Maubuiſſon; elle épanche dans ſon cœur ſes peines & ſes inquiétudes. La bonne Religieuſe regarde Launoy comme un impie, dont il faut ſolliciter la punition exemplaire. Sa dévotion lui fait un devoir de déclarer à la Juſtice un téméraire qui avoit oſé profaner le lieu ſaint : on ne s'occupa plus que des moyens de le convaincre, & l'on prit des meſures ſi juſtes, qu'on en vint à bout. Faut-il le dire ? On trouva deux des frères dans les lits de la Princeſſe de France, & de la Comteſſe de la Marche. Ils furent arrêtés & gardés dans le couvent, juſqu'à ce que Philippe-le-Bel fut informé du délit. On les conduiſit enſuite à Paris, où leur procès fut inſtruit, ainſi que nous l'avons rapporté dans nos notes. Morfontaine, qui aimoit Launoy, tout ingrat qu'il étoit, fut déſeſpérée de ſon malheur ; l'état déplorable auquel elle avoit réduit cet infortuné, étoit ſans ceſſe préſent à ſon imagination. Déchirée par les remords de ſa vengeance cruelle, elle perdit le repos, le bonheur,

& la vie : après avoir langui plus d'un an, elle expira de regret.

Pour suivre l'ordre que nous nous sommes prescrit, nous avons maintenant à rendre compte d'un autre Roman d'un genre nouveau & fort rare, & dont le Héros est le fils de Louis le Hutin lui-même. Nous rapporterons auparavant quelques traits de ce Monarque.

Il ne fit que paroître sur le trône : & son règne ne dura que dix-huit mois : il mourut en 1316.

On lui donna le surnom de Hutin, ou parce qu'il étoit querelleur ; ou parce qu'il châtia les *Hutins*, c'est-à-dire, les rebelles de la Navarre & du Lyonnois ; ou parce qu'il aima la guerre, appelée le *merveilleux Hutin*, dans le Roman de Garin, ou parce que naturellement étourdi & folâtre, il faisoit autant de bruit que le *Hutinet*, le plus petit & le plus retentissant maillet du tonnelier.

Nous avons dit qu'il eut la cruauté de faire étrangler la tendre Marguerite son épouse. Né avec une sorte de paresse d'esprit, il voyoit peu par ses yeux, & abandonnoit souvent les rênes de son

Empire. On ſçait combien le Comte de Valois, ſon oncle abuſa de ſa confiance ! La France vit, ſous un règne ſi court, un événement bien tragique & fameux dans notre Hiſtoire ; c'eſt le ſupplice d'Enguerrand de Marigny, triſte victime de l'animoſité du Comte de Valois, & depuis, l'éternel objet de ſes remords. La preuve la plus complette de l'innocence de ce malheureux Surintendant, eſt le repentir de ſon ennemi, repentir qu'il tranſmit à ſes enfans, & dont l'ame de Louis XI lui-même ne fut point exempte. On s'empreſſa à fonder des Meſſes pour le repos de ſon ame; on lui érigea un monument dans l'Egliſe d'Ecouïs. La poſtérité de Marigny fut réhabilitée, & ſa mémoire juſtifiée ; mais ſa mort imprima une tache ineffaçable à ſon perſécuteur, & même à Louis le Hutin qui la permit avec une legèreté impardonnable. Le Hutin porta un Edit qui auroit pu rendre ſon nom bien cher à l'humanité ; s'il n'étoit démontré que ſon unique but, en promulguant cette loi, étoit d'avoir de l'argent. Il déclara que, comme Roi des Francs, il vouloit que tous ſes ſujets ſuſ-

ſent libres; & leur permit de ſe racheter. Choſe étrange! les payſans aimèrent mieux garder leur argent, que d'obtenir leur liberté à ce prix. Cette reſſource fiſcale cachée ſous le voile de la bienfaiſance, n'ayant pu avoir lieu, Louis tenta un autre expédient qui lui réuſſit : il rappela les Juifs toujours maltraités; & ce rappel fut acheté au poids de l'or.

Le Roi, veuf de Marguerite de Bourgogne, contracta une nouvelle alliance avec Clémence de Hasbourg. Le navire qui apporta cette Princeſſe en France, fut battu d'une tempête affreuſe. Clémence alloit périr : elle le vit; mais plus occupée du péril de ſes compagnons d'infortune, que du ſien, elle s'écria : *Beau Sire Dieu! garde que ta gent ne ſoit enſevelie ſous les eaux; & s'il te faut une victime, contente-toi de ma mort.* Cette jeune Reine *étoit une Princeſſe de belle & courtoiſe maniere, qui, quoique Souveraine, humblement envers tous ſe déportoit, ſage en paroles, comme en faits, digne enfin du beau nom de Clémence, car moult débonnaire étoit.*

La galanterie Françoiſe ſe repoſa ſous

ce règne. On y vit plus de Théologiens que de Romanciers : c'étoit le règne des *Anréole*, des *Okam*, des *Duns*, des *Lyra*, noms obscurs aujourd'hui, mais fort imposans alors. Au lieu de se livrer aux illusions des amours, on embrassoit d'autres chimères ; & le Pape Jean XXII, qui auroit dû en arrêter le cours, se jetta bientôt lui-même dans le dédale de la *vision intuitive*. Moins pardonnable que Madame Guyon, qui vint quatre siècles après lui, ce Pontife, condamné par l'Université de Paris, scandalisa nos pères & nos mères elles-mêmes, que la mode rendoit aussi Théologiennes ; & un des frères du Roi le menaça de le faire *ardre* (brûler) s'il n'abjuroit son inexcusable hérésie. Ce goût bizarre dura long-temps ; il n'étoit point passé encore, quand Pétrarque commença à faire répéter ses plaintes amoureuses aux échos de Vaucluse. Toute la France étoit en *émoi* sur l'*Immaculée Conception*, sur les graves démêlés des Cordeliers & des Dominicains. On cherchoit à se décider sur la couleur, la forme, l'étoffe des habits des Moines, sur la manière de dresser les

capuchons; les uns voulant qu'il fussent pointus; & d'autres, plus avisés, prétendant qu'ils devoient être ronds. Les Templiers venoient d'être exterminés de la manière la plus barbare; on s'occupoit des moyens de détruire encore les *Begards*, les *Bisoches*, les *Frérots*, les *Flagellans*, les *Turlupins*.

Louis le Hutin avoit eu une fille de Marguerite de Bourgogne. Les désordres vrais ou prétendus de la mère avoient bien altéré la tendresse paternelle. Louis se la fit amener cependant, quand il sentit sa fin prochaine, la reconnut alors, *comme prud'homme, & puis passa de vie à trépas* : cette jeune Princesse devint depuis Reine de Navarre.

Après la mort de Louis, Clémence, sa seconde femme, déclara qu'elle étoit grosse; & dans l'incertitude si elle accoucheroit d'une Princesse ou d'un Prince, l'interrègne fut ouvert; *on garda le ventre de la Reine*, & le Comte de Poitiers fut déclaré Régent.

Clémence accoucha d'un fils nommé *Jean;* il ne vécut que cinq jours. C'est cet enfant dont on prolonge l'existence,

qui eſt le Héros du Roman que nous avons annoncé, dont il faut maintenant rendre compte.

HISTOIRE MERVEILLEUSE

D'un enfant ſuppoſé fils de Louis le Hutin, & qui occaſionna le premier effet de la Loi Salique, pour la ſucceſſion à la Couronne dans la France Occidentale, traduite du Latin, par l'Auteur de l'Extrait.

CETTE Hiſtoire, écrite en latin, ſe trouve dans *Vindiciæ Hiſpanicæ* de Chiflet, *in-fol.* Anvers, 1646, pag. 278. L'Auteur, partiſan outré de la Maiſon d'Autriche, régnante en Eſpagne, prétend la venger de tous les ſarcaſmes & de tous les libelles de quelques François; mais il ſe permet à lui-même les aſſertions les plus étranges & les plus fauſſes contre nos Rois.

Il démontre que Hugues-Capet ne

descend point en ligne masculine de Charlemagne, ce qui est vrai; mais il veut prouver encore que la Maison d'Autriche a cet avantage, & c'est une fausseté très-reconnue.

Les plus grands coups portent sur la Loi Salique; & c'est pour l'infirmer qu'on a imaginé & embelli l'*Histoire merveilleuse du petit Jeannot.* On ne trouve aucun vestige de cette Loi, dit Chiflet, dans Grégoire de Tours, le plus ancien de nos Chroniqueurs : on ne l'a jamais alléguée avant le règne de Philippe-le-Long (précédemment Comte de Poitiers) : donc, conclut-il, cette Loi est une chimère.

Il n'entre point dans notre plan de réfuter cette assertion; & nous nous contenterons de dire, avec l'Abbé de Villaret, que *l'observation de la Loi Salique établie avec la Monarchie*, avoit été, pour ainsi dire, insensible avant Philippe-le-Long; il ne s'étoit pas encore présenté d'occasion de la mettre en activité; elle n'en existoit pas moins, & l'on ne fit que la confirmer à l'avément de Philippe-le-Long à la Couronne.

Nous obſerverons ſeulement comme une choſe plus importante, qu'avant cette époque déja Enguerrand de Coucy avoit voulu préſenter le même titre pour arriver au trône, au préjudice de la Loi Salique : deſcendant de Hugues Capet, par les femmes, ce titre parut ſuffiſant à pluſieurs Barons; déja il avoit un grand nombre de partiſans; déja ſûr de régner, *il s'étoit fait faire*, dit M. de Thou, *une Couronne royale.* Et de fait, dit Froiſſard, *il étoit moult prochain de ſang & de lignée au Roi de France, & portoit les fleurs de lis, à moult petit de briſure.* Malgré ſon eſpérance & ſes prétentions, Coucy ne put donner la moindre atteinte à la Loi Salique.

Chiflet nous apprend une anecdote qui peut être vraie. Il cite une vieille Chronique de Flandres, conſervée dans la Bibliothèque Royale de Bruxelles, où il a lu ces mots : *Louis le Hutin ne regna qu'un an, & fut empoiſonné.* La Chronique ou le Vengeur de l'Eſpagne auroit bien dû nous apprendre les auteurs de ce crime, & la manière dont il fut exécuté. Cette découverte & les circonſ-

tances de ce prétendu attentat ont échappé à nos Hiſtoriens. La plupart s'accordent à dire que Louis s'étant trop échauffé à la paume, (exercice chéri des Princes de Valois, & ſur-tout de Charles VIII & de Charles IX) il s'étoit retiré dans une grotte au bois de Vincennes, & qu'il y fut ſaiſi d'un froid qui lui glaça le ſang & lui donna la mort. Mais Clémence eut un fils qui excluoit le Comte de Poitiers de la Couronne; ce Comte, en le ſuppoſant gratuitement ſcélérat, pouvoit avoir intérêt à avancer les jours de cet enfant; c'eſt ce que prétend Chiflet, ſans autre preuve que ſon Roman, dont nous commençons l'Extrait.

L'an 1316, un noble Siennois (*Tolomeo*) étoit venu à Paris; il y faiſoit un commerce également lucratif & honorable. Son neveu *Guccio Baglioni*, aſſocié à ſa fortune, partageoit ſes travaux. Ils avoient pris à cens le château de Neſle en Picardie. Le jeune Baglioni fut obligé d'y faire un voyage; il s'y lia bientôt d'amitié avec les fils d'un Chevalier Pi-

card, Seigneur de Crécy, terre fort peu éloignée de Neſle. Les jeunes Crécy avoient une ſœur d'une rare beauté : elle étoit dans l'âge des amours; & le vieux *Chatel*, qui la déroboit au monde, ne pouvoit captiver les mouvemens de ſon cœur. Elle diſtingua l'ami de ſes frères; il étoit jeune, beau, galant, empreſſé à lui plaire : il lui plaiſoit déja; Baglioni nourriſſoit, de ſon côté, une flamme diſcrette. On ſe parla, on ſe jura un amour éternel; on s'oublia; on s'épouſa ſecrètement.

Mademoiſelle de Crécy s'apperçut bientôt des ſuites de ſa foibleſſe; elle ſe trouva forcée d'en faire confidence à ſa mère; ſes frères en furent bientôt avertis eux-mêmes. C'étoient deux jeunes gens très-braves, & qui furent depuis armés Chevaliers des mains de Philippe de Valois, à la déroute mémorable qui porte le nom de leur terre dans notre Hiſtoire. Confus, indignés du déshonneur de leur ſœur, ils jurent la perte de leur perfide ami. L'Italien Baglioni, pour ſe dérober à leur courroux, revole à Paris, en habit de Pélerin; & bientôt,

par

par le conseil de son oncle, il retourne à Sienne. Il écrit alors aux Crécy, leur apprend son mariage secret avec leur sœur, la revendique comme son bien, proteste qu'il l'aimera éternellement. L'amitié trahie reste offensée, mais l'indignation fraternelle se calme; Mademoiselle de Crécy est conduite à Paris pour y faire secrétement ses couches. Baglioni revient de Sienne, &, toujours amoureux, il revole dans les bras de son épouse. Elle lui donne un fils : on le nomme *Jeannot*.

Dans le même temps (au mois de Juin 1316) Clémence, veuve de Louis le Hutin, accouche aussi d'un fils, qu'on appelle Jean, en accomplissement d'un vœu que sa mère avoit fait, pour obtenir sa naissance. Il falloit une nourrice, & le hasard voulut qu'on fit choix de Mademoiselle de Crécy elle-même. Elle étoit toujours dans son Couvent, où elle avoit changé de nom, & personne ne la connoissoit à la Cour. On l'y amena donc secrétement avec son enfant, & on lui confia le jeune Roi.

Mais Mahaut, Comtesse d'Artois, &

belle-mère de M. de Poitiers, Régent du Royaume, fut désespérée de voir cet enfant posthume exclure son gendre de la Couronne. Elle médita soudain le plus horrible attentat; & après avoir semé le bruit que le jeune Roi ne pouvoit point vivre, elle demanda à le voir. Les Grands, chargés de la garde de ce dépôt précieux, connoissant l'ambition & la méchanceté de Mahaut, tremblèrent à cette demande. Mais le moyen de refuser à une si grande Princesse la vue du Roi, dont elle étoit si proche parente! Ne pouvant honnêtement refuser la Comtesse, ils imaginèrent un stratagême: ils prirent, au lieu du Roi, le fils de Mademoiselle de Crécy, & mirent sur sa tête la Couronne royale. Ainsi paré d'ornemens qui devoient lui être si fatals, ils le présentèrent à Madame d'Artois, qui le reçut dans ses bras. Persuadée que c'étoit le Roi, *elle prit si bien ses mesures*, dit l'Auteur, *qu'elle le mit en état de mourir dès le jour suivant.* Quelques-uns prétendent, qu'elle enfonça ses tempes en les serrant avec violence; d'autres, qu'elle les perça avec une aiguille

très-fine ; il en eſt qui diſent, qu'elle lui inſinua un poiſon lent. Quoi qu'il en ſoit, le fils de Baglioni & de Mademoiſelle de Crécy mourut le lendemain de la viſite de la Comteſſe. La Cour & la France le pleurèrent comme leur Roi. Crécy pleuroit ſeule ſon enfant ; elle l'avoit vu mourir ſous ſes yeux ; elle étoit inconſolable ; les honneurs qu'on lui rendoit ajoutoient à ſes peines ; on l'inhuma avec nos Monarques ; on lui érigea une ſtatue à côté de celle de ſon père. Crécy étoit forcée de dévorer ſes chagrins ; les inſtituteurs du jeune Roi lui faiſoient les plus horribles menaces, ſi elle oſoit parler.

Après la mort du jeune Baglioni, le Comte de Poitiers regna ſous le nom de Philippe-le-Long. Il a pour ſucceſſeur Charles-le-Bel, ſon frère. Philippe de Valois règne après Charles, & laiſſe lui-même la Couronne à Jean ſon fils.

Cependant la triſte Crécy fut confinée avec ſon fils dans le même Couvent où elle lui avoit donné le jour. Quelques années après, on l'avoit déja oubliée ; les Grands, chargés de l'éducation du

Roi, & qui lui avoient montré tant d'amour, esclaves de la faveur nouvelle, légers, inconsians, ne pensoient plus à ce malheureux Prince, dont le sort étoit cependant bien déplorable. Mademoiselle de Crécy, plus fidelle, l'élevoit dans son Couvent. Réconciliée avec sa famille, elle retourne à Crécy, elle y mène le Prince. Il y reste jusqu'à l'âge de dix ans. Baglioni, qui le croyoit son fils, le demande, & veut se charger de son éducation : il fallut donc le conduire à Paris. Il n'y resta pas long-temps. Baglioni avoit fait de grandes pertes. Les Juifs rétablis en France en faisoient tout le commerce. N'ayant plus que de foibles espérances d'agrandir sa fortune à Paris, il en sortit en 1326, & retourna à Sienne avec le jeune Prince, son fils prétendu.

Il falloit que son mariage avec Mademoiselle de Crécy, eût été peu légal, puisqu'elle ne l'accompagna pas en Italie, & qu'elle ne le revit jamais. Il contracta deux autres mariages à Sienne ; le premier en 1342, avec *Jeanne Vicoli*, & l'autre en 1348, avec une *Agazza*.

Il rétablit sa fortune, devint Trésorier général de la République, & Recteur de la Maison de la Miséricorde.

L'année du Jubilé de 1350, il visita la Ville Sainte. Ce fut dans cette fête générale de la Chrétienté, qu'on découvrit enfin la vraie naissance de l'infortuné fils de Louis le Hutin. Ceux qui avoient imaginé l'échange des deux enfans pour tromper la méchanceté de Mahaut, n'étoient plus. Pressés, dans ces temps dévots, par les remords de leur conscience, ils avoient révélé la ruse dans leur testament, avec ordre, pour le repos de leur ame, d'en raconter les détails, les uns à l'Evêque de Paris, d'autres aux Moines de Saint-Denis, & de suivre exactement les décisions de ces pieux personnages. La réponse de l'Evêque & des Moines, fut de manifester cette étrange aventure. Mademoiselle de Crécy elle-même, prête à mourir, déclara le fait à l'Espagnol frère *Jourdain*, Hermite de Saint-Augustin, sous la condition expresse d'en informer le Pape, afin de rétablir le vrai héritier de la Couronne de France

dans sa dignité & dans ses droits. Cette nouvelle apportée déja à Rome par quelques Barons François, y étoit devenue publique pendant l'année sainte. Mais ce n'étoit encore qu'un bruit vague & destitué de preuves suffisantes.

Frère Jourdain en avoit d'inconteſtables; mais il étoit bien vieux pour aller lui-même faire son message auprès du Pape. * Il chargea de cette commission *Frère Antoine*, autre Hermite de Saint-Augustin. Frère Antoine s'embarque, arrive à Ostie, & y tombe dangereusement malade. Il prend le parti d'envoyer ses papiers au fameux Nicolas Rienzi, Tribun de Rome. (Cet homme extraordinaire qui vouloit rendre la liberté à la Capitale du Monde, après tant d'années de servitude, & dont on peut voir les aventures dans son Histoire écrite par le Jésuite du Cerceau.) La gloire de faire un Roi de France entra fortement dans la tête de Rienzi. Il pro-

* L'Auteur auroit dû prendre garde que les Papes ne résidoient pas alors à Rome. Ils étoient à Avignon.

met à Frère Antoine d'employer toutes ſes forces pour faire régner le fils de Louis X. Le Moine recouvre la ſanté : & charmé de la parole du Tribun, il revient en France.

Rienzi ſe prépare à ce vaſte projet. Il répand cette nouvelle dans l'Italie, attire à Rome ceux qui aiment les grandes aventures, leur préſente l'appât de la gloire, des récompenſes; il expédie des dépêches, auxquelles il donne de la vigueur, par ſon autorité & par ſa ſignature. Mais c'eſt trop peu encore, s'il ne montre à tant de braves celui qu'ils doivent faire le plus grand Roi de l'Europe. Jeannot vivoit à Sienne dans une paiſible obſcurité. Rienzi lui mande tout le myſtere de ſa naiſſance : Jeannot enchanté arrive à Rome, en habit de guerrier; il traverſe à cheval le champ de Flore, il court ſe précipiter aux genoux du Tribun, qu'il appelle ſon protecteur & ſon père. On lui donne un Palais, des Officiers, des Gardes; on le ſalue au bruit de tous les tambours & de tous les inſtrumens militaires.

Le zèle du Tribun n'eut point de ſuite,

& le ſoin de ſa propre conſervation l'occupa bientôt tout entier. Au milieu de cet enthouſiaſme, excité pour un fantôme de Roi, les Colonnes, ennemis implacables du Tyran Rienzi, avoient formé contre lui une conſpiration : déja le glaive étoit ſuſpendu ſur ſa tête : il s'en apperçut trop tard ; il périt, & les eſpérances du malheureux Jeannot s'envolèrent avec lui.

Déchu de ſes grands projets, d'autant plus malheureux, qu'il ſe croyoit déja Roi, il revint triſtement à Sienne, & y retomba dans l'oubli juſqu'au malheur du Roi Jean, vaincu à Poitiers par le Prince de Galles, & conduit priſonnier à Londres. Ce malheur du Roi ſembla un bien pour Jeannot ; un rayon d'eſpoir vint conſoler & ranimer ſon ame. Il s'empreſſa de ſe faire de nouveaux partiſans. Tous les hommes ont un goût invincible pour le merveilleux : on s'intéreſſe pour Jeannot, on lui promet ſecours, appui ; il promet grandeurs, récompenſes. La ville de Sienne étoit partagée entre le Roi de France & lui. Mais que pouvoit une ſi chétive Répu-

blique ? L'entrepriſe plus réfléchie, refroidit le zèle : le Roi Jean mourut dans ſa priſon, & Jeannot fut délaiſſé à Sienne.

Il avoit été trop flatté de l'eſpoir de la couronne, pour y vivre déſormais tranquille. Il tenta les grandes aventures ; il alla réclamer des protections à Vienne, à Budes, dans différentes autres Cours. N'ayant pu rien obtenir, il revint dans la même vue en Lombardie, en Toſcane. Il court à Avignon, ſolliciter les Papes à leur tour. Sur le point de réuſſir, il ſe voit arrêté & conduit dans les priſons de Saint-Etienne.

Il trouve le moyen de corrompre ſes gardes, ſe jette en bas des remparts, s'enfuit, entre à Marſeille, parcourt le port ; perſonne ne veut le recevoir ſur le moindre navire ; il ſe réfugie dans les Egliſes, il en eſt chaſſé ; il demande l'hoſpitalité ; on l'arrête ; on le traîne en priſon ; on le calomnie ; un Juge pervers, *Jean de Caramare*, le condamne enfin à une mort infame. On n'oſe cependant exécuter cette ſentence : l'iniquité de Caramare reconnue, il eſt deſtitué de ſon Office ; on revoit le procès, & les

preuves alléguées n'ayant paru pouvoir autoriſer un arrêt de mort, Jeannot fut renvoyé devant Louis de Tarente ; Roi de Naples. Le malheureux fugitif repaſſa donc en Italie, ſur une galère de Jean de Bourgogne ; on le remit entre les mains de la juſtice ; il fut enfermé dans la priſon même de la fameuſe Reine Jeanne ; il y termina ſa carrière de la manière du monde la plus ſainte & la plus malheureuſe.

Sa patience, dit-on, fut invincible au milieu de tant d'infortunes ; & ſon ame ne ceſſa jamais d'être inébranlable.

Cette triſte Hiſtoire, (conclut l'Auteur), devroit bien nous dégouter de la Loi Salique, ſi vantée, & la cauſe de tous les malheurs de Jeannot.

Chiflet nous apprend que la vie de ce prétendu fils de Louis le Hutin, a été écrite par Thomas d'Agazza, beau-frère de Baglioni, & par Salomon Picolomini : elle exiſtoit encore en 1646, chez le Seigneur Jules Picolomini, écrite en parchemin, & ailleurs.

On a vu de tout temps de ces fantô-

mes de Rois & de Princes, attirer les regards des peuples par quelques traits équivoques de reſſemblance, ou bien à l'aide de différentes impoſtures. Les faſtes de l'Empire d'Orient nous en offrent pluſieurs exemples, & preſque de nos jours nous avons vu pluſieurs Demetrius en Ruſſie.

Au reſte, Jean-Jacques Chiflet, Auteur ou Rédacteur de cette viſion, vivoit dans un temps & écrivoit dans un pays où il pouvoit lui donner encore une apparence de vérité. Il étoit né à Beſançon en 1588, au commencement de la ligue, & l'année même où le Duc de Guiſe fut tué à Blois. Né ſujet du Roi d'Eſpagne (Philippe II), il devint Médecin de ſa fille, de cette Infante, ſi connue ſous le nom d'*Eliſabeth-Claire-Eugénie*, que les Eſpagnols vouloient élire Reine de France, au préjudice de Henri IV, & qui devoit épouſer le jeune Duc de Guiſe, fils du Balafré. Elle ne fut que Gouvernante des Pays-Bas, titre bien inférieur à celui qu'elle ambitionnoit : c'étoit pour lui plaire & pour la conſoler, que Chiflet employoit tout ſon eſprit à

déprimer un trône sur lequel elle n'avoit pu s'asseoir.

Cette Princesse recevoit avec intérêt à sa Cour tous ceux qui, engagés dans la Ligue, se voyoient déchus de leur attente. Le fameux Duc d'Aumale (Charles de Lorraine), l'un des principaux Chefs de ce parti, ayant mieux aimé renoncer à ses grands établissemens en France, que de reconnoître pour son Roi l'Héritier légitime de la Couronne, & son parent, avoit trouvé auprès d'elle un asyle honorable & convenable à sa naissance. Ce Prince, Pair & Grand Veneur du Royaume, aujourd'hui perdu & oublié avec tant d'autres dans l'Histoire générale, goûtoit, après tant d'agitations, auprès de l'Infante, un repos pour lequel il n'étoit point né, & qui le consola, sans lui ôter la mémoire du trop vaste projet qu'il avoit conçu. Il nous reste de lui des lettres originales & écrites de sa main, dans lesquelles on voit qu'il retournoit sans cesse, en soupirant, les yeux vers la terre qui l'avoit vu naître. Comment n'auroit-il point regretté la France? Il y avoit laissé

tout ce qui eſt en droit d'attacher à la vie ; une fille tendre, mariée au Duc de Nemours, des petits-fils qu'il aimoit, & dont il avoit le déplaiſir d'être ſéparé. *Envoyez-moi le petit Duc*, écrivoit-il à ſon gendre ; *permettez à l'aîné de me venir voir : les voyant, je ne deſirerai plus rien en ce monde.* Toutes les fois que ſa fille étoit en couches, il étoit dans les plus vives inquiétudes. Ne pouvant aller en France, il alloit de Marimont à Bruxelles, de Bruxelles à Marimont, comme ſi ce mouvement eût dû le rapprocher de ce qu'il aimoit : *Je prie tous les jours*, lui mandoit-il, *notre bon Saint François de Paule à votre occaſion. Envoyez-moi*, lui dit-il ailleurs, *votre pourtraiture & celle de mes deux enfans. C'eſt pour mettre à un cabinet que j'ai fait faire. Puiſque vous deſirez la mienne, je vous l'enverrai auſſi. Ma fille ! vous me trouverez un peu changé depuis que j'eus l'heur de vous voir.* Fort dévotieux, il accompagnoit Madame l'Infante au pélerinage de Notre-Dame de Montaigu, & faiſoit avec elle des neuvaines à Bruxelles : il en inſtruiſoit ſa fille,

Il lui demandoit continuellement des nouvelles du monde, de ses anciens amis de France. Il vouloit qu'elle lui envoyât toute la musique qui se faisoit aux ballets nouveaux de Paris. Elevé à la Cour fastueuse & magnifique des Valois, il aimoit toujours à porter de beaux habits. *Envoyez-moi donc*, écrivoit-il à Madame de Nemours, *quelque nouvelle étoffe de la couleur de mon âge, afin de me faire galant par bienséance, plutôt que par amour : cette maladie m'est passée.* Cet homme, si impétueux dans sa jeunesse, étoit devenu sensible, doux, très-aimable, d'une bienfaisance attendrissante dans ses vieux jours.

Je pars pour Bruxelles, écrivoit-il, *quoique fort incommodé de la goutte. Ce qui m'y mène, c'est pour servir mes amis.* Mais comme le caractère que la nature grave dans nos ames, est ineffaçable, il n'entendoit pas plutôt un coup de canon dans l'Europe, qu'il devenoit aussi fou qu'à quinze ans.

Tels étoient les François de ce bon vieux temps; tel étoit l'ami de l'Infante: comme elle, il protégea Chiflet. Bruxelles

& la Flandre, soumises aux Espagnols, étoient alors le refuge ordinaire de tous les Ligueurs qui ne vouloient point rentrer dans leur devoir. Là, on vit surtout arriver le fougueux Jean Boucher, Curé de Saint Benoît, dont la chambre, au Collège de Fortêt, avoit été le théatre de la première assemblée de la Ligue, qui se permit, dans la chaire de vérité, des déclamations si indécentes contre Henri III & Henri IV, comme on peut le voir dans les sermons qui nous restent de lui; qui osa donner au public son libelle intitulé, *de justa Henrici III abdicatione*, & faire l'apologie de Jacques Clément. M. d'Aumale étoit fort éloigné de goûter les déclamations criminelles de ces mauvais François réfugiés. Il avoit rempli la tâche que les circonstances, un zèle mal entendu & si commun, & sans doute aussi l'ambition, lui avoient fait choisir. Libre de ses engagemens, ayant déposé ses armes, il avoit renoncé en même temps à l'esprit de parti qui avoit tant agité ses jours, & se préparoit doucement à la mort. Nul Héros n'étoit plus armé pour la Ligue; & ce

parti malheureux ne se soutenoit alors que par les plumes mensongères des *Chiflet*, des *Boucher*, & de quelques autres. On sçait que M. d'Aumale étoit le frère aîné de ce Chevalier brillant, qui étoit le *bras* de la Ligue, comme M. de Mayenne en étoit *le Chef*, & qui perit si malheureusement à Saint-Denis, à l'âge de vingt-cinq ans, en 1590.

QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

DANS le volume du mois de Décembre de l'année 1776, nous avons donné l'extrait de *Bocca*, Conte charmant de Madame le Marchand; & cet extrait eſt accompagné d'une longue note dont l'intérêt ſe partage entre cette femme célèbre & feu M. Coypel ſon ami, premier Peintre du Roi. D'après l'opinion la plus générale, nous y faiſons honneur, à cette Dame, de la Comédie du *Défiant*, dont la réputation s'eſt conſervée dans le monde par une ſuite du plaiſir qu'éprouvèrent les perſonnes qui en virent la repréſentation.

Une lettre que nous reçûmes; il y a quelques jours, reſtitue cette Comédie à M. Coypel, qui en eſt le véritable Auteur. Cette lettre, écrite par une Dame, ſous les yeux de qui elle fut faite, & confirmée par l'atteſtation & la réclamation de quelques héritiers de l'Artiſte que nous nommons, eſt accompagnée

de toutes les preuves de la vérité du fait qu'on y établit; elle renferme, d'ailleurs, le desir le plus vivement exprimé d'obtenir de nous l'aveu de notre conviction. Nous nous rendons d'autant plus volontiers à la justice qu'on exige, que l'on veut bien d'avance nous récompenser d'un acte aussi simple comme d'un bienfait.

Si la reconnoissance, par une douce erreur, embellit quelquefois l'objet qui la fit naître; s'il est naturel de s'exagérer le prix d'un don que l'on reçoit, sur-tout quand on peut le communiquer, nous pourrions tomber aujourd'hui dans cet excès honorable, & espérer cependant de l'indulgence; mais nous sommes sans inquiétude, en annonçant l'agrément d'un Conte manuscrit de feu M. Coypel, que nous avons reçu de ses héritiers, & que nous allons offrir à nos Lecteurs. C'est l'ingénuité de l'esprit, unie à la délicatesse du sentiment; c'est la finesse de la pensée, rendue sensible par le mouvement de l'ame. Il est peu de sujet plus touchant, peu de coloris plus frais, peu de moralité plus utile;

c'eſt un tableau de la raiſon, éclairé par le jour doux de la nature.

M. Coypel ſe diſtingua par les qualités les plus aimables, par l'ame la plus honnête, par le cœur le plus ſenſible, & par une facilité d'imagination dont il y a peu d'exemples. Pluſieurs porte-feuilles remplis de lettres, de vers, de louanges, le repréſentent, pour ainſi dire, après ſa mort, tel qu'il étoit pendant ſa vie. Nous avons ſous les yeux ces Recueils intéreſſans, & nous allons en publier quelques particularités, qui formeront d'abord ſon éloge : elles ſeront ſuivies du Conte que nous venons d'annoncer ; & cette agréable fiction fera place à pluſieurs lettres écrites à M. Coypel, par une femme dont on n'a pas voulu nous apprendre le nom, qui vit peut-être encore ; qui fut célèbre par ſes talens, & qui eut pour amis les perſonnes les plus illuſtres & les plus diſtinguées du Royaume. Un goût exquis, une raiſon aimable, une ſenſibilité peu commune, une philoſophie douce, une rectitude d'idées très-rare, une certaine *originalité* d'eſprit, & une gaieté toujours nou-

velle, dûrent répandre dans sa société un charme toujours nouveau : ce charme est dans ses lettres. Le plaisir d'en publier quelques-unes, va nécessairement alonger cet article : mais pourrions-nous supposer assez de différence entre le goût de nos lecteurs, & le nôtre, pour craindre de trouver un sujet de regret, où nous avons trouvé un sujet de séduction ?

ÉLOGE DE M. COYPEL. *

CHARLES-ANTOINE COYPEL, quatrième Peintre célèbre de ce nom, naquit à Paris en 1694, & y mourut en 1752, âgé de cinquante-huit ans.

Marchant à la suite de Noël Coypel, son aïeul, Directeur de l'Académie de Rome, d'Antoine Coypel, son père,

* On lit dans le Journal de Verdun (mois de Juillet 1732), un Eloge de cet Artiste, par M. de Bouquainville. Celui-ci n'a rien de commun avec le premier.

premier Peintre du Roi & de Monſeigneur le Duc d'Orléans, Directeur de l'Académie royale de Peinture & de Sculpture ; & de Noël-Nicolas Coypel, ſon oncle, Profeſſeur dans ladite Académie ; il préſente dans les Arts une filiation bien honorable, & bien peu commune.

Son père, diſtingué par le pinceau & par la plume, lui tranſmit non-ſeulement un nom qu'il ſoutint avec diſtinction, mais encore ſes talens, ſes connoiſſances & ſes vertus.

Antoine Coypel avoit été reçu à l'Académie royale de Peinture à l'âge de vingt ans, ayant déja fait pluſieurs tableaux d'un grand mérite ; ſon fils y fut de même que lui, admis à l'âge de vingt-un ans ; il ſuccéda à ſon père dans la place de premier Peintre de Monſeigneur le Duc d'Orléans, qui lui en avoit, avant ſa mort, accordé la ſurvivance ; & il parvint, en 1747, à celle de premier Peintre du Roi, dans laquelle il ſuccéda à M. Lemoine.

Quoiqu'il fût déja connu avantageuſement des Princes & des Grands, par

ſes talens, qu'il en fût même diſtingué par ſes qualités perſonnelles, cette place augmenta l'accès qu'il avoit auprès d'eux; elle le mit ſouvent à portée de ſuivre les leçons qu'il s'étoit données à lui-même dans la réponſe qu'il fit à M. de Caylus, au ſujet de la vie de M. Lemoine, compoſée par cet illuſtre Amateur, & il en remplit ſcrupuleuſement tous les devoirs. Cette place, en effet, exige non-ſeulement un Peintre du plus grand talent, mais en même-temps un homme capable de ſe préſenter par-tout, d'honorer ſa compagnie par ſon eſprit, d'être l'interprète de ſes vœux, & le protecteur des talens : il faut enfin que cet homme ſoit capable de s'oublier lui-même, pour faire valoir les travaux de ſes Confrères.

Le premier uſage qu'il fit du crédit qu'il avoit acquis, fut d'engager M. de Tournehem, aſſez grand pour faire des ſacrifices, à renoncer au titre de Protecteur de l'Académie, attaché juſqu'alors à la place de Surintendant des bâtimens, pour la mettre, à l'inſtar des autres Académies, ſous la protection immédiate du Roi.

Il demanda enſuite, & obtint d'établir à Paris une Ecole pour les Elèves deſtinés à être envoyés à Rome; Ecole préparatoire, où, en étudiant l'Hiſtoire, & s'exerçant d'abord ſous d'habiles Maîtres, ces jeunes Peintres hâtoient leurs progrès.

C'eſt également à ſes ſollicitations que l'on doit l'expoſition des Tableaux du Roi au Luxembourg; mais elle ne devoit pas ſe borner à ceux que l'on y admire aujourd'hui; ils devoient (ſi le projet eût été exécuté en entier) être remplacés par d'autres, & offrir ſucceſſivement aux yeux des Amateurs, la magnifique Collection du Roi; & aux Artiſtes, des modeles en tout genre.

Il eut, comme tous les hommes célèbres, des rivaux; mais ſes rivaux furent toujours ſes amis. Il les eſtimoit; ſa modeſtie les attiroit; il les raſſembloit chez lui.

Sa place de premier Peintre du Roi, en l'approchant de la Cour, le fit connoître plus particulièrement de la Reine & de M. le Dauphin. La Reine l'aimoit beaucoup; elle l'occupoit, & lui faiſoit

faire souvent de petits tableaux de Vierge ou de Saints relatifs à sa dévotion. A son retour de Metz, elle trouva sur sa cheminée un tableau représentant la France, rendant graces au Ciel de la délivrance du Roi : elle en fut touchée : *Il n'y a*, dit-elle, *que mon ami Coypel qui soit capable de cela.* Cette espèce de galanterie étoit en effet un tribut de son zèle.

M. le Dauphin aimoit & estimoit M. Coypel; il s'enfermoit souvent avec lui, soit pour lui parler de son Art, sur lequel ce Prince avoit des connoissances approfondies *, soit pour entendre la lecture de ses Pièces. Il en avoit toujours sur sa table un certain nombre, & il s'étoit proposé de les faire imprimer à ses frais.

La mort de l'Auteur fit évanouir ce projet; mais à cet événement, le Prince dit tout haut à son dîner : *J'ai perdu trois amis dans la même année.*

* Il crayonna lui-même l'idée du dernier tableau que M. Coypel ait fait peu avant sa mort, représentant le Sultan dans son Serrail.

Plus

Plus occupé de ceux qui l'environnoient que de lui-même, M. Coypel ſembloit ne travailler que pour eux. Il fut bon maître, bon parent, bon ami, ne ſe démentit jamais. Le père s'étoit déshérité en faveur de ſes frères & ſœurs, provenus d'un autre lit; le fils en uſa de même à l'égard de ſon frère, & renonça pour lui aux avantages que lui procuroit le teſtament de M. Bidault, ſon oncle.

On ſçait généralement que M. Coypel compoſa un grand nombre de Pièces de théatre. On s'empreſſoit pour en entendre la lecture. Ce n'étoit point cet empreſſement équivoque qui a trompé & trompe encore tous les jours tant de gens de Lettres, c'étoit le mouvement de l'amitié & le tribut de l'eſtime. On eſpéroit avoir à applaudir. Deux de ces Pièces ont été jouées à la Cour; d'autres ſur le théatre ſeulement de Madame le Marchand, & quelques-unes au Collége Mazarin, pour lequel elles avoient été compoſées. Nous ne pouvons en indiquer que le titre.

L'Enfant gâté.
L'Avare faſtueux.
L'Ecueil de la jeuneſſe.
La Vengeance honnête.
Le Déſordre du jeu.
Le Tracaſſier.
Le Défiant.
La Capricieuſe.
La Soupçonneuſe.
L'indocile.
L'Auteur.
L'Envieux.
L'Impatient.
Le Satyrique.
La Curioſimanie.
Le Précepteur.
L'Ecole des Peres.
L'Ecole des Petits-Maîtres.
Le Jugement téméraire.
Le Danger des Richeſſes.
Les trois Frères.
Les Tantes.
La Poéſie & la Peinture. } *Sujets Allégoriques.*
Le Talent. } *Sujets Allégoriques.*
Le Triomphe de la raiſon. } *Sujets Allégoriques.*
Alceſte.
Sigiſmond.
Les Captifs.
La Répétition.
Ariſte.
Le Portrait.
La Force de l'exemple.
Les bons Procédés. *

Indépendamment de ces Pièces, il en a fait quelques autres pour la Comédie Italienne ; *les Folies de Corderico*, *Don Quichotte*, *le Villageois déſabuſé*, & quel-

* Nous ſçavons que l'on prépare une Edition complette des Ouvrages de M. Coypel (qui a beaucoup écrit), & que l'on y fera entrer toutes ſes Comédies.

ques canevas relatifs à ce Spectacle, ainſi que des plans & morceaux de Pièces Françoiſes non finies.

Ce genre de Littérature n'étoit pas le ſeul auquel M. Coypel s'appliquât. Il a laiſſé pluſieurs écrits relatifs à la Peinture; & les Diſcours qu'il faiſoit à l'Académie ſur cette matiere, ſont la plupart imprimés. Il a écrit lui-même la vie de ſon père, qui ſe trouve dans le Recueil des Vies des premiers Peintres du Roi. Cet écrit eſt remarquable, & par la manière dont il juge ſon père, & par la modeſtie avec laquelle il parle de lui-même.

Cette aimable modeſtie, jointe à des talens ſi variés, étoit bien propre à faire rechercher ſa compagnie : auſſi voyons-nous par une immenſité de lettres qui reſtent, qu'il étoit le centre, le charme & le lien d'une ſociété délicieuſe, où l'eſprit ſans cauſticité, les talens ſans jalouſie, les connoiſſances ſans prétention, & la gaieté ſans indécence, ſembloient ſe diſputer le droit d'en diverſifier les amuſemens. Nous en ferons mieux l'éloge, en nommant MM. de *Caylus*,

de *Calviere*, *Freret*, de *Mirabeau*, de *Foncemagne*, de *Rothelin* (l'Abbé), de *Bouquainville*, *Rigault*, *Largilliere*, *Fagon*, *Helvetius*, *Marivaux*, Madame *Doublet*, Madame *le Marchand*, Mademoiselle *Quinaut*, & beaucoup d'autres, dont quelques-uns plus intimes se rassembloient souvent, & faisoient ensemble alternativement le souper des 15 livres. Il n'étoit pas permis d'excéder ce prix.

M. Coypel étoit délicat & sensible; plein d'attention pour tout le monde, il ne se seroit pas pardonné la faute la plus légere; & cette timidité lui nuisit: elle donna à presque tous ses ouvrages une teinte trop douce; mais s'il ne fut pas le premier Peintre & le premier Littérateur de son temps, il en fut peut-être l'homme le plus vertueux.

La vertu forma son caractère distinctif; elle sembloit s'être placée dans son cœur pour en diriger tous les mouvemens : elle conduisit sa plume & son pinceau, elle animoit sa voix, & dans tout ce que fit M. Coypel, il n'eut jamais en vue que de faire le bien, de toutes les manières. Il tâchoit de rendre

ſa morale aimable, en la faiſant paſſer par la voie du plaiſir : ſes Pièces compoſées dans cet eſprit, pourroient ainſi préſenter un cours d'éducation intéreſſant pour la jeuneſſe de l'un & l'autre ſexe.

Se promenant, après une inondation, avec un de ſes amis, qui nous a communiqué ce trait, il apperçut dans la plaine des Invalides, une chaumière abbattue; il l'envoya auſſi-tôt s'informer de l'état des pauvres gens qui l'habitoient, &, ſur ſon rapport, il prit le parti de la faire rétablir, avec des augmentations & des aiſances plus conſidérables; & il le fit ſans qu'on ait ſçu d'où le bienfait provenoit. Il étoit familier avec ces ſortes d'actions; & quoiqu'il eût au plus 10000 livres de rente, il en conſacroit deux mille à cet uſage, qu'il mettoit à part dans un ſac. Pour acquérir même plus de moyens, il engagea Monſeigneur le Duc d'Orléans, qui daignoit lui payer l'entretien d'un carroſſe depuis la mort de ſon père, de permettre qu'il convertît ce bienfait en aumônes; & il l'obtint. Ce Prince qui

avoit appris de lui à dessiner & à peindre, avoit pour lui une amitié toute remplie de confiance. Il le considéroit, & alloit à son égard jusqu'aux attentions. Il n'aimoit pas le feu; mais quand il sçavoit que M. Coypel devoit venir : *Faites bon feu*, disoit-il, *car il est frileux.* Ce même Prince ayant composé une Pièce de Vers, la donna à M. Coypel, & le pria de lui en dire son sentiment. Celui-ci, après l'avoir lue, en fit l'éloge; mais Monseigneur le Duc d'Orléans lui ayant demandé s'il pouvoit la faire imprimer & y mettre son nom : sur sa réponse, qui étoit négative, il la déchira & la jetta au feu.

Une autre fois l'appartement du Prince étant plein de Courtisans, un homme de Lettres célèbre arriva, & s'étant placé à côté de lui, il faisoit l'étalage de son esprit. M. le Duc d'Orléans que cela n'amusoit point, ayant regardé autour de lui, apperçut Coypel, & lui fit signe d'approcher : *Depuis quand*, lui dit-il, *êtes-vous ici ? Vous sçavez que j'aime à vous voir & à causer avec vous; pourquoi n'approchez-vous point ? J'aime mieux*,

lui dit Coypel, *être derrière vous, à ma place, qu'à côté, ſans conſéquence.* Ce mot dit ſans malice, fut entendu du bel eſprit, qui s'en vengea.

En traçant ces traits de la part d'un Prince vertueux, ſenſible & bienfaiſant, nous nous rappelons avec attendriſſement celui de Monſeigneur le Régent, vis-à-vis d'Antoine Coypel, père de celui dont nous parlons. Sçachant qu'il étoit ſollicité pour aller en Angleterre, & tenté de s'y rendre par des chagrins qu'il avoit éprouvés, il arrive à ſa porte, ſans ſuite, & dans un fiacre; il le fait demander ſans ſe faire connoître; & le voyant étonné de rencontrer ſon Alteſſe dans un pareil équipage: *Montez*, lui dit-il; *je veux me promener avec vous. Vous avez des chagrins, il faut les diſſiper.* Un trait pareil étoit bien capable de faire évanouir & les chagrins & les projets.

Ces traits dont le ſouvenir ſe perpétue dans une famille de tout temps honorée des bontés de cette maiſon, ſont des titres précieux, & bien propres à éterniſer ſa reconnoiſſance.

Nous croyons avoir rendu juſtice à la mémoire de M. Coypel, ſans altérer la vérité. S'il exiſte encore quelques perſonnes qui l'aient connu, & aient vécu avec lui, nous ne craignons pas qu'elles puiſſent nous reprocher d'en avoir trop dit. L'intérêt qu'inſpire un pareil caractère, donnera un intérêt nouveau au petit Ouvrage que l'on va lire.

AGLAÉ
OU
NABOTINE.

CONTE, *manuscrit* *.

IL étoit une fois une petite fille fort laide, & si petite, si petite, que ses parens la nommèrent Nabotine. Elle avoit de la vivacité, de l'esprit, des sentimens; & les mauvais traitemens qu'elle essuyoit dans la maison paternelle, l'avoient engagée à se former un petit caractère assez gentil, dans l'espérance de toucher de compassion une bonne vieille Princesse Malaisée qui étoit sa marraine, & qui venoit souvent visiter sa mère. Nabotine réussit dans son projet. La Prin-

* C'est ici une Féerie & non un Roman d'Amour, proprement dit; mais la circonstance nous excuse : nous restons d'ailleurs fidèles à l'ordre alphabétique.

ceſſe avoit bon eſprit; & les perſonnes raiſonnables aiment toujours les petits enfans, quelque laids qu'ils puiſſent être, quand ils ſont bien ſages, & qu'ils ont envie de plaire. La marraine demanda ſa filleule pour en prendre ſoin elle-même : on la lui accorda à belles baiſemains. Voilà donc Nabotine bien joyeuſe de n'être plus expoſée à la mauvaiſe humeur d'une mère qui ne pouvoit ſouffrir devant elle une fille ſi petite & ſi laide. Elle ſuivit la vieille Princeſſe dans ſon château, qui étoit ſi vieux auſſi, qu'on n'en a jamais vu de ſi vieux; les meubles n'en avoient jamais été renouvelés. Malgre cela, Aglaé, dans le deſir de plaire à ſa marraine, voulut lui faire un petit compliment ſur la beauté & la magnificence de ſon habitation. Cette ſage perſonne lui dit en ſouriant : » Mon enfant, que l'envie d'obliger ne » vous faſſe jamais trahir la vérité; & » que le deſir de dire des vérités ne » vous porte jamais à déſobliger. On paſſe » pour fourbe en donnant des louan- » ges fauſſes, & l'on ſe fait haïr en por- » tant ſans néceſſité des jugemens déſa-

» vantageux, quoique vrais. Il eſt des
» occaſions où le ſilence eſt le ſeul parti
» que l'on ait à prendre; c'eſt ce que
» vous auriez dû faire à l'égard de ce
» château : pour peu que vous euſſiez
» attendu, je vous aurois peut-être donné
» occaſion de louer avec juſtice. Toute
» vieille que ſoit cette habitation, elle
» eſt reſpectable pour moi, parce qu'elle
» étoit la retraite de mes aïeux, qui fu-
» rent des Héros; il n'y a rien ici qui
» ne me parle d'eux; & c'eſt le meilleur
» entretien que je puiſſe avoir. A l'égard
» des meubles, indépendamment de ce
» même mérite qu'ils ont pour moi, je
» ne pourrois les renouveler qu'en fai-
» ſant des dettes que je ne ſerois jamais
» en état d'acquitter; ce ſeroit me don-
» ner un air de grandeur qui ne ſeroit
» fondé que ſur une indigne baſſeſſe. Il
» eſt bien vrai qu'une Fée de mes amies
» m'a offert pluſieurs fois de m'en faire
» avoir de nouveaux à bon compte. Mais
» à propos de quoi, dans l'âge où je me
» vois, riſquer de reprendre du goût pour
» des choſes de pure vanité dont j'ai
» perdu le deſir & qui pourroient me

» rendre foible, au point de m'affliger » d'avoir assez vécu pour n'avoir plus » long-temps à vivre ? La vieillesse de » mes meubles semble me consoler de » la mienne. Je vois, en les considé- » rant, que tout doit périr comme » moi »..... Mais, mon enfant, c'est trop moraliser; allez dire à la mie Tonton qu'elle vous fasse souper; il est tard, vous reviendrez après, causer avec moi; ou bien si la mie Tonton a fini son ouvrage, elle reviendra avec vous, & nous ferons un petit piquet toutes trois avant de nous coucher. Allez, vous dis-je, allez, car pour moi je ne mange point le soir, parce que cela m'incommode.

Nabotine, après avoir fait une grande révérence à la Princesse; alla trouver la mie Tonton qui lui donna bien à souper, puis elles revinrent faire le petit piquet jusqu'à dix heures; après quoi la Gouvernante emmena coucher Nabotine. Elle l'éveilla de bon matin, afin qu'elle fût prête pour aller faire sa cour au lever de la Princesse. Cette bonne Dame fut touchée de cette attention. Aglaé s'apperçut qu'elle réussissoit; elle redoubla de petits

soins qui gagnèrent le cœur de la Princesse, au point qu'elle vint à la regarder comme sa propre fille ; & la petite personne profita si bien des bonnes leçons qu'elle en reçut, qu'en peu de temps elle devint parfaite pour le caractère d'esprit.

J'ai déja parlé d'une Fée qui étoit intime amie de la Princesse ; elle ne passoit guère de jour sans venir la voir, & ne la voyoit point sans lui faire de nouvelles offres de service, mais toujours inutilement ; le désintéressement de l'une égaloit la générosité de l'autre. La Fée, un soir, ne put s'empêcher de faire des reproches à son amie : Songez-vous, lui dit-elle combien vous m'offensez ? Je sçais que votre façon de penser vous met au-dessus de tout ce que je puis vous offrir ; mais l'amitié ne devroit-elle pas vous porter à me laisser jouir au moins une fois du plaisir de m'employer pour vous ? Vous me mettez au point de mépriser mon pouvoir, quand vous me faites sentir qu'il vous est inutile. Eh bien ! ma Divine, interrompit la Princesse (c'est ainsi qu'elle appeloit la Fée),

puiſque vous croyez ne pouvoir me prouver les bontés que vous avez pour moi, qu'en mettant votre puiſſance en jeu, ſatisfaites-vous, en faiſant quelque choſe pour ma petite. Voilà parler, dit la Fée; allons, volontiers; dès aujourd'hui, ſi vous le ſouhaitez, je la rendrai belle comme le plus beau jour. Non pas, s'écria la Princeſſe, ſon caractère n'eſt pas encore aſſez aſſuré pour lui faire un préſent ſi dangereux. Que ſçavons-nous; ma Divine, peut-être juſqu'à préſent Nabotine ne doit-elle ſon bon eſprit qu'à ſa laideur? Eh bien! répondit la Fée, commençons par éprouver ſes ſentimens; voyons ſi ſon cœur eſt véritablement bon: j'y conſens, dit la Princeſſe. Les deux amies ſe ſéparèrent, & la Fée ne tarda pas à exécuter ce projet; mais elle réſolut, en même-temps, d'éprouver juſqu'où pouvoit aller l'amitié de la Princeſſe pour ſa filleule. Dès le lendemain, elle revint la voir accompagnée d'une de ſes élèves, à-peu-près de l'âge de Nabotine; mais d'une beauté, d'une politeſſe, & d'un eſprit ſi admirable, qu'on n'avoit jamais rien vu de pareil. Chaque

fois qu'on lui disoit qu'elle étoit jolie, elle faisoit une grande révérence, rougissoit, & baissoit les yeux. Dès l'âge de six mois, elle avoit pris l'habitude de baiser la main quand on lui donnoit du bonbon. Elle n'avoit encor que huit ans, qu'elle avoit déja écrit vingt-volumes de l'histoire des Fées qu'on avoit imprimés, dont elle présenta un exemplaire à la Princesse. On prétend (car cette histoire est toute récente), on prétend, dis-je, que cette petite personne brille aujourd'hui dans Paris sous le nom de Thémire * ; & l'on assure que le Bocca

* Dans une Lettre de M. Coypel à une de ses amies, nous trouvons le portrait qui suit. » Les Modernes disent donc que Thémire est » l'image de leur divine Deshoulieres ? Pour » moi je dis que, grace à Dieu, Themire ne » ressemble qu'à Thémire. Thémire a une ima- » gination si prodigieuse, qu'il ne falloit pas » moins que sa prodigieuse raison pour la régler. » Or, Mademoiselle Sapho avoit beaucoup » d'imagination, mais de la raison zeste ! Madame » Deshoulieres avoit peut-être beaucoup de rai- » son ; mais eût-elle imaginé *Bocca* ? Je vous

qu'elle vient de mettre au jour, & la Javotte qui paroîtra bientôt, ne peuvent

» le demande. Vous voyez bien que j'ai rai-
» ſon, moi, de vous dire que Thémire ne reſ-
» ſemble qu'à Thémire. D'ailleurs, Thémire eſt
» incomparable pour les ſentimens. Dans les
» grandes occaſions, la raiſon de Thémire ſeroit
» capable d'aimer les perſonnes que ſon cœur
» déteſteroit; & ſon eſprit arrangeroit ſi bien
» tout cela, que le Diable, ou qui pis eſt,
» une femme, ne démêleroit pas ſi c'eſt le cœur
» ou la raiſon qui aime. Enfin, pour vous ache-
» ver le portrait de Thémire, ſon caractère eſt
» ſi doux, que, dans toutes les petites tracaſ-
» ſeries de ſociété, elle fait ſes efforts pour ſe
» perſuader que le tort eſt de ſon côté, & c'eſt
» toujours la raiſon qui domine ».

Cette femme charmante (Madame le Marchand) écrivoit en vers comme en Proſe, avec la plus grande facilité & le goût le plus pur. Dans des divertiſſemens de ſociété qui n'ont pas été imprimés, on lit des Vers délicieux que le Poëte le plus ſpirituel & le plus délicat pourroit ſe vanter d'avoir faits.

être comparés qu'à la Princeſſe Violette, à la petite Roſette, au Prince Babillard, & à quelques autres Ouvrages de même main, dont on connoît l'excellence; mais ne nous écartons pas de notre ſujet.

L'aimable Elève de la Fée charma la Princeſſe. Elle lui récita des Fables, joua la comédie, danſa, chanta ſi bien, qu'il y avoit de quoi en être tranſporté. On fit venir Aglaé pour jouer avec elle. Mie Tonton lui mit ſa robe neuve, c'eſt-à-dire, une robe qu'on lui venoit de faire d'un morceau de l'étoffe de la queue de l'habit de noce de ſa marraine. La pauvre petite créature parut bien contente d'abord, de voir une Demoiſelle ſi jolie & ſi parée, qui venoit, diſoit-on, pour lui rendre viſite; elle lui fit une profonde révérence, que l'autre lui rendit avec tant de graces, que Nabotine en fit une ſeconde, pour eſſayer de la faire auſſi bien que la belle Demoiſelle, laquelle étoit trop bien élevée pour demeurer en reſte : elle repartit d'une autre, encore au-deſſus de la prémière; notre petite, qui en fut émer-

veillée, en essaya une nouvelle; la troisième ne réussit pas mieux, & la belle Demoiselle alloit toujours en augmentant de graces. Il se fit bien une centaine de révérences de part & d'autre; & peut-être en eussent-elles fait jusqu'au soir, si la bonne Fée & la Princesse, après avoir ri de ce petit combat de politesse, ne leur eussent ordonné de s'asseoir. La petite Demoiselle se plaça dans un joli fauteuil bien bas, au grand plaisir de Nabotine, qui pria Mie Tonton de lui donner un tabouret, sous prétexte d'être plus respectueusement devant la Fée; mais j'ai sçu de bonne part, que c'est qu'elle avoit remarqué qu'ils étoient beaucoup plus hauts que les fauteuils; & en vérité on devoit bien lui pardonner cette innocente ruse, car la petite Demoiselle étoit si jolie & si brave, que Nabotine auroit eu besoin de bien d'autres secours que ceux des tabourets. Dès qu'elle fut juchée sur le sien, elle étala sa robe le mieux qu'il lui fut possible, pour faire paroître l'étoffe dans tout son avantage. La petite Demoiselle qui s'en apperçut, & qui eut compas-

sion d'une foiblesse si excusable, chiffonna la sienne sans affectation ; car les personnes bien nées sont quelquefois embarrassées, &, pour ainsi dire, honteuses de la trop grande supériorité qu'elles ont sur les autres, soit par les avantages de l'esprit, soit par les dons de la fortune ; & prennent, dans ces occasions, autant de soin pour modérer l'éclat qui les suit, que les autres s'en donnent pour emprunter de faux brillans. Aglaé ne s'apperçut que trop d'une politesse si délicate ; elle en rougit, & son plus grand dépit fut de sentir que la petite Demoiselle l'emportoit encore sur elle, du côté du sentiment. La malheureuse enfant n'avoit pas compté là-dessus ; bien au-contraire, en la voyant si belle & si parée, elle s'étoit figurée que ce devoit être un enfant gâté ; & si elle ne s'étoit pas senti le cœur bien gros en l'abordant, c'est qu'elle comptoit bien avoir sa revanche dans la conversation ; & qu'enfin elle s'étoit dit à elle-même : peut-être sera-t-elle aussi mortifiée de m'entendre, que je le suis de la voir. Leur conversation ne fut pas fort ani-

mée; l'embarras de Nabotine allant toujours en augmentant, suffisoit pour la rendre plus silencieuse qu'à l'ordinaire, & le desir de surmonter cet embarras, acheva de lui ôter l'usage de la parole; car il suffit d'avoir envie de bien dire, pour ne plus rien dire du tout. On rêve long-temps pour trouver quelque chose de joli; honteux d'avoir rêvé, on rêve de nouveau aux moyens de réparer sa faute; & s'il arrive, par hasard, qu'on trouve, à force de rêver, quelque chose de bon, on est tout étonné que ce quelque chose est venu trop tard, & que la conversation a changé de matière pendant que l'on rêvoit. La belle Demoiselle, qui remarqua encore l'embarras de Nabotine, se garda bien de la mortifier, en l'attaquant de conversation, & fit semblant de rêver aussi : enfin l'heure de la séparation arriva; la Fée leva le siège, & Nabotine respiroit; mais elle ne sçavoit pas encore tous ses malheurs. La Fée dit à la Princesse qu'elle alloit faire un voyage de deux jours, & qu'elle la prioit de garder chez elle sa petite amie. La Princesse

ne demanda pas mieux. Quel coup de poignard ! Il fallut en passer par-là cependant : ce ne fut pas sans pleurer beaucoup ; mais, pour comble de malheur, on pense bien qu'il fallut pleurer en cachette, & faire semblant d'être la plus contente du monde devant la bonne marraine, qui ne cessoit de louer la petite Demoiselle, & qui la prit, en effet, si fort en amitié, que c'étoit de quoi faire étouffer l'infortunée Nabotine. Enfin la Fée, au bout de deux jours, vint revoir la Princesse, & redemander sa chère Elève. Quelle joie pour notre pauvrette ! Elle reprit l'usage de la parole, se mit à faire l'éloge de sa petite rivale, avec autant de grace & de vivacité, pour le moins, qu'un Académicien fait celui d'un mort dont il va remplir la place. Raillerie à part, elle parla si joliment, que la Princesse & la Fée furent surprises; & la belle enfant eut besoin de tirer son petit miroir de sa poche, pour n'être pas jalouse en ce moment d'Aglaé. Hélas ! la joie de cette dernière fut aussi courte qu'elle avoit été vive ; elle vit sa mar-

raine répandre des larmes en embraſſant la petite perſonne ! La Fée dit à ſon amie qu'elle étoit au déſeſpoir de lui cauſer du chagrin, en la privant ſi-tôt de cet aimable enfant, mais que malheureuſement elle ne pouvoit la lui laiſſer qu'à une condition, qui peut-être ne lui conviendroit pas. Eh ! quelle eſt cette condition, interrompit vivement la Princeſſe ? Il n'y a rien que je ne donnaſſe pour pouvoir la garder avec moi. Dites, ma Divine, dites. Donnez-moi Nabotine à ſa place, répondit la Fée. Adieu, ma chère enfant, s'écria la bonne Dame en embraſſant la jolie Demoiſelle, & en la remettant entre les mains de ſon amie ; emmenez-la promptement, ma Divine. Nabotine, à ces mots, ſe ſentit preſſée d'un mouvement de reconnoiſſance ſi violent, qu'elle en perdit l'uſage des ſens, & tomba évanouie aux pieds de ſa marraine. Les larmes vinrent aux yeux de la Fée, qui partit ſur le champ, ne voulant pas ſe laiſſer attendrir davantage, pour être en liberté de ſuivre ſon projet. La Princeſſe appella Tonton, pour venir au ſecours de Na-

botine, qu'on porta dans son lit, sans qu'elle fût revenue encore de son évanouissement.

On s'imagine bien que la générosité seule avoit hâté la réponse de la Princesse, car réellement son amitié étoit partagée entre ces deux petites personnes. Cette même générosité lui fit employer tous ses soins pour secourir sa filleule, qui, enfin, ouvrit les yeux & reprit l'usage de ses sens, mais toutes fois sans pouvoir recouvrer celui de la parole, tant son saisissement avoit été grand. Elle ne put faire autre chose que de prendre les mains de la Princesse, qu'elle baisa mille fois, & qu'elle mouilla si fort de ses pleurs de reconnoissance, qu'on aime tant à répandre & à exciter, que Tonton fut obligée d'aller chercher une serviette fine pour les essuyer : cependant la parole ne revenoit point à Nabotine, & la Princesse fut obligée d'envoyer prier la Fée de venir la lui rendre. Elle arriva bientôt; & trouvant cette petite fille muette, elle s'écria : Sur ma baguette, voilà la chose du monde la plus singulière ! Elle jugea

en Fée d'esprit, que la présence de son amie pourroit être un obstacle à la guérison de la malade, par l'émotion qu'elle lui causoit; elle la pria de se retirer, & resta seule avec Aglaé, à qui elle fit avaler une dose de lait de femme, qu'elle avoit apporté dans un petit flacon d'or. Le remède eut prompt effet. Aglaé parla : Ah ! Madame, s'écria-t-elle, que ne vous dois-je point ? Quelle peine de ne pouvoir parler, & d'avoir tant de remercîmens à faire ! La Fée fut très-satisfaite de ce début : Soulagez-vous, dit-elle, ma pauvre enfant, parlez tant qu'il vous plaira, je serai charmée de vous entendre, si vous continuez sur le même ton. Hélas ! Madame, interrompit la petite, j'ai bien recouvré, grace à vous; l'usage de ma langue ; mais où trouver des termes pour exprimer ce que je sens ? Eh, par pitié, vous qui êtes si puissante, aidez-moi à vous dire tout ce que je voudrois que vous eussiez la bonté de redire à la bonne Princesse; car je mourrai, si elle ignore les sentimens de reconnoissance dont je ne sçais pas les mots : non, je ne vous expliquerai

querai jamais bien tout cela, & je ſerois encore plus embarraſſée avec elle ; car j'ai remarqué qu'autant elle ſe plaît à me donner occaſion de lui faire des remercîmens, autant s'ennuie-t-elle à les entendre : elle me dit toujours : Aglaé, voilà qui eſt bien, je vous entends : cependant, en vérité, Madame, il n'eſt pas poſſible que cela puiſſe être, quoiqu'elle ait bien de l'eſprit ; ou bien ſi elle m'entend, pourquoi ne me pas laiſſer le plaiſir de parler ?

En cet endroit, les ſanglots interrompirent Nabotine, pour quelque temps ; puis ſe tournant vers la Fée : Madame, lui dit-elle, devinez-moi..... devinez-moi, Madame, ſi vous voulez que je vive. La Fée attendrie, aſſura Nabotine qu'elle la devinoit à merveille, & la pria de ſe calmer en lui promettant d'aller ſur le champ rendre un compte exact à la Princeſſe de tout ce qu'elle croyoit ne pouvoir expliquer. Elle voulut ſortir, mais la petite la rappela : Madame, Madame, tenez, tenez, dites encore à la bonne Princeſſe que je voudrois de tout mon cœur aimer quelque

chose passionnément, passionnément, mais absolument passionnément, pour pouvoir lui prouver que je l'aime encore plus que passionnément, en m'en détachant pour l'amour d'elle. Doucement, interrompit la Fée, pensez-vous bien à ce que vous dites? Vous ne savez pas encore ce que c'est que d'aimer passionnément : croyez-moi, ne faites point ce souhait, peut-être trouveriez-vous la chose plus difficile que vous ne pensez. Moi? Madame, s'écria la petite fille : Ah! pour qui me prenez-vous? Que je suis malheureuse! Elle se prit à pleurer si amèrement, que la Fée lui promit de la satisfaire, en assurant la Princesse qu'elle ne desiroit rien tant que d'avoir occasion de lui faire quelque grand sacrifice.

On pense bien que cette bonne Dame fut très-contente d'apprendre quels étoient les sentimens de Nabotine? & je pense moi que j'ennuierois à la fin, si je voulois rapporter tout ce qui se passa de touchant & de pathétique quand elles se revirent.

La petite personne eut bientôt repris

ſes forces. La Fée, qui en étoit extrêmement ſatisfait, lui fit préſent d'un petit chien le plus joli du monde, qui ſe nommoit Finfin. Son corps étoit couleur de roſe & argent, ſes oreilles vertes ; il danſoit pluſieurs danſes admirablement bien ; mais celle dans laquelle il ſe ſurpaſſoit, c'étoit le menuet figuré. D'ailleurs, il avoit tous les autres talens de chien qu'on peut deſirer. Il eſt facile de comprendre combien Nabotine en fut émerveillée ; tout autre chien que lui fût mort dès le premier jour, tant il répéta de fois ſes danſes & ſes autres tours ; tantôt c'étoit pour amuſer la Princeſſe qu'elle les lui faiſoit recommencer, puis après c'étoit pour Mie Tonton, puis encore pour elle toute ſeule, puis elle alloit le coucher, puis elle le réveilloit, puis elle vouloit refaire ſon petit lit, qui n'étoit jamais aſſez bien fait, & qu'elle refit tant, tant & tant, qu'elle en fut fatiguée. Sa laſſitude hâta une envie de dormir, que la joie d'avoir un petit chien eût ſans doute éloignée. Mais, qui fut réveillée auſſi-tôt que le jour ? Ce fut Nabotine ; & je laiſſe à penſer ſi Finfin

dormoit plus long-temps qu'elle. Il parut encore plus aimable le lendemain ; & pour tout dire, chaque jour Aglaé découvroit en lui de nouvelles perfections ; & chaque jour elle l'aimoit davantage.

Un soir qu'elle le caroissoit de tout son cœur, en présence de la Princesse, elle s'écria avec vivacité : En vérité, Finfin, je n'aime rien tant que toi ; oui, mon chien, oui, mon petit chien, je n'aime rien tant que toi, & tu peux m'en croire. La Princesse la regarda, sourit : Nabotine s'en apperçut, réfléchit, rougit, baissa les yeux, puis laissa aller le petit chien. Elle fut rêveuse toute la soirée, & ne soupa point. La Princesse, qui n'avoit point entendu de finesse au sourire qui lui étoit échappé, la crut indisposée, & lui ordonna d'aller se coucher. Elle se leva en faisant une révérence plus basse que de coutume, sans oser lever les yeux sur sa bonne marraine, ni les baisser sur son chien qu'elle laissa dans la chambre. La Princesse étonnée la rappela, en lui disant qu'il falloit qu'elle fût bien sérieusement indisposée, pour oublier Finfin qu'elle aimoit tant ; elle lui ordonna de

l'emporter. La petite prit ce discours pour un nouveau reproche, & se trouva si confuse qu'elle n'eut pas la force d'ouvrir la bouche. Tremblante, elle revint à petits pas, fit encore une révérence plus profonde, toujours baissant les yeux qui commençoient à s'humecter : elle prit doucement Finfin sans le baiser, & alla se mettre au lit; mais à peine Mie Tonton eut-elle fermé la porte de sa chambre, que notre pauvre enfant se mit à pleurer de toutes ses forces : elle avoit beau se rendre témoignage à elle-même, qu'elle n'avoit pas eu dessein de mettre la Princesse en jeu, quand elle avoit dit à Finfin qu'elle n'aimoit rien tant que lui, ce sourire terrible se présentoit toujours à son imagination comme un reproche épouvantable : elle s'échauffa la tête pour sonder si en effet elle n'aimoit pas assez son chien pour que la Princesse eût lieu d'être jalouse. L'agitation où elle étoit l'empêcha de pouvoir porter aucun jugement raisonnable. La crainte d'être ingrate lui fit croire qu'elle l'étoit en effet; & pour comble de malheur, elle s'avisa de se demander à elle-

même si elle auroit la force de perdre son toutou pour plaire à la Princesse. Cette idée la fit tressaillir ; elle frémit d'avoir tressailli, & se regarda comme un petit monstre d'ingratitude. Elle se mit à pleurer de nouveau. Enfin, pour achever de lui tourner la tête, Finfin vint lécher ses pleurs ; elle le repoussa ; il revint, elle le mit à terre ; il sauta sur son lit ; il lui fit tant de caresses, &, malgré qu'elle en eut, elle y fut si sensible, qu'elle prit la résolution de le perdre le lendemain, car elle ne voyoit que ce moyen pour s'empêcher de l'aimer trop. Une petite vanité qu'excita en elle ce généreux projet, la tranquillisa, pour quelques momens, assez pour permettre au sommeil de s'emparer d'elle. Comme elle ne s'étoit endormie qu'au milieu de la nuit, elle ne s'éveilla qu'à la pointe du jour, & son premier mouvement fut d'appeler Finfin. Mais que ce premier mouvement eut un cruel retour ! Et que devint-elle, quand elle se souvint qu'elle avoit pris la résolution de le perdre ? Elle se mit à se promener dans sa chambre à grands pas, autant que la petitesse de

ſes jambes pouvoit le lui permettre. Elle alloit rêver dans un petit coin ; puis elle s'en retiroit pour en aller chercher un autre. Enfin, après bien des combats, elle ſe détermina ; elle alla prendre tout doucement la clef de la porte du jardin, dans la chambre de Mie Tonton, & ſortit avec Finfin ſur lequel elle n'oſoit plus jetter les yeux, & qu'elle menoit en leſſe, parce qu'elle craignoit même de le toucher. Finfin, à tout moment, au lieu de la ſuivre, s'arrêtoit, & retournoit la tête du côté du château, témoignant, par mille petites façons gentilles, qu'il vouloit y revenir. C'étoit autant de coups de poignard pour Nabotine. Il lui vint en penſée que peut-être faiſoit elle mal de le perdre ſans en avoir demandé la permiſſion à la Princeſſe, que le petit chien amuſoit quelquefois. Ne ſeroit-il pas mieux, diſoit-elle, de le garder dans cette ſeule intention, & de tâcher de ne le guère aimer ? Car enfin, ſi ce pauvre petit a le bonheur de la divertir.... Ah ! reprenoit-elle, je ne dis cela que parce que je ne me ſens pas le courage de l'abandonner ; mais auſſi, ſi la Prin-

ceſſe me demande pourquoi je l'ai perdu, que répondrai-je ? Oſerai-je lui dire que je craignois de l'aimer mieux ?.. Fi donc, diſoit-elle ; quelle affreuſe penſée !... ſeroit-il poſſible qu'un chien ?... Mais pourquoi penſerois-je que je ſuis ingrate, ſi je ne l'étois pas en effet ? O Ciel ! que je ſuis malheureuſe ! Non, je vois bien que je ne ſerai bien aſſurée d'aimer comme il faut la Princeſſe, que lorſque je me ſerai défaite du malheureux Finfin. Alors, elle ſe mit à courir pour tâcher de ſe débarraſſer plutôt d'un objet dont elle ne pouvoit plus ſoutenir la vue ; mais elle ne put aller bien loin ; elle tomba de foibleſſe n'ayant point ſoupé, & encore moins déjeûné. Finfin, que la langueur de Nabotine mit en liberté, s'éloigna d'elle ſans qu'elle s'en apperçut, & revint, peu de temps après, marchant ſur les deux pattes de derrière, & tenant dans celles de devant la plus belle pêche qu'il lui préſenta. Ce trait, de la part d'un chien dont il falloit ſe ſéparer, penſa la faire mourir d'attendriſſement : elle mangea par raiſon, car elle ſentoit bien que ſi elle ne cherchoit à ſe ſoute-

nir, il ne lui seroit plus possible d'aller plus loin, ni même de revenir sur ses pas. Quand elle eut un peu repris ses forces, elle se trouva plus embarrassée que jamais. Quoi, disoit-elle, est-ce là comme je vais récompenser le service que Finfin vient de me rendre ? Il vient de me sauver la vie, & je vais l'abandonner ! Est-il une petite fille plus malheureuse que moi ! Il faut que je devienne ingrate si je veux paroître reconnoissante. Encore, mon cher petit ami, si je pouvois te mettre entre les mains de quelqu'un qui prît soin de toi !... Dans le temps qu'elle parloit ainsi, il passa près d'elle une bonne vieille toute courbée. Aglaé crut avoir trouvé son affaire : Écoutez, écoutez, dit-elle, ma bonne mère. Quoi, répondit la vieille, qu'y a-t-il ? Voudriez-vous, lui cria Aglaé, voudriez-vous ?... Elle n'eut pas la force d'achever (ce qui impatienta la vieille). Finirez-vous, petite fille, voudriez-vous ? voudriez-vous ? Quoi ! Mon petit chien, répondit Nabotine en pleurant. Oui vraiment, répliqua la vieille, nous avons bien à faire de chien ! on s'attache trop

à ces petits animaux-là. Hélas ! cela n'eſt que trop vrai, s'écria la pauvre petite.... J'ai vu, dit la vieille, dans mon Village, un enfant aſſez dénaturé pour ne vouloir jamais laiſſer écorcher ſon roquet pour ſauver la vie de ſon père. Une Fée avoit dit que ſi on appliquoit la peau de ce vilain animal ſur ſa poitrine, il guériroit infailliblement d'une goutte remontée, dont il mourut. Juſte Ciel ! cria Nabotine : ah ! Madame ; prenez mon chien, prenez-le, vous le perdrez ſi vous voulez, mais ſauvez-moi la douleur de le perdre moi-même. Et non, vraiment, répartit durement la vieille, vous êtes bien délicate ! Cherchez vos valets. Allez, toute petite que vous ſoyez, vous êtes aſſez grande pour perdre un chien. La vieille n'en dit pas davantage & paſſa ſon chemin.

En vérité, je ne ſçais pas ſi ceux qui liront ceci, me reſſemblent ; mais pour moi j'ai le cœur ſi ſerré de la ſituation de Nabotine, que peu s'en faut que je ne quitte la plume. Qu'on me diſpenſe au moins de rapporter ici ſes nouvelles lamentations, & qu'on trouve bon que

je dise tout d'un coup, qu'elle fit rencontre d'un vieillard, qui lui parut plus accommodant que la vieille, & auquel elle fit la même proposition. Elle n'en fut pas si mal reçue, & ce fut avec beaucoup de douceur qu'il refusa de se charger de Finfin, en lui représentant qu'il avoit déja eu deux chiens, qui avoient été la source de ses malheurs : que l'un avoit causé la mort de sa femme, en lui faisant faire une chûte dans le temps de sa dernière grossesse ; & que le second avoit communiqué à ses enfans une gale venimeuse, qui les avoit tous fait périr. Vous jugez bien, ajouta le vieillard en la quittant, que cela ne me donne pas le desir d'en avoir un troisième. Adieu, ma pauvre enfant, croyez-moi, perdez votre chien, tout gentil qu'il puisse être ; ou craignez, en le gardant, qu'il n'arrive quelque triste aventure à ceux qui vous intéressent, ou peut-être à vous-même. A ces mots, le vieillard disparut, & Nabotine s'écria : Voilà donc l'arrêt prononcé ? rien ne doit plus me retenir. Va, malheureux Finfin, deviens ce que tu pourras ; mais

attends, reprit-elle ; nous ne sommes pas encore assez loin ; tu pourrois revenir au château.

Sous ce nouveau prétexte, qui la séduisit, elle retarda encore pour un moment cette cruelle séparation.... Enfin son courage reprit le dessus. Elle vit une barque au bord d'une petite rivière ; elle y fit entrer Finfin, imaginant que le Batelier, qui peut-être n'étoit pas loin, pourroit en prendre soin, ou le vendre à quelque grande Dame, qui seroit charmée d'avoir un si beau chien. Que dirai-je ? Elle chercha à s'étourdir de son mieux ; puis tout d'un coup, fermant les yeux & se bouchant les oreilles, elle se mit à courir de toute sa force, craignant d'entendre la voix de Finfin, & de revoir sans lui le chemin qu'elle venoit de faire avec lui. Cette précaution l'empêcha de s'appercevoir d'un grand trou dans lequel elle tomba.

S'en étant retirée, elle alla tristement se remettre dans son lit : y dormit-elle ? Le cœur répond à la question.

Mie Tonton vint ouvrir la porte de sa chambre dans ce moment, & lui dit

qu'elle l'avoit laissé dormir long-temps, vu sa petite indisposition. Elle lui demanda de ses nouvelles, de la part de la Princesse, en ajoutant qu'elle avoit été fort inquiète de sa santé. Cette attention, de la part de la bonne marraine, toucha sensiblement Nabotine. Sa Mie lui demanda ce qu'elle avoit fait de Finfin, qu'elle ne voyoit point. La petite fille ne put refuser à son amour propre & à sa douleur, la flatteuse consolation d'apprendre à Mie Tonton ce qu'elle en avoit fait, en la priant de lui garder le secret. La Gouvernante, qui s'amusoit fort avec le petit chien, & qui n'avoit de sentiment qu'autant qu'il en faut pour ne pas être méchante, lui dit qu'elle étoit une petite imbécille, & qu'elle alloit tout-à-l'heure le dire à la Princesse : elle sortit pour cet effet de la chambre, à l'instant, ce qui ne fâcha point si fort Nabotine. Elle n'avoit demandé le secret à Mie Tonton, que dans l'espérance qu'elle ne le garderoit pas : la Princesse ne fut pas plutôt informée de ce qui s'étoit passé, qu'elle courut à la chambre de Nabotine. Elle

pensa l'étouffer de carresses ; il se passa entr'elles la scène la plus tendre.

La Princesse vit la Fée l'après-midi, à laquelle elle voulut apprendre ce que l'on pense bien qu'elle n'ignoroit pas ; &, pour la première fois, elle fit des demandes à son amie ; sçavoir, des joujoux pour Nabotine, qui en eut bientôt de toute espèce ; mais quoique la petite personne fût très-satisfaite d'elle-même, elle ne pouvoit oublier Finfin, & les joujoux lui étoient indifférens ; ce n'étoit que pour plaire à sa marraine, qu'elle faisoit semblant de s'en amuser.

Un soir qu'il pleuvoit beaucoup, on entendit une petite voix charmante, qui crioit à la porte du château. » Eh ! par » pitié, daignez m'ouvrir, je suis un » pauvre enfant, que ses parens vien- » nent d'abandonner, & qui ne sçait où » se loger ». La bonne Princesse fit ouvrir promptement, commanda qu'on lui amenât ce petit malheureux. On lui obéit sur le champ, & elle fut éblouie, car en effet, l'amour même, ou plutôt l'amour tel qu'on le dépeint à l'Opéra, n'est pas si beau que l'étoit cet enfant.

Il fit les plus jolies révérences du monde à la Princeſſe, qui lui demanda par quel haſard ſes parens l'avoient abandonné ? Parce qu'ils ſont devenus trop pauvres pour me nourrir, répondit le bel enfant ; ſi vous voulez ſeulement pour quelques jours, me faire la grace de me ſouffrir ici, ils viendront ſûrement me chercher s'ils peuvent amaſſer quelque choſe. Volontiers, dit la Princeſſe, volontiers, mon petit ami : allons, qu'on lui donne à goûter ; faites les honneurs, Nabotine, & traitez-le comme votre petit frère. Nabotine ne ſe le fit pas dire deux fois, car elle avoit le cœur bien bon ; & toujours elle avoit deſiré d'avoir un petit frère. Elle ſe mit en quatre pour le bien recevoir, & au bout d'une demi-heure, ils s'appelloient déja mon cher petit frère, ma chère petite ſœur. La petite fille qui avoit ſouvent oui dire : *ils s'aiment comme frère & ſœur*, crut qu'elle ne pourroit jamais aimer aſſez ſon petit frère. Quand le goûter fut fini, ils jouèrent à mille petits jeux. Le bel enfant lui en apprit je ne ſçais combien. Après le ſouper il demanda à la petite fille ſi

elle sçavoit danser. Elle lui dit en soupirant, qu'elle avoit un petit chien qui lui avoit appris plusieurs danses, & que celle qu'elle aimoit le mieux étoit le menuet figuré. Eh bien ! dansons-là, je la sçais aussi, dit-il, cela amusera Madame la Princesse. Le petit bon-homme s'en acquitta si parfaitement, que Nabotine fut obligée de convenir que Finfin n'en approchoit pas. L'heure de se coucher arriva ; & Mie Tonton emmena le nouveau venu dans une petite chambrette proche de la sienne. Nabotine le lendemain en s'éveillant, pensa, ainsi que d'ordinaire, à la perte de Finfin ; mais elle n'y pensa pas si long-temps ; & l'idée du petit frère chassa celle du petit chien. Cela est plaisant, disoit-elle ; ce que c'est que de s'appeller frère ! Je pensai mourir de chagrin quand la Princesse retint ici la petite Demoiselle, & je suis charmée qu'elle ait reçu le bel enfant, qui est encore bien plus beau qu'elle, & qui n'a pas moins d'esprit ; il faut même qu'il ait un bon petit cœur pour me faire tant d'amitié, car il me semble que je suis bien laide pour être sa sœur. Oui, ajouta-

t-elle avec chagrin, en ſe regardant dans le miroir, (ce qui ne lui étoit pas ordinaire), oui, j'enlaidis tous les jours; & ſur-tout depuis hier matin, cela eſt augmenté de moitié. En vérité, je ne puis être trop reconnoiſſante de la tendreſſe qu'il me témoigne; car, comme dit ma Mie Tonton, ce n'eſt pas pour mes beaux yeux.

Ces petites réflexions furent interrompues par l'arrivée du petit bon-homme que la Gouvernante amena ſouhaiter le bon-jour à ſa petite ſœur. Après lui avoir baiſé la main, il voulut l'embraſſer; mais Nabotine en rougiſſant, l'en empêcha. Quoi donc! dit le bel enfant, eſt-ce qu'on ne baiſe pas ſon petit frère? Y a-t-il du mal à cela? Non pas, que je ſçache, répondit la petite, embarraſſée... Je ne ſçais pas trop pourquoi je ne le veux pas..... Attendez, pardonnez-moi, pardonnez-moi; il eſt bien vrai qu'on peut embraſſer ſon frère, mais vous êtes garçon.... Non, ce n'eſt pas-là ce que je veux dire. Oh bien, tenez, il faudra demander à ma marraine; je ne ſçaurois décider cela toute ſeule. La pe-

tite conversation n'alla pas plus loin : on les mena tous deux dans l'appartement de la Princesse, qui s'en amusa beaucoup toute la journée. Nabotine alloit toujours aimant de plus en plus son petit frère. Un matin qu'elle s'étoit éveillée plutôt qu'à l'ordinaire, elle s'avisa de se faire un reproche de ce qu'elle ne pensoit plus à Finfin; elle s'en demanda tant la raison, qu'elle vint à s'appercevoir que c'étoit depuis qu'elle avoit pris son petit frère en amitié. Quoi donc, dit-elle, si j'allois l'aimer plus que je n'ai aimé Finfin ! Il faudroit peut-être encore y renoncer pour la Princesse ? Non, il ne faut pas l'aimer tant. Hélas ! si la Fée m'alloit dire qu'il faut l'abandonner pour prouver mon amitié à ma marraine, que deviendrois-je ?.... Voyons un peu s'il seroit possible que je vinsse à l'aimer autant que j'ai aimé mon chien ? A-t-il les yeux aussi beaux que Finfin ? Bon, sans doute, la belle comparaison, des yeux d'un chien à ceux d'un petit frère ! Finfin avoit le plus joli museau. !..... Oui, mais qu'est-ce qu'un museau, en comparaison d'un visage ! Finfin étoit

couleur de rose & argent ; & bien, n'a-t-il pas les cheveux d'argent, & les joues couleur de roses ? Les pattes de Finfin étoient fines, mais des mains sont bien plus jolies.... Allons, allons, il faut que je songe à ne le pas tant aimer ; peut-être si je l'aime moins, il restera toujours ici. Toujours ! Hélas ! si ses parens alloient venir le redemander ! Ah ! s'ils pouvoient ne rien amasser !

C'est ainsi que notre pauvre petite appelloit l'amour, en voulant fuir l'amitié ; tant il est vrai qu'il n'est rien de si dangereux, que le scrupule pousse trop loin !

Nabotine ne fut pas long-temps sans prendre des alarmes ; & elle en prit de si fortes, qu'elle n'osa de toute la journée regarder son petit frère. La Princesse craignit que la jalousie n'en fût cause ; & pour s'en assurer, elle dit à la petite fille, qu'elle avoit dessein de retenir toujours le bel enfant près d'elle, quand même ses parens le redemanderoient : Nabotine répondit avec un embarras si grand, qu'il confirma le soupçon de la Princesse. La Fée arriva dans cet instant. Son amie l'ayant priée de sonder

les ſentimens de ſa filleule, elle l'emmena dans ſa chambre, & lui demanda pourquoi elle ne paroiſſoit pas contente de la réſolution que la Princeſſe avoit priſe de garder ſon petit frère? Madame, dit Nabotine, diſpenſez-moi, de grace, de vous en dire les raiſons, je ſuis trop honteuſe : dites plutôt trop jalouſe, interrompit la Fée; vous voulez ſeule avoir l'honneur de plaire à la Princeſſe, & vous prenez en averſion tous ceux..... En averſion! s'écria Nabotine! en averſion!.... Hélas! plût au Ciel que les haïſſe.... Achevez, dit la Fée. Eh! Madame, ſi vous vouliez bien m'en épargner la honte : vous devez deviner ce que j'ai à vous dire, vous qui devinez tout..... Quoi! interrompit la Fée, craignez-vous de l'aimer trop? Je ne ſçais pas comment vous expliquer cela, répondit Nabotine en pleurant, & en ſe jettant à ſes pieds; mais, Madame, je ne ſçais ſi j'aurois le courage de le perdre comme j'ai perdu Finfin, en cas que je vinſſe à l'aimer. La Fée fit un grand éclat de rire de la naïveté de la petite perſonne; elle la releva en l'embraſſant..... Vous riez, Madame,

interrompit-elle : ah ! plutôt demandez ce pauvre petit enfant à ma marraine ; emmenez-le dans votre beau château, qu'il y ſoit heureux ; & trouvez bon ſeulement, que je vous en demande quelquefois des nouvelles. Non, non, s'écria la Fée, les choſes tourneront mieux que cela : approchez, ma chère amie ; c'eſt aſſez éprouver Aglaé ; il faut la rendre heureuſe : ſa reconnoiſſance eſt au plus haut point, puiſqu'elle réſiſte à l'amour. Venez, mon petit couſin, donnez la main à Nabotine, & recevez-la pour épouſe. Qu'eſt-ce donc que tout ceci, dit la Princeſſe en entrant, votre petit couſin ! Oui, répondit la Fée ; & ce petit couſin, tel que vous le voyez, a déja joué plus d'un rôle ici ; vous l'y avez déja vu ſous la figure de Finfin. Ah ! mon pauvre Finfin, cria Nabotine, que je t'embraſſe..... Mais non, dit-elle, ce n'eſt plus de même.... La Princeſſe ne put s'empêcher de rire, ainſi que la Fée, qui, après avoir appris à ſon amie le dernier trait de ſa filleule, voulut conclure le petit mariage ; mais Nabotine s'excuſa ſur ce qu'elle étoit trop laide, pour être la femme d'un ſi

beau petit Monſieur, diſant qu'à peine ſe trouvoit-elle ſupportable pour une ſœur. Vous n'y penſez pas, lui dit la bonne Fée, en lui préſentant un petit miroir garni de diamans, regardez-vous. Qui fut bien ſurpriſe ? ce fut notre petite Héroïne. Elle s'y vit la plus jolie du monde; & ſon premier mouvement fut de crier au bel enfant : Ah ! regardez-moi, mon petit frère. Il ne ſera point étonné de vous voir, interrompit la Fée, il ne vous a point vu autrement; j'avois charmé ſes yeux. La Princeſſe fut moins ſurpriſe que ſa filleule, de ce changement; elle avoit trop d'eſprit & ſçavoit trop bien l'hiſtoire des Fées, pour ne pas prévoir que ſon amie en viendroit-là. Il n'eſt pas difficile de s'imaginer que Nabotine, à laquelle on donna le nom de Brillante, fit à la Fée le remercîment du monde le plus touchant. Elle y répondit par ces Vers, qu'elle fit ſur le champ :

Brillante, de vos agrémens
Ne faites point honneur à la Féerie;
Retenez ceci, je vous prie :
Rien n'embellit comme les ſentimens.

LETTRES MANUSCRITES

*De Mademoiſelle *** à M. COYPEL.*

JE me ſuis vantée hier d'avoir tout pouvoir ſur vous : cela eſt fort ; voyons ſi vous me démentirez. Vous avez dû voir chez vous deux perſonnes que j'eſtime & que j'aime ? L'une de ces perſonnes met toute ſa ſcience à me guérir des maux que vos infidélités me cauſent ; l'autre eſt une Dame qui a beſoin de votre juſtice. M** lui demande 1200 liv. pour avoir fait ſon portrait. Si cela avoit lieu, proportions gardées, vous pourriez bien un jour me demander 12000 liv. pour le mien : Eh ! mon Dieu, que deviendroient mes canards ? Faites lui donc gagner ſon procès : ſi vous ne ſçavez comment vous y prendre, je me traînerai chez vous pour vous l'expliquer. Je ſçais comme l'on corrompt ſes Juges ; & j'accompagne mon placet comme il doit l'être. Ne feuilletez ni Cujas ni Bartole ; liſez votre Croc,

& vous deviendrez auſſi juſte que nous avons beſoin que vous le ſoyez : je ne manquerai pas d'accompagner mon remercîment de quelques vieux liévres, & de prier Dieu qu'il vous empêche de mourir de gras fondu.

Ce jour tant deſiré eſt choiſi : ce ſera lundi que je céderai à vos vieux empreſſemens. (vieux & anciens, n'eſt-ce pas la même choſe) ? J'arriverai donc à ſix heures du ſoir ; & je mettrai ma montre ſur l'heure de minuit, afin de donner à cette entrevue tout le mérite qu'elle doit avoir. J'amenerai avec moi, c'eſt-à-dire, à la ſuite de M. le Duc de N** ma ſœur, & un autre Monſieur qu'on n'amène point, parce qu'il n'eſt perſonne qui ne le ſuive. Je ſuis bien aiſe d'avoir compagnie, afin que l'on ne s'apperçoive pas de ce que tout le monde ſçait. Je ſuis, en attendant votre bonheur, très-perſuadée que vous le méritez.

Une modeſtie fort ingrate, fort malhonnête, vous empêche d'avertir vos amies ?

amies ? Mais, Dieu merci, il y a deux renommées pour vous, une qui prédit vos succès, une autre qui les publie. C'eſt de la première que je ſçais que l'on doit vous jouer inceſſamment. J'ai attendu aſſez de temps pour vous donner celui de me marquer un peu de ſouvenir : je ne puis plus douter de votre oubli, & puiſque vous êtes un impertinent, je puis bien être une importune. Je vous demande donc quatre billets pour des perſonnes qui ſçavent mieux ce que vous valez que vous, qui avez toujours des doutes ſi bêtes, ſi bêtes ;... enfin, je ne vous écris pas pour vous dire ce que vous méritez ; je demande des billets : croyez, Monſieur, ſi vous me les refuſez, que j'en aurai ſans vous, & que j'aurai le chagrin de vous aller voir applaudir. Je pars pour la campagne ce matin. Je reviendrai Samedi à Paris, où j'eſpère trouver ce que je vous demande. Vous ſouvient-il de l'amour que nous ûmes l'un pour l'autre ?

Je ſuis perſuadée que vous vous contentez des louanges que vous avez re-

çues hier, sans songer que vous en auriez eu de plus flatteuses, si je n'eusse pas été morte. On m'a dit que votre première Pièce étoit charmante : on s'est moins étendu sur l'agrément de la seconde, parce qu'on sçait que je la connois : faites le fier, maintenant; & parce que je suis assez mal pour ne pas vous aller forcer à me lire cette première, ne venez pas. Je suis aujourd'hui chez moi ; j'y serai demain ; mon malheur sera aussi grand qu'il étoit hier, si je n'entends pas cette Pièce. Osez dire non; & oubliez que vous m'avez aimée, & que je vous aime encore, toute morte que je suis.

Grande nouvelle pour M. ***, & triste nouvelle pour nous. Mademoiselle de la Ferté s'est trouvée mal hier : vous comprenez bien, malgré votre mauvais cœur, que Madame Geoffrin ne la quittera pas! elle vient même de m'envoyer dire, qu'elle me chargeoit de vous prier de vouloir bien remettre la partie, & d'obtenir de vous cette grace; moi qui avois fait presque serment de ne vous

parler, ni de ne vous écrire, & qui aurois tenu mon ſerment juſqu'à cinq heures du ſoir; je vous avoue que je ſuis d'une colère à faire plaiſir à M ***. Ah! qu'il a un vilain père! Quoi de plus inſultant que de donner un diamant charmant, & de ne pas laiſſer aux perſonnes, qui peuvent ſi bien en ſentir le prix, le ſoin de l'enchaſſer! Allez-vous cacher, allez; deviez-vous vivre autant pour faire une infamie! Je n'irai point vous voir aujourd'hui: venez, oſez-vous montrer ſous nos tentes. Quelque mal que je ſois dans ma peau, je vous jure que je n'en mettrai pas de mouton; je crains trop les loups des galeries du Louvre.

Voulez-vous bien, Monſieur, recevoir Samedi prochain une pauvre perſonne qui revient de l'autre monde, pour vous rendre juſtice dans celui-ci! Elle aura l'honneur de précéder Madame Geoffrin, M. de Fontenelle, & deux perſonnes choiſies; tout cela ſera aſſez bête pour être charmé de votre dernier ouvrage: c'eſt moi qui vous en ré-

ponds, & qui vous demande permiſſion, & réponſe.

Au milieu de mes maux, je me ſuis ſoutenue par l'eſpoir d'un grand plaiſir: vous me l'avez promis, il dépend de vous; & certainement je compte plus ſur votre parole que ſur votre goût, car je ſçais que vous n'aimez plus que les perſonnes graſſes. Mon Confeſſeur m'a permis d'entendre la lecture d'Alceſte. Quel aſſemblage de biens & de maux! Revoir ce qu'on a perdu, ſans le retrouver, c'eſt un grand ſupplice; mais ſe priver de la lecture d'un bon ouvrage, eſt encore pis. Je m'offre, je prie, & reprie: je vous attends pour voir comment vous aurez pu chaſſer les femmes du ſujet que vous avez traité: cela n'eſt pas auſſi aiſé que de les bannir de votre cœur, & peut faire plus de bruit. Le porteur de cette lettre vous dira que je m'éveille très-matin pour vous écrire, & qu'il ſera, pour moi, très-tard quand vous viendrez, quelque diligence que vous puiſſiez faire. J'avoue, à ma honte, que je ſerai très-charmée de vous voir,

L'amour qui finit, promet l'amitié, & manque de parole. Je suis sur le pavé; vous m'avez donné l'idée de loger dans le cloître, je l'ai adoptée; vous m'aviez promis de parler à quelqu'un, pour sçavoir ce qu'il y auroit à louer, & si l'on voudroit loger une personne qui ne reçoit point de gens suspects depuis qu'elle ne vous voit plus. Si, lorsque l'on vous rappelle un engagement, vous voulez bien réparer vos fautes, je vous prie de vouloir bien vous informer de ce qu'il y aura à louer, & si l'on veut de moi. Vous m'avez tant tenu rigueur, que je n'en dois point éprouver de vos voisins, à moins que le mal ne les ait gagnés. Je serai chez moi, quoi qu'en disent les mauvaises langues. Aujourd'hui & demain, je pourrois, jusqu'à six heures du soir, recevoir la réponse de ces Messieurs; mais vous, n'avez-vous rien à me dire?

Je suis maîtresse d'un carrosse coupé; permettez-moi de vous y offrir une place pour mener promener votre tête de chien. M. l'Abbé *Petrichini* pourra vous dire,

qu'il n'y a nulle ſorte d'indiſcrétion à l'accepter. Je vais faire relever le ſtrapontin ; nous pourrons tenir trois aiſément.... Je verrai ma rivale aujourd'hui. Ce que je n'ai pas obtenu m'a donné ſi mauvais viſage, que je ſuis perſuadée qu'elle va ſe croire auſſi aimée que par le paſſé.

Enfin, Madame de Saint-Philippe en eſt venue à ſon honneur, & à ma gloire ! Je lui en rends mille très-humbles graces. Vous voilà donc, une fois dans la vie, contrarié avec quelqu'avantage ! Je vois d'ici l'air que vous avez ! Moi qui n'ai pas cet air-là, qui puis vous enviſager, & qui ai, depuis long-temps, toute honte bue, je réponds, Monſieur, & je dis que depuis feu ce Monſieur, qui, en entrant chez ſa maîtreſſe, marcha ſur la patte d'un chien qu'elle aimoit fort, & la lui écraſa, qui, ſe précipitant pour lui en faire excuſe, lui renverſa toute une cafetiere bouillante ſur les jambes, & qui, honteux de tant de mal-adreſſe, ſe laiſſa tomber dans un fauteuil où dormoit ſon chat, qu'il étouffa, nous n'a-

vions pas eu de relation auſſi-bien peinte, que votre entrée & votre ſortie. Mais, Monſieur, n'y auroit-il pas moyen, en vous achetant une charge d'introducteur, de vous apprendre à vous introduire, ne fut-ce que comme extraordinaire? Croyez, Monſieur, que cette idée n'eſt pas à rejetter; parlez-en, je vous prie, à Madame de Saint-Philippe. Il y a bien, dans Paris, un homme qui, pour conſoler ſon fils, qui ſe mouroit d'une paſſion malheureuſe, imagina de le faire Intendant des menus plaiſirs..... Tous ceux à qui j'ai montré votre Lettre, m'ont dit que je ne pouvois y répondre, & moi je dis que j'y répondrai toute la vie; & j'eſpère qu'un jour je ſerai imprimée ſous le titre de *Mille & une Lettres*. Il me ſemble pourtant que je donnerois la préférence à vos Ouvrages. Voilà ma plus grande bêtiſe; n'en eſpérez pas d'autres.

Il faudra donc toujours que je ſois dans vos chaînes, moi qui n'ai pu vous retenir dans mes filets! Tout un couvent qui s'aviſe de m'aimer, me de-

mande mon portrait, & mon portrait en Sainte. M. de Caylus m'a dit que vous étiez le seul capable de me trouver un barbouilleur qui puisse avoir une brosse assez longue pour attraper la longueur de mon nez. On me demande en Sainte Cecile; j'ai pourtant rapporté de la campagne un tein à me donner l'orgueil de me faire peindre en Notre-Dame de Liesse. Mais je ne puis décider, & encore moins vous laisser le choix de ma sainteté, & pour cause; donnez-moi, je vous prie, quelque personne qui ne me connoisse pas par vous, pour que l'on ne me peigne pas en vision de Saint Antoine : les très-pieuses filles qui me demandent, n'ont pas de moi l'opinion que vous en avez, si injustement. Il vous sied bien de penser mal de quelqu'un; & songez à payer vos dettes, ne fût-ce qu'avec moi. Acquitez-vous de la lecture que vous m'avez promise, puisque tant de maladies & de malheurs me privent pour long-temps d'un plaisir que je voulois partager avec les autres.... Il me faut aussi une tête de femme en pastel, qui ne ressemble ni à la vôtre,

ni à la mienne : il la faut belle, cela ne me ressemble pas ; il la faut bonne, cela vous ressemble encore moins. Si vous vouliez bien vous donner la peine de venir jouer au pied de bœuf avec moi, j'espérerois que de trois choses vous en pourriez faire une ; & si jamais vous en faites une, vous ferez toutes les autrres. Les vilaines ames sont attachées à leurs propres bienfaits.

Quelqu'envie que j'aie eu de vous revoir avant lundi, pour vous dire combien j'étois contente de ce que j'ai entendu, quelque sollicitation qu'aient pu nous faire vos amies, je ne tenois rien, si vous n'aviez appris par la Ville, que j'ai deux boutons sur le nez... Voilà ce que c'est que le bon esprit.

L'agneau du quartier est très-sincèrement prié de venir à trois heures & demie, chez une pantère de ses amies, pour voir des tableaux que l'on dit beaux. Elle en aura autant de reconnoissance, qu'en peut avoir une personne quittée & injuriée.

Je vous envoie, Monſieur, le programme d'une Pièce que j'ai fait repréſenter aujourd'hui à un théatre où vous brillez autant que vous auriez brillé au-mien. Comme c'eſt mon premier Ouvrage, je vous prie d'avoir de l'indulgence : tout le monde n'a pas ainſi que vous, des commencemens parfaits. Vous ſçavez le talent que j'ai pour habiller, dans l'occaſion, les perſonnes ſuivant le parti que j'en peux tirer pour ma gloire, ou pour mon plaiſir ? Figurez-vous une Cuiſinière à moi, âgée de cinquante-cinq ans, mais qui a l'avantage d'en paroître quatre vingt, coëffée en rayons noirs, un tour de faux cheveux extrêmement roux, des ſourcils fort noirs : c'eſt une beauté ; une belle mantille couleur de roſe ; enfin, c'étoit le catafalque le plus divertiſſant, & qui m'auroit donné envie de mourir, ſi j'étois ſûre que l'on pût m'en faire un auſſi agréable. Vous voyez, Monſieur, que je fais mon poſſible pour me rapprocher de vous. Je vous attaque par-tout, & je me retranche au ſpirituel, depuis que j'ai perdu le corporel, que vous

me rendrez, s'il vous plaît, quand il vous viendra un corps. Je vous rends grace de votre souvenir; vous voyez si vous occupez le mien!

Quelqu'une de mes rivales vous avoit, sans doute, persuadé que j'avois la peste, puisque vous n'avez pas voulu me voir qu'après la quarantaine! C'est une belle chose que le bonheur, (à ce qu'on dit) pour moi je ne le connois pas: vous en allez juger. La fièvre me reprend samedi; je dors le dimanche, quand vous venez; on vous crie par ma fenêtre que je suis sortie; on me réveille quand je rêve de vous; & l'on ne vous retrouve plus quand je fais courir après. Ma sœur arrive (c'est ici le beau), je lui conte mon malheur; elle se met à rire: s'il y a du sentiment dans ce procédé, je crois que ce n'est pas pour moi. Mais n'espérez pas jouir en paix, de votre infamie, ni même de la sienne. Vous avez trop de religion, pour douter que les morts reviennent; soyez donc bien sûr qu'il n'en sera pas comme de moi vivant: mais vous vivez encore direz-

vous ? Je prirai M. de *** , qui fait mourir d'ennui , & qui eſt fidèle , de me voir ; & lui , mon médécin , & ma jalouſie , me font eſpérer que je vous verrai dans huit jours.

Vous reçûtes hier ſi fort en courant les juſtes louanges que nous voulions donner à votre Pièce , que ce n'eſt pas ſatisfaction pour nous. Apprenez donc malgré vous , que je n'ai vu perſonne qui ne fut extrêmement attendri ; que l'exécration de la voix d'Admette , l'extrême ridicule de ſon jeu n'ont pu gâter les ſituations touchantes qui ſont dans votre Tragédie. *J'ai vu couler , Seigneur , des larmes véritables.* Vous avez beau avoir la tête tournée pour vos enfans * , on rapporte encore à vous tout le bien qu'on en dit ; pour moi , je me ſuis contentée d'avouer que je ne vous trouvois pas baiſſé. Il y aura des gens qui pourront vous dire qu'à des vers d'une grande beauté , je me ſuis récriée , & que je diſois : *L'indigne homme , de compoſer comme cela pour un Collége !* Si vous aviez été à côté de moi ,

vous auriez, sans doute, répondu : *C'est que mes enfans sont charmans !* Allez-, vous êtes un vieux fou. Je vous prie d'être bien persuadé que nous irons revoir cette Pièce, dès qu'on la rejouera, quand ce ne seroient pas même des enfans qui la joueroient..... Il m'est arrivé une petite amertume : M. de *** m'a traitée hier avec rigueur. Sçauroit-il que vous avez recommencé à m'aimer ? Ah ! si c'est-là la raison de son indifférence, je souhaite qu'il puisse bientôt me battre.

La beauté & la grande passion n'admettent point le refus. Je desire d'accorder votre protection à un Peintre qui veut être de votre Académie : il en est digne, puisque je m'intéresse à lui. Ce Peintre se nomme Av**. Jugez de ses talens par ceux de son Elève, dont vous avez chez vous un tableau du Sacrifice d'Iphigénie. Après cela, je ne pourrois dire que des choses qui n'augmenteroient pas son éloge. Je pourrois cependant vous avouer qu'il m'a proposé de me peindre en Angélique, & vous en Hermite, en me disant que

cela feroit un beau tableau pour sa réception. J'ai répondu que tout Paris sçavoit que nous faisions mystère de notre amour, & que ce tableau indiscret affoibliroit l'effet de la protection que nous voulions lui accorder. Vous voyez, doux objet de mes vœux, que ma circonspection égale ma passion ! Eh bien ! ma volonté est encore, s'il est possible, plus déterminée.

Je me hâte de vous faire compliment sur le mariage de votre ***, parce que j'espère que l'exemple me gagnera, & qu'enfin, sûre du retour de votre passion, je me résoudrai à vous épouser. Il y auroit trop de barbarie à ne pas penser que vous maigririez (si cela se pouvoit) de ce retard. Ma santé est trop délicate pour que je puisse me permettre plus d'un jour de jeûne : le vendredi Saint je ne mange qu'un harang ; je vous promets, ce jour-là, la préférence, & par conséquent la main. Adieu ; ne mourez pas de joie : il ne seroit pas facile de vous empailler, je veux du moins que vous me duriez jusqu'à Paque. Quel quantième est-ce ? Je n'en sçais rien.

Point d'excuſe : vous avez le cœur vieilli & ſouillé. Hélas ! depuis qu'il eſt ſorti de mes mains, il a paſſé dans tant d'autres ! Les mains les plus lavées ne ſont pas les plus propres ; & je ne jurerois pas qu'il n'eût beſoin d'aller à la Blanchiſſeuſe..... La réception des nouveaux Académiciens rompra nos plaiſirs pour huit jours ; mais l'abſence ne m'empêchera pas de jouir de votre préſence, parce que l'une & l'autre ſe reſſemblent. Je ſuis accoutumée à jouir en idée ; & (je vous le dis franchement) j'aime mieux, chimère pour chimère, mon idée que votre réalité ; vous n'y perdez pas, ni moi non plus. Bon ſoir, à huit jours..... Vous avez donc vu & entretenu, conduit & reconduit Madame de **** ? Les vieilles maîtreſſes exigent, & les jeunes obtiennent *.

* Ici ſe terminent les Lettres adreſſées à M. Coypel. Celle qui ſuit fut écrite à feu M. le Comte de **, ſi célèbre, ſi chéri pendant ſa vie, & à qui la mort n'a ravi ni ſa réputation, ni ſes amis.

La couronne de lauriers que vous acquîtes lundi, vous a sans doute rendu insensible à tout autre sentiment ! Je veux croire, pour notre amitié, que quelque mal adroit, la posant sur votre tête, vous mit le doigt dans l'œil, & que depuis ce jour, marchant en aveugle, vous ne trouvez plus le chemin de la maison *tanternelle*. Mon neveu, le jambon ! je suis assez mécontente pour ne me pas donner la peine de bien dire. J'ai cependant remarqué que j'étois moins élégante dans la louange que dans le reproche ; c'est l'habitude où m'a mise l'occasion réitérée d'en faire, ou peut-être, aversion naturelle pour la fadeur ; car je n'ai point d'esprit, moi ; c'est ce qui fait que je me souviens de mes amis. J'ai donc la mémoire de l'amitié ; j'ai même le talent d'aimer les bonnes choses : ce talent m'engage à vous prier de ne pas oublier que l'on m'a flattée de m'admettre à une répétition qui, je crois, vaudra bien une représentation. Si vous dormez ce jour-là dans quelque coin, faites-vous réveiller, je vous prie, ou du moins messieurs vos chevaux : je

ne vous demande que de leur dire ma demeure & mon nom; c'eſt rue de la Comédie Françoiſe; demander Mademoiſelle ***. Je ſuis preſſée d'admirer, voilà où conduit le ſentiment..... Comment ſe porte le Dieu du ſilence?

LETTRE

De Madame LE MARCHAND, *à M.* COYPEL *.

VOUS avez donné, Monſieur, cette journée à votre gloire & au plaiſir de gens qui ont le mérite de la chérir comme la leur; c'eſt fort bien fait: mais ne falloit-il pas un petit mot, un petit ſouvenir à une infortunée que

* Aprés avoir lu l'Eloge de Madame le Marchand, dans la première page de cet article, on ne ſera pas fâché de lire une Lettre d'elle, qui renferme un très-agréable badinage.

des obſtacles auſſi cruels que votre indifférence, retenoient au coin de ſon feu ? Vous pouvez être heureux ſans me le dire, ſans avoir beſoin que je le ſçache, ſans ſouhaiter que l'accens de l'amitié ſe mêle au bruit de la louange ! Et vous oſez me propoſer, m'impoſer un travail où vous prétendez que le cœur n'a pas beſoin du ſecours de l'eſprit ! Vous oſez vous adreſſer à ce cœur trahi, trompé, méconnu ! Vous m'étonneriez, vous me révolteriez, ſi j'ignorois que l'inconſéquence eſt une ſuite de l'ingratitude. Eh bien ! Monſieur, je ferai votre commiſſion ; je la ferai avant de me coucher, dans l'accès de ma mauvaiſe humeur, afin que ma proſe & mes vers étant déteſtables, un mauvais écrit puiſſe vous donner une légère idée d'un mauvais procédé. J'entre en matière avec cette belle diſpoſition.

D'abord, je vous demande, ſi vous n'étiez pas de moitié avec votre perroquet, quand vous m'avez dit qu'il falloit que je fiſſe parler votre arbre de l'amour naïf ? Au premier inſtant, cette idée me fit ſourire ; (je n'étois pas fâchée

contre vous) je consentis, parce que vous desiriez. Il falloit me voir, deux heures après avoir donné ce consentement, brodant ma robe, recueillant mes pensées, frottant mon front, marchant dans mon cabinet, reprenant ma robe, prenant ensuite ma plume : je voulois vous écrire, pour vous demander comment je devois nommer l'arbre en question : si c'étoit un pin, un chêne, un palmier, un tilleul, un marronnier : car il convient de faire parler les gens suivant leur caractère. Aujourd'hui, plus animée, plus résolue, je me souviens que j'ai lu jadis ce grand vers :

Leurs noms étoient gravés sur l'écorce d'un hêtre.

Je prends donc mon parti sur la qualité : mais que doit dire cet arbre ? Sera-ce du passé, du présent, ou de l'avenir qu'il parlera ? Faut-il imiter Quinaut, qui fait de ses arbres une gazette scandaleuse ? Non, l'amour naïf est plus modeste ; à sa vivacité se joint une timidité d'où naît naturellement la déli-

cateſſe ; & ſi ſon ingénuité ſemble le mener quelquefois plus loin qu'il ne penſe, l'innocence de ſes mœurs ſuffit pour le retenir. Tout bien conſidéré, je choiſis le moment de la première indiſcrétion. Je m'imagine que des Bergers & des Bergères qui peuvent ſe voir & ſe parler tous les jours, ne s'aviſent d'écrire, que ce qu'ils ſe ſont bien des fois refuſé de s'apprendre. Voici donc ce que je crois que le Berger peut avoir écrit ſur votre arbre.

Amour, grave le nom de celle que j'adore ;
Et tâche d'obtenir qu'elle y joigne le mien.

Et plus bas, d'une autre écriture :

C'eſt aſſez de m'apprendre un ſecret que j'ignore :
Quand on exige trop, on doit n'obtenir rien.

De-là, on ſuppoſe que lorſqu'ils ſe reverront, le Berger n'aura pas l'air content, & la Bergère paroîtra fâchée : de-là, un entretien après une apparence de brouillerie ; des reproches, des menaces, beaucoup de choſes, qui, dans

le récit de l'aventure, amèneront naturellement ces vers :

Qu'elle eſt aimable en ſa colère !
Qu'il eſt tendre en ſon repentir !
Le Berger ſoumis perſévère ;
La Bergère va s'attendrir.

Elle s'attendrira en effet, mais toujours en conſervant le ton du reproche. Il aura l'air de douter de ce qu'il obtient, & de déſavouer le deſir d'obtenir davantage. Une tendre confuſion le rendra très-intéreſſant ; l'embarras de paroître encore fâchée, aura, en elle, le charme d'un aveu ; en les voyant dans cet état, on dira :

Qu'Amour s'exprime éloquemment !
On ne ſçait lequel on préfère,
Ou du courroux de la Bergère,
Ou du repentir de l'Amant.

Enfin, il interrompra le ſilence ; il oſera ſe juſtifier ; il accuſera l'amour de l'avoir contraint ; cette excuſe commune produira l'effet deſiré ; ſans que le mot

ſoit prononcé, le pardon ſera obtenu, ou du moins on dira :

Le Berger peut tout demander :
Dans les beaux yeux de ſa Bergère
On voit ſa faute ſi légère,
Qu'elle eſt prête à tout accorder.

Voilà, Monſieur, tout ce que j'ai pu faire de plus mal; vous ne méritez pas mieux. Capable de mieux écrire quand je voudrai vous plaire, je ne le ſuis aujourd'hui, que d'exprimer le deſir de vous déſobliger, en paroiſſant me livrer à un ſoin obligeant. Au reſte, avec un motif plus flatteur pour vous, je n'aurois pas mis plus d'art dans mon travail. Parmi des penſées ſimples, j'aurois ſeulement choiſi les plus agréables. La Nature ſera toujours mon génie : malgré la mauvaiſe humeur qu'en ce moment je dois vous donner, vous ſerez de mon avis; c'eſt ce qui me fâche.

Nous nous mettons à la torture
Pour alambiquer un écrit;
Nous voulons par-tout de l'eſprit,
Du brillant, de l'enluminure,

C'eſt un abus, ne forçons rien;
Laiſſons travailler la Nature;
Et ſans effort, nous ferons bien.
Il en coûte pour l'ordinaire,
Par cet entêtement fatal,
Plus à certains, pour faire mal,
Qu'il n'en coûteroit pour bien faire *.

* Nous ignorons ſi ces Vers ſont de Madame le Marchand : ils terminent ſa Lettre; mais peut-être ne ſont-ils pas originaux.

Table du Volume de Février.

SUITE de l'Hiſtoire merveilleuſe & mémorable des proueſſes & des amours de Don Urſino le Navarrin, & de Dona Inez d'Oviédo. page 3
Romans Hiſtoriques, relatifs à l'Hiſtoire de France. 107
Hiſtoire merveilleuſe d'un enfant ſuppoſé fils de Louis le Hutin, &c. 116
Romans d'Amour. 137
Eloge de M. Coypel. 140
Aglaé ou Nabotine, Conte, *manuſcrit.* 153
Lettres manuſcrites de Mademoiſelle *** à M. Coypel. 191
Lettre de Madame le Marchand à M. Coypel. 209

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde-des-Sceaux, le Volume du mois de Février de la *Bibliothèque des Romans* : Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames ſenſibles, ſans jamais bleſſer la décence. A Paris, ce 30 Janvier 1779. *Signé*, DE SANCY.

De l'imprimerie de COURET DE VILLENEUVE, Imprimeur du Roi, à Orléans.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE;

Dans lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulieres & relatives, & les personnages connus, deguisés ou emblématiques.

MARS 1779.

A PARIS,

Au Bureau, rue Neuve-Sainte-Catherine; pour Paris & la Province.

Au Bureau & chez Demonville, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue S. Severin, pour la Province.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

ERRATA

Pour le Volume précédent.

Pape 81, ligne 15, *ruſtique*, liſez *runique*.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
MARS 1779.

PREMIERE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

MÉMOIRES
DU CHEVALIER HASARD.

Traduits de l'Anglois, sur l'Original manuscrit. Cologne, 1603, 1 *vol. in*-12.

Nous allons voir un Héros qui raconte lui-même ses aventures, sans faire assurément de grands frais d'imagination. Il a peu de peine à exécuter ses

projets; & il n'a pas dû en avoir beaucoup à les imaginer. Toujours blessé, toujours mourant, & jamais mort, il passe sa vie à faire de nouvelles amours & à rencontrer de nouveaux assassins; il ne fait, pour ainsi dire, que changer de blessures & de Maîtresses. Il a bien quelques détails assez curieux; mais nous lui aurions desiré plus d'amour, & moins d'Héroïnes; nous aurions voulu qu'il se fût moins battu pour ses Maîtresses, & qu'il les eût aimées davantage.

Il n'a pas eu à s'enorgueillir de sa naissance; tout ce qu'il a pu en apprendre, c'est que le 25 Juillet 1674, il fut trouvé bien proprement emmailloté sous le portail de l'Eglise de Saint-Jacques à Londres, avec un billet qui annonçoit qu'il étoit né le premier de Juin, & qu'on l'avoit nommé Jacques. Il fut élevé, suivant l'usage, aux dépens de la Paroisse; mais ce genre de vie l'ennuya, & il partit un jour sans rien dire. Comme on l'avoit très-assidument catéchisé, il se trouva fort en fonds du côté de la Religion, mais très-peu du côté de la bourse. Il se vit bientôt sans ressource & sans espérance,

Comme toute sa vie il fut toujours heureux ou malheureux, sans savoir pourquoi, il fut rencontré, fort à propos, par une Dame, qui, moyennant trente-cinq livres sterlings, le fit entrer chez un Orfevre, pour y apprendre son Art. Il fut d'abord assez content de son sort; mais, six mois après, sa protectrice mourut, & avec elle il perdit tout-à-coup l'amitié de son maître, & sur-tout de sa maîtresse. Bientôt les injures & les coups furent à-peu-près les seules leçons qu'il reçut. Il sembla même que la fureur de battre devenoit héréditaire dans cette famille. Le fils de la maison s'exerçant un jour à frapper sur le dos du pauvre Jacques, celui-ci, qui avoit alors quinze ans, las d'un martyre aussi prolongé, se jetta sur son aggresseur, & comme il se trouva plus fort que lui, lui rendit, avec intérêt, ce qu'il venoit de lui prêter.

On sent bien qu'après cet acte de vigueur, il fallut se résoudre à se voir assommer, ou à quitter la maison. Ce dernier parti lui sembla le plus doux; & les Anglois étant alors en guerre avec la France, il s'embarqua sur un vaisseau, en

qualité de ſoldat. L'avantage qu'il avoit de parler aſſez bien le François, le fit connoître & diſtinguer de ſon Capitaine, qui cherchoit à ſe perfectionner dans cette langue. Comme il eut occaſion de lui parler fort ſouvent, il fut aſſez heureux pour gagner ſes bonnes graces, ce qui lui valut preſque autant d'ennemis qu'il avoit de camarades; mais l'amitié de ſon Capitaine lui faiſoit bien plus de plaiſir, que leur haine ne lui donnoit de chagrin. Il commençoit enfin à reſpirer; & il fondoit déja, ſur cette amitié, des projets d'avancement, quand la fortune, par un événement imprévu, vint finir ce rêve de trois mois. Sur terre, c'étoit une mort ſubite qui avoit détruit ſa fortune : ſur la mer, c'eſt un naufrage qui la renverſe.

Un grand avantage ſur l'eau, c'eſt de ſavoir nager; & c'eſt juſtement parce que notre Héros ne ſavoit pas nager, qu'il ſe ſauva de la tempête. Ayant vu périr ſes compagnons, qui s'étoient jettés à l'eau, il eut la préſence d'eſprit de ſe lier, par une corde, à un coffre qui étoit dans le bâtiment, & qui fut pouſſé par les vagues ſur le rivage. Il falloit qu'exprès pour le

ſauver, on eût donné à ce coffre une forme propre à ne pas enfoncer; car on va voir qu'il étoit plein.

Après avoir ſauvé ſa vie, il ſongea aux difficultés de la conſerver dans un lieu déſert & inconnu. Tandis qu'il s'abandonnoit à ſes réflexions, il apperçut un jeune homme, jetté ſur le rivage, qui avoit ſuivi le même Régiment, en qualité de volontaire. Comme il lui parut encore vivant, il ſongea à le réchauffer & à le ranimer au ſoleil; (car le temps venoit de ſe remettre au beau). Il eut le double plaiſir de ſauver un homme, & de ſe donner un compagnon. Ce ſervice & leur malheur commun les lierent bientôt d'une amitié intime, & ils jurerent de ne plus ſe quitter.

Leur premier ſoin fut d'ouvrir le coffre. Ils y trouverent de très-bonnes hardes, &, ce qui leur fit plus de plaiſir encore, une bourſe de trente guinées. Après cela, ils marcherent cinq jours ſans rencontrer perſonne; mais le ſixieme, ils arriverent à une eſpece de cabane, où ils trouverent une famille compoſée d'un homme & d'une femme, de trois enfans, & de deux

cochons, qui se chauffoient tous à un même feu. Ils en furent fort bien reçus : on leur offrit du pain, bon ou mauvais, qui leur parut très-bon. Après avoir vécu six jours de fruits sauvages & de racines crues, ils durent trouver bien délicieux du gibier qu'on leur présenta. Ils couchèrent sur de la paille, qui leur parut aussi douce qu'un lit de plume ; & s'étant remis de leur fatigue, ils s'en allerent vers le port le plus voisin, où ils s'embarquerent pour Baston.

Ce fut-là que notre Héros prit le titre de Chevalier, qu'il garda toujours. A peine l'eut-il choisi, qu'à l'exemple de tant d'autres, il crut l'avoir toujours porté. Son ami s'appelloit Hamilton. Ils avoient l'un & l'autre des goûts bien différens, mais également dangereux : Hamilton aimoit le jeu, & le Chevalier les femmes. Ils réussirent tous deux : le Chevalier fit trois ou quatre maîtresses ; Hamilton gagna quatre cens guinées.

Ici commencent les coups d'épée, mais le premier n'est pas pour le Chevalier : il est pour Hamilton, qui, s'étant battu contre un Gentilhomme, avec qui il avoit

eu une affaire au jeu, reçut une bleſſure, dont il mourut quatre jours après.

Après les trois ou quatre maîtreſſes, dont nous venons de parler, & que le Chevalier ne déſigne pas plus longuement, il en avoit eu une autre; & il ſe trouva juſtement que celle-ci étoit la ſœur de l'adverſaire de ſon ami, ou plutôt de ſon aſſaſſin; car on l'accuſoit de s'être mal conduit dans cette affaire. Après avoir balancé quelque temps, comme Rodrigue, entre l'amour & l'honneur, qui lui faiſoit un devoir de venger ſon ami, il ſe décida, comme lui, pour la vengeance, aux dépens de l'amour. Il bleſſa le frere, & fut par conſéquent forcé de renoncer à la ſœur.

Dans ſes chagrins amoureux, il avoit une recette, dont il eſt bon d'avertir ici. Quand il perdoit une maîtreſſe, il la remplaçoit bien vîte par une autre; & celle qu'il prenoit, étoit toujours beaucoup plus belle que celle qu'il avoit quittée ou perdue.

Une veuve chez qui il logeoit, voulut lui faire épouſer une jeune perſonne riche en fortune & en beauté : il l'a vit, l'aima

& en fut aimé. Il n'étoit plus queſtion que de l'obtenir : il en parla à ſon hôteſſe ; mais celle-ci, qui avoit voulu d'abord la lui faire épouſer, ne voulut plus en faire la demande. Le mot de l'énigme, c'eſt qu'avec le bonheur de plaire à la Demoiſelle, il avoit eu le malheur de plaire auſſi à ſon hôteſſe. Il crut devoir faire ſes affaires lui-même, & il fit la demande aux parens, qui lui promirent leur fille.

Sa fortune en même-temps proſpéroit tout auſſi-bien que ſes amours. Il avoit hérité de ſon ami, qui lui avoit fait une donation de ce qu'il avoit, & il ſe trouvoit poſſeſſeur d'une ſomme de huit ou neuf cens guinées. Sur ces entrefaites, les parens du jeune homme, à qui il avoit mandé ſa mort, lui envoyerent deux cens guinées pour ſon enterrement, dont il avoit fait les frais. Un heureux haſard rendit cette aventure plus heureuſe encore; c'eſt que cette ſomme lui fut comptée par les mains de ſon beau-pere prétendu. On répandit bientôt par-tout qu'il recevoit des ſommes immenſes ; ce qui, joint à ſon titre de Chevalier, lui donnoit la plus grande conſidération.

Mais il paroît que la veuve, qu'il n'avoit pas voulu épouſer, ne voyoit pas de milieu, entre poſſéder ſon amant, ou le faire aſſaſſiner. Elle apoſta du monde; & un ſoir en paſſant dans la grande rue, il reçut un coup de piſtolet dans la cuiſſe, & ſon laquais un grand coup d'épée. Le laquais mourut, comme étant inutile à la continuation de cette Hiſtoire; mais le Chevalier en fut quitte pour une petite opération chirurgicale : il fallut lui ouvrir la cuiſſe par l'autre côté, pour en tirer la balle. Il eut la viſite du beau-pere futur, qui le vit ſouffrir des douleurs incroyables; mais l'abſence de ce qu'il aimoit, lui étoit plus inſupportable que ſon mal. La fievre qui ſurvint, fit craindre pour ſes jours : il reſta ſix ſemaines dans ſon lit, & trois ſemaines encore dans ſon appartement. Impatienté d'une ſi longue priſon, il ſe mit dans une chaiſe à porteur, pour aller voir ſa maîtreſſe. Sa foibleſſe & l'excès de ſa joie le firent tomber ſans connoiſſance, en entrant dans ſon appartement, ce qui jetta l'alarme dans toute la maiſon : quand il eut repris ſes eſprits, on l'emporta chez lui, & une fievre des

plus violentes prolongea d'un mois sa prison,

Pendant sa maladie, sa charitable hôtesse n'avoit pas perdu son temps; elle avoit jetté des doutes dans l'esprit de son futur beau-pere. Aussi, dès sa premiere visite, il trouva la fille toujours aussi tendre, mais le pere très-refroidi. Il vint cependant à bout de le dissuader; mais on lui signifia qu'il ne devoit s'attendre à être heureux qu'après qu'on auroit marié sa sœur aînée. Cette condition lui parut un peu effrayante : cette sœur aînée étoit très-laide, & risquoit beaucoup d'être mariée fort tard.

Cependant l'ancienne maîtresse du Chevalier, fort affligée de son bonheur, résolut d'en tirer une vengeance qui ne pouvoit gueres le punir, puisqu'il avoit cessé de l'aimer : ce fut de lui donner un rival.

Si c'étoit une feinte de sa part, il paroît que le nouvel amant n'en fit pas un jeu : il entra si bien dans l'action de son rôle, qu'il obtint de cette belle, ce que son rival n'avoit pas même osé demander. Mais quand des signes évidens commencerent à mettre le Public dans la confi-

dence de sa foiblesse, l'amant, qui ne vouloit pas pousser la plaisanterie plus loin, partit un beau jour sans dire adieu, laissant à la belle un nouveau rôle à jouer.

Ce second malheur lui inspira un autre projet. Elle résolut de tirer parti de sa faute, & de se venger du Chevalier, en le forçant d'être son époux. Dans cette vue, elle le fit sommer, par un Ecclésiastique, de tenir envers elle ses engagemens. La premiere réponse du Chevalier fut de dire à l'Ecclésiastique qu'il n'entendoit rien à la demande qu'on lui faisoit; & quand il eut appris qu'elle vouloit l'engager à l'épouser, il pria le bon Pasteur de la remercier du souvenir qu'elle vouloit bien garder de leurs vieilles amours; ajoutant que pour lui il avoit eu le bonheur de les oublier, & qu'il étoit engagé ailleurs : l'Ecclésiastique lui apprit alors qu'elle l'accusoit d'avoir poussé les choses au point de ne pouvoir dire non, ni même différer. Le Chevalier, choqué de l'honneur qu'on lui faisoit, s'expliqua un peu vivement; mais il ne put venir à bout de désabuser l'Ecclésiastique, qui le menaça des pour-

ſuites du pere. Le Chevalier impatienté, le pria enfin de ſe retirer, & le chargea de dire à la Demoiſelle qu'elle pouvoit chercher ailleurs le pere dont elle avoit beſoin.

Le lendemain, l'Eccléſiaſtique parut encore accompagné du pere lui-même, qui ſortit fort mécontent des réponſes du Chevalier. Celui-ci inquiet d'abord ſur cette affaire, ſe raſſura dans la ſuite, en voyant qu'elle n'avoit pas refroidi le cœur de ſa maîtreſſe, ni changé les diſpoſitions de ſon pere.

Le Chevalier tout-à-fait rétabli, étoit enfin en état de recevoir quelque nouvelle bleſſure. Auſſi, dès le lendemain, le frere, contre qui on ſait qu'il s'étoit déja battu, vint le voir à ſon tour; &, après une courte explication, s'imaginant ſans doute qu'un aſſaſſinat étoit un excellent moyen pour réparer ſon honneur, il tira ſon épée pour percer le Chevalier; mais celui-ci ayant tiré la ſienne, eut le temps de le percer lui-même au bras gauche: le frere repliqua par un coup de piſtolet; & le laquais du Chevalier répondit à ſon tour par un coup de croſſe de fuſil,

qui renverſa le jeune homme. Ce fuſil ne doit pas étonner ; il étoit naturel qu'un homme accoutumé, comme l'étoit le Chevalier, à être ſouvent aſſaſſiné, ſongeât à ſe munir d'un petit arſenal dans ſon domeſtique.

Le Maître & le valet voyant le jeune homme par terre, étoient prêts à le jetter par la fenêtre, quand l'hôte & ſon fils, accourus au bruit, enfoncerent la porte, & empêcherent cette exécution. Le Chevalier ſe contenta pour lors de le faire prendre, & conduire en priſon.

Mais il avoit affaire à un ennemi puiſſamment protégé, qui, malgré toutes ſes oppoſitions, fut élargi au bout de huit jours. Tout ce que le Chevalier put obtenir, ce fut une caution pour ſa vie, pendant un an & un jour, ſuivant la coutume du pays.

Cependant les pourſuites dont on l'avoit menacé, commencerent, & tandis qu'on informoit pour la procédure, on lui fit pluſieurs propoſitions avantageuſes, pour le faire conſentir au mariage; mais il ne fut pas plus ſéduit par les promeſſes, qu'il n'avoit été effrayé par les

menaces & les voies de fait. Le jour que la cauſe fut plaidée, la Demoiſelle, obligée de comparoître, demanda que le Chevalier réparât ſon honneur. L'Avocat du dernier ayant répondu aſſez plaiſamment que cela n'étoit pas facile : la Demoiſelle affirma par ſerment ſon accuſation; & le Chevalier ayant réclamé le privilege de la Loi, fut condamné à payer une certaine ſomme pour dommages & réparations, que le pere ne crut pas devoir accepter. Le Chevalier, libre par-là, s'en trouva quitte à fort bon marché. Enfin, il ne lui reſtoit plus, pour voir la fin de cette affaire, qu'à ſubir un autre aſſaſſinat, qui, en effet, ne tarda pas à arriver. Il y reçut trois ou quatre bleſſures fort dangereuſes; mais il n'y fut pas tué, parce que, ſachant bien qu'en pareil cas il doit y avoir mort d'homme, il avoit toujours ſoin de ſe pourvoir d'un laquais qui ſe faiſoit tuer pour lui quand il falloit.

Le Chevalier fut long-temps dans le plus grand danger, & quatre mois s'écoulerent avant qu'il pût ſortir. Mais, après cela, il apprit deux grandes nouvelles qui effacerent toutes ſes craintes. La pre-

miere fut la mort de ſon ancienne Maîtreſſe, & par conſéquent l'extinction totale du procès : la ſeconde, l'arrivée d'un jeune homme qui ſe préſentoit pour épouſer la ſœur aînée de ſa nouvelle paſſion ; ainſi plus d'obſtacle, ni de retardement pour ſon mariage. Enfin, il touchoit au moment deſiré qui devoit couronner ſon amour : la veille de ce grand jour eſt arrivée ; les billets de mariage ſont en route ; le banquet eſt commandé : on a préparé des petits couplets pour le ſoir, & de mauvaiſes plaiſanteries pour le lendemain ; on ne s'attend, ſans doute, qu'à des chants d'allégreſſe ; le ſort cruel dérangea tout : quelques heures avant la bénédiction nuptiale, la petite vérole ſurvient, & enleve ſa Maîtreſſe. Quel coup de foudre ! Il retombe malade de chagrin. Pendant ſa maladie, il ne fut conſolé que par les parens de la Demoiſelle, qui ſemblerent tourner vers lui toute la tendreſſe qu'ils avoient eue pour leur fille. Mais, malgré leurs efforts pour le retenir, ne voulant plus demeurer dans la même Ville, il s'adreſſe à Milord B.....; & moyennant un préſent de cent livres ſterlings, qui lui tint lieu

du ſervice qui lui manquoit, il obtint une Lieutenance dans les Grenadiers de ſon régiment, avec l'eſpoir d'une compagnie par le même moyen. En attendant, la rente de ſes fonds, qu'il avoit placés, le mit en état de ſe faire diſtinguer par la dépenſe.

Dans ce temps-là, il eut occaſion d'aller ſouvent dans une maiſon où il y avoit trois filles, dont l'aînée étoit promiſe, ce qui lui valut un jour un ſingulier compliment de la part du prétendu. Celui-ci, jaloux du Chevalier, vint le ſommer de renoncer aux vues qu'il paroiſſoit avoir ſur ſa Maîtreſſe, ſous peine de ſe couper la gorge avec lui. Le Chevalier, qui ne ſongeoit nullement à la lui enlever, ne jugea pas cependant à propos de le tirer d'erreur, & tourna la choſe en plaiſanterie. Quand le prétendu eut perdu l'eſpoir de l'effrayer, il eſſaya de le ſéduire : il lui propoſa de lui donner cent livres ſterlings, pour le faire renoncer à ſes prétentions, en exigeant de lui un billet, par lequel il s'engageroit à lui en payer cinq cents à ſon tour, en cas qu'il cherchât à lui enlever ſa Maîtreſſe. Cette offre parut au Chevalier trop avan-

tageuse & trop plaisante, en même-temps, pour la rejetter. Il fournit son billet, tel qu'on le demandoit; & il reçut l'argent, dont une partie lui servit à donner un repas, où l'on s'amusa beaucoup aux dépens du jeune homme.

Il avoit invité à ce repas la jeune personne avec toute sa famille. C'est là que l'amour l'attendoit pour le faire retomber dans ses filets. Une des trois sœurs, qui lui parut ce jour-là plus aimable qu'à l'ordinaire, lui fit oublier tous les sermens qu'il avoit faits. Il est vraisemblable, quoiqu'il n'en parle point, qu'il avoit laissé passer le temps prescrit pour le dueil de sa défunte Maîtresse. Quoi qu'il en soit, il se fit bientôt aimer de celle-ci. Ils convinrent seulement de cacher leur intelligence à la cadette des trois sœurs, qui avoit pris aussi du goût pour lui; mais celle-ci, qui étoit rusée, ne tarda pas à s'en appercevoir, & elle les desservit si bien auprès du pere, que ce dernier défendit sa maison au Chevalier. Il fut quelque temps sans trouver le moyen de revoir ce qu'il aimoit; mais une tante, dont on attendoit la succession, le raccommoda avec le pere, & la fille lui fut promise.

Dans ces circonſtances, ſon Lieutenant-Colonel s'étant amuſé à faire la cour à la femme-de-chambre de ſa femme, celle-ci l'ayant ſurpris avec elle, ne vit d'autre maniere de ſe venger, que d'empoiſonner ſon mari. Cette mort fit grand bruit, laiſſant des places vacantes dans le Régiment; & chacun ayant fait agir ſes protections pour les obtenir, le Chevalier crut devoir employer ſon fidele ami : cet ami, c'étoit ſon argent; & ſes ſollicitations ne furent pas infructueuſes, car le Colonel étant parti à cette occaſion pour la Cour, envoya ſous peu de jours, pour le Chevalier, une commiſſion de Capitaine au Major du Régiment, devenu Lieutenant-Colonel.

Celui-ci fut très-fâché de cette nouvelle, parce qu'il avoit deſiré cette commiſſion pour un de ſes freres, qui étoit dans le même Régiment : auſſi quand le Chevalier vint la lui demander, il la lui refuſa avec humeur, en lui diſant qu'il étoit trop preſſé, & qu'il avoit le temps d'attendre. Le Chevalier ayant renouvellé ſa demande quelques jours après, en fut encore plus mal reçu : le Lieutenant-Co-

lonel le refusa très-brusquement encore ; il lui dit qu'il alloit trop vîte, & que, s'il continuoit, il deviendroit Officier-Major avant d'être soldat.

Ce propos parut un peu dur au Chevalier, qui néanmoins sortit encore sans lui répondre. Deux jours après, l'Aide-Major étant venu le commander pour monter la garde, il répondit qu'il n'avoit pas de garde à monter étant Capitaine ; il fit la même réponse au Major & au Lieutenant-Colonel lui-même, qui l'insulta par de nouveaux propos. Son but étoit de pousser à bout sa patience, & de le rendre coupable, pour avoir le droit de le punir ; mais le Chevalier sut commander, pour l'heure, à son ressentiment, afin de se ménager le plaisir d'une vengeance complette. Il épia, & surprit enfin son Lieutenant-Colonel dans un petit bois hors de la Ville ; & l'ayant forcé de mettre l'épée à la main, il ne s'amusa point à le blesser, & l'étendit mort à ses pieds. Après cela, il alla dire adieu à sa Maîtresse : il s'attendrit beaucoup avec elle ; & par nécessité, par habitude peut-être, il la quitta.

S'étant embarqué sur un vaisseau qui

alloit à Balbao, une tempête le jetta sur les côtes de France. Il vint à Paris, dont le séjour lui plut infiniment. On se doute bien qu'en arrivant il y fit une Maîtresse ! Mais ses nouvelles amours furent traversées par un événement qui ne fut pas pour lui sans danger, & encore moins sans ennui. Un soir, en passant dans une rue où quelqu'un venoit d'être assassiné, il fut arrêté par le Guet : son épée, qu'il avoit rompue en tombant, & un peu de sang qui se trouva par hasard à sa cravatte, le firent soupçonner de ce meurtre ; il eut beau dire que son habitude, au contraire, étoit d'être lui même assassiné, les Magistrats, qui n'avoient point lu ses mémoires, l'envoyerent à la Bastille, parce qu'il s'étoit donné pour un homme de qualité. Il y fut oublié pendant six mois ; & peut-être y seroit-il resté long-temps encore ; mais on exécuta, sur ces entrefaites un malfaiteur, qui, en mourant, s'accusa du meurtre pour lequel il étoit détenu en prison. Il eut la liberté, & ne voulut pas rester un jour de plus dans un pays où il avoit éprouvé cette disgrace.

Il prit la route de Valenciennes, avec

des lettres de recommandation pour M. de Magalotti, qui en étoit Gouverneur, & qui lui fit un acceuilli distingué. Il fut fêté dans cette Ville; il réussit auprès des Dames, & fut heureux au jeu. Il ne lui arriva rien de remarquable; il en partit bientôt, parce qu'il y étoit sans occupation essentielle.

Il vint à Bruxelles, où il fut présenté à l'Electeur de Baviere, qui arrivoit de l'armée. Il fit sa cour, & prit fort bien auprès de lui: il ne fut pas moins heureux au jeu; car il gagna trente-cinq ou quarante mille livres dans quatre mois. Il entra en campagne comme Volontaire, sous le Prince de Vaudemont, & il se montra fort avantageusement dans plusieurs rencontres.

Une fois il fut pris par cinq ou six cavaliers, qui s'emparerent de son cheval, lui prirent toutes ses hardes, & le laisserent absolument nud. Il s'estima fort heureux d'avoir sauvé sa vie, & il s'enfuit à toutes jambes, très-honteux de sa nudité. Ayant trouvé sur ses pas un morceau de vieille tente, il s'en fit une espece de robe de chambre, dont il s'enveloppa; & il assure

que ce vêtement lui fit beaucoup plus de plaisir que l'habit le plus fastueux ne lui en auroit fait en tout autre temps. S'étant rhabillé à son retour, il se présenta au Prince de Vaudemont, qu'il amusa beaucoup du récit de son aventure.

Une autre fois, s'étant détaché pour aller volontairement à la découverte, il fut encore surpris par cinq ou six soldats ennemis; mais il ne fut point tué, parce qu'il falloit qu'il eût encore des aventures. Le Général, fort content de ses services, en rendit un compte avantageux, & le présenta lui-même au Roi d'Angleterre, qui le reçut avec bonté, & qui promit de le récompenser. Le Chevalier, animé par ses succès, suivit le Roi, qui retourna en Angleterre. Là, il fit connoissance avec Milord Duc d'Ormont, qui l'honora de son amitié.

Il se passa quelque temps sans que le Monarque parût s'occuper de lui. Mais un jour, en se promenant dans le Parc Saint-James, il l'appella pour lui dire qu'il songeoit à lui. Enfin, il étoit enivré des plus flatteuses espérances, quand le sort amena à la Cour la veuve du Lieutenant-

Lieutenant-Colonel qu'il avoit tué à Baſton. Elle venoit demander juſtice au Roi contre le meurtrier de ſon mari.

Le lendemain, Milord Duc d'Ormont, à dîner, parut regarder le Chevalier d'un air inquiet & triſte, pendant tout le temps qu'ils furent à table : après le dîner, il lui fit ſigne de le ſuivre dans ſon cabinet ; & en y entrant il ferma la porte ſur lui. Là, il lui dit avec un ton chagrin, qu'on l'avoit accuſé auprès du Roi d'avoir aſſaſſiné ſon Lieutenant-Colonel, & qu'on l'avoit aſſuré, en même temps qu'il n'étoit pas de Baſton, comme il avoit voulu le faire croire,

Cette confidence fut un coup de foudre pour le Chevalier, qui reſta d'abord muet ; mais Milord, pour l'encourager, l'ayant aſſuré des bonnes diſpoſitions du Roi, qui deſiroit de le trouver innocent, il ſe détermina à lui raconter naïvement l'hiſtoire de ſa vie & de ſa naiſſance. Milord s'étant beaucoup amuſé, en fit part, le jour même, au Roi, qui en rit encore davantage ; & qui, voulant entendre de la bouche même du Chevalier ce récit qu'il regardoit preſque comme une fable,

ordonna à Milord de le lui amener.

Le lendemain, le Roi, en le voyant entrer, se mit à rire, ce qui ne lui arrivoit pas souvent. Le Chevalier, un peu encouragé, se justifia d'abord sur le prétendu assassinat du Lieutenant Colonel; & quant au mensonge qu'il avoit avancé, en disant qu'il étoit né à Baston, il lui dit que, n'étant pas certain du lieu de sa naissance, il avoit cru pouvoir se dire aussi bien de Baston que de tout autre lieu, & qu'il avoit préféré cette Ville-là, parce que c'étoit-là qu'avoit commencé son existence. Le Roi se mit à rire encore, & lui demanda où il avoit été fait Chevalier. Il répondit avec assez d'effronterie, qu'il n'avoit obligation de ce titre à personne, & qu'il l'avoit pris d'avance, pour le mériter dans la suite par ses actions.

Le Chevalier voyant qu'on ne l'interrogeoit plus, se retira le jour d'après, le Roi l'ayant mandé, lui ordonna de quitter son épée. Cette cérémonie le surprit, & lui donna de l'inquiétude. Le Monarque, qui prenoit peut-être plaisir à la prolonger, entretint Milord assez long-temps; puis, se tournant vers

le Chevalier, il ordonna à M. Stanlay de lui apporter une épée qui étoit dans sa chambre. Le Roi, l'ayant reçue, dit au Chevalier d'approcher, & la mit à son côté; c'est la cérémonie qui est d'usage quand le Roi donne la Noblesse. Ce dut être un spectacle assez curieux que de voir ennoblir un Chevalier.

La veuve du Lieutenant Colonel parla encore quelques jours après au Roi, pour le faire arrêter; mais elle s'apperçut bien que ce n'étoient pas ses dispositions. Cependant, comme par une Loi particuliere à l'Angleterre, le Prince ne peut pas pardonner le meurtre d'un mari sans le consentement de la veuve; Milord, pour la sûreté du Chevalier, voulut le racommoder avec elle. D'abord qu'il lui en parla, elle se mit fort en colere, disant qu'elle ne vouloit pas vendre le sang de son mari. Mais lui ayant ensuite représenté qu'elle ne pouvoit poursuivre sans désobliger le Roi, de qui elle tenoit une pension, elle consentit à faire grace. Le Roi, content de cette réconciliation, augmenta sa pension de cent livres sterlings.

Comme la Dame étoit jeune encore,

ce raccommodement inſpira à Milord un projet aſſez bizarre; ce fut de la marier au Chevalier, afin qu'il lui rendît le mari qu'il lui avoit fait perdre. Et ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'il réuſſit à la déterminer, ſoit qu'elle eût pris du goût pour lui, ſoit que, par un reſte de vengeance, elle voulût abſolument le faire condamner, ſinon à la mort, au moins au mariage. Milord, pour faciliter cette union, avoit engagé le Roi à faire donner au Chevalier deux mille livres ſterlings, avec promeſſe de la premiere Compagnie des Gardes à pied qui ſeroit vacante. Mais en négociant cette affaire, il prit tant de goût à ſolliciter la Dame, qu'il la ſollicitoit encore très-aſſidument quand la négociation fut terminée. Le Chevalier, qui s'en apperçut, trouva qu'il n'auroit pas négocié avec plus de zele, quand c'eût été pour ſon propre compte. Il fut honteux de voir le ſolliciteur plus aſſidu que l'Amant lui-même. La Dame, de ſon côté, ſe plaignant un jour à lui de recevoir de Milord plus d'honnêtetés que de lui-même, le Chevalier ne put s'empêcher de lui demander ſi elle ne

prenoit pas pour honnêtetés de la part de Milord, ce qu'elle auroit pris de la sienne pour un affront. La Dame rapporta cette réponse à Milord; & cette confidence même, jointe aux instances que Milord redoubloit de jour en jour pour accélerer ce mariage, lui donnerent les plus violens soupçons. Il crut même s'appercevoir, à des signes peu équivoques, que Milord avoit déja fait réussir auprès de la Dame deux négociations à la fois. Pour gagner du temps, il dit qu'il desiroit, avant d'épouser, voir sa grace entérinée au Parlement. Milord ne perdit pas un demi-jour; la grace fut entérinée, & il recommença bien vîte ses instances pour le mariage, disant qu'il ne vouloit pas laisser imparfait ce qu'il avoit commencé. Cependant, le Chevalier, pensant qu'il s'étoit trompé dans ses conjectures, résolut enfin d'épouser la veuve. Il en recevoit même les complimens, & le jour étoit déja pris pour la cérémonie; rien ne paroissoit plus prochain que cette union, & rien n'étoit plus éloigné.

La Princesse de Dannemarck ayant donné bal dans le parc de Saint-James,

le Chevalier y mena sa Dame. Ils y furent fort bien reçus ; la Princesse même leur fit l'honneur de les complimenter sur leur futur mariage. Dès ce moment-là, il distingua dans l'Assemblée un Petit Maître qu'il ne connoissoit pas, & qui sembloit chagrin des honnêtetés qu'on lui faisoit. Peu de momens après, s'étant approché de lui pour entendre sa conversation, à laquelle il se croyoit intéressé, il entendit en effet qu'il le traitoit de bâtard, & qu'il parloit de sa future en termes à-peu-près aussi galans. Il crut, pour l'instant, ne devoir rien laisser paroître.

Quelque temps après, Milord ayant dansé avec la Fiancée du Chevalier, le jeune homme s'écappa jusqu'à dire, que ce n'étoit pas la premiere fois qu'ils dansoient ensemble. Le Chevalier, qui vit enfin que cet homme avoit dessein de l'insulter, s'étant informé de son nom & de son rang, apprit que c'étoit le fils d'un Membre du Parlement, un suffisant si prévenu en sa faveur, qu'il ne pouvoit vivre avec personne ; du reste idolâtré par sa famille, qui lui passoit tout ; qu'ayant

déja tué deux ou trois personnes, son pere lui avoit toujours obtenu sa grace, & qu'il se croyoit tout permis. Il apprit encore que la cause du ressentiment qu'il faisoit éclater dans ce moment-là, étoit la promesse que le Roi avoit faite au Chevalier, de la premiere Compagnie de ses Gardes à laquelle le jeune homme prétendoit aussi.

La Princesse alors s'étant retirée, ce fat se rapprocha de quelques personnes avec qui causoit le Chevalier; & se mêlant à la conservation, il lui demanda d'un ton railleur, s'il avoit quitté Paris depuis peu, & s'il en avoit apporté quelque danse nouvelle. Le Chevalier lui répondit qu'oui; qu'il en sávoit entr'autres une fort jolie, qu'il la lui montreroit quand il voudroit, & qu'il avoit été assez heureux pour l'apprendre à d'autres personnes. Après quelques propos, le Chevalier demanda à lui dire un mot en particulier; ils sortirent ensemble, & ne se parlerent plus que l'épée à la main. Comme le jeune homme avoit réellement autant d'adresse que de courage, il se chercherent long-tems sans se toucher; mais le Chevalier,

pour finir, passa son épée au travers du corps de son adversaire. Après cela, il n'eut rien de plus pressé que de courir chez lui ; il fit bien vîte son paquet, & partit pour la Haie, où Milord, à cause des approches de la campagne, ne tarda pas à le rejoindre.

Le Chevalier étant allé rejoindre le Roi, lui fut présenté encore par Milord Duc d'Ormont. Le Roi ne lui fit aucun reproche : mais il ne parla plus de bienfaits; & après avoir fait cette campagne, où il ne se passa rien de considérable, il partit pour Berlin.

L'Electeur de cette Cour ayant voulu faire le voyage de Konisberg, mit nôtre Héros de la partie. Voici le portrait que ce dernier fait de cette contrée : Un pays désert, mais pourtant agréable, couvert de bois, fort en plaine, où la chasse est très-abondante pour toute sorte de gibiers; un peuple un peu sauvage, & tout-à-fait esclave de la Noblesse; les Seigneurs polis, affables, généreux & spirituels; les femmes belles, grandes, bien faites & peu farouches pour les gens de qualité; les vivres à grand marché, & peu d'argent; de la

bierre pour boiſſon, & de fort bons chevaux, en état de ſervir dès l'âge de dix-huit ou vingt mois.

Peu de jours après, le Czar de Moſcovie vint égayer la Cour de Berlin. Le rôle qu'il va jouer ici, n'eſt pas tout-à-fait celui qu'il joue dans nos Hiſtoires, & qu'il a réellement joué dans le monde. Il ne va pas ſe montrer dans ſa parure, mais dans un négligé qui n'eſt rien moins que ſéduiſant. Par bonheur, on n'a pas attendu les Mémoires du Chevalier Haſard, pour apprécier ce Prince célebre; & ces Mémoires ne changeront rien à l'opinion que la poſtérité en a gardée. On ne peint ici que les manieres du Czar, qui, en ſortant de ſon Royaume encore ſauvage, ne pouvoit pas reſſembler à un courtiſan de Louis XIV.

Jamais, dit notre Auteur, on n'avoit vu de Prince avec des manieres auſſi étranges. Il entra dans la Ville, à la ſourdine, avec l'équipage le plus burleſque : il étoit tout couvert de peaux, un bonnet ſur la tête & une robe traînante, avec un ſabre d'une prodigieuſe gran-

deur. Sa mouſtache, des deux côtés, alloit rejoindre & couvrir ſes oreilles. Sa ſuite avoit à-peu-près le même coſtume.

L'Electeur le logea le mieux qu'il lui fut poſſible, & l'alla viſiter le lendemain matin, avec toute ſa Cour. C'étoit apparemment le premier Prince qu'eût vu le Czar; car il ne ſavoit comment le recevoir. Il s'avança vers lui, ſon bonnet ſur la tête, ſans s'incliner, & avec une gravité étonnante. L'Electeur ne put s'empêcher de rire, & pluſieurs perſonnes de la Cour ſortirent pour éclater. Le Czar l'ayant prié de s'aſſeoir, lui fit quelques complimens à ſa maniere, lui parla de ſon voyage, & lui dit que ſon projet étoit d'aller en Hollande, de-là en Angleterre, & de paſſer par Berlin. L'Electeur l'invita à faire dans cette Ville une entrée publique; mais le Czar lui ayant répondu qu'il vouloit voyager incognito, après quelques complimens, ils ſe ſéparerent.

La premiere action de ce Prince, dans Berlin, fut une aventure aſſez plaiſante. Dans l'endroit où il étoit logé, il y avoit une Demoiſelle aſſez jolie : il ſe

ſentit quelque goût pour elle ; & il crut qu'il n'avoit qu'à le déclarer pour être heureux. Comme la Demoiſelle ne pouvoit ſe laſſer de regarder ſon ajuſtement un peu extraordinaire, il s'imagina qu'elle partageoit déja ſes deſirs, & dès le ſoir même l'ayant rencontrée ſeule, il entama la converſation par vouloir l'embraſſer ; mais il ſe vit repouſſé aſſez rudement, ce qui le fâcha beaucoup : il renforça ſon ſtyle par des expreſſions un peu rudes, & ſon amour par la violence. Malgré la réſiſtance de la jeune perſonne, comme le Czar étoit très-fort, il étoit temps qu'il arrivât du monde. On le trouva furieux, & il paroiſſoit l'être encore, lorſqu'étant allé voir l'Electeur, il lui fit le récit de ſon aventure. Ce dernier le conſola auſſi ſérieuſement qu'il lui fut poſſible ; & lui ayant fait ſervir une collation, le Czar, qui n'avoit pas de goût pour une boiſſon auſſi foible que le vin qu'on lui offroit, ſe fit apporter de l'eau-de-vie & du poivre, pour mettre dans ſon verre : c'eſt ainſi qu'il accommodoit toujours ſon vin. L'Electeur ſe crut obligé d'en faire autant ; ce qui lui gagna tout-à-fait le cœur

du Czar. Ce Prince, à mesure qu'il buvoit, redoubloit ses offres de services; & à la fin, il lui offroit des Armées de cinquante mille hommes, comme il eût proposé de lui donner un bal. Quand il lui fut impossible de boire davantage, il monta dans le carosse de l'Electeur, où il s'endormit.

Cette histoire prouve qu'un Czar de Moscovie pouvoit, il y a plus de soixante ans, n'être pas aussi poli que les Princes de l'Europe, & être un grand homme.

Un trait plus caractéristique & peu connu, que cite l'Auteur, c'est celui que nous allons rapporter à son passage à Londres : il demanda à un Capitaine Marin, de quelle maniere on punissoit sur mer? Le Capitaine lui ayant dit qu'on faisoit passer sous la quille du vaisseau ceux qui étoient condamnés à mort, il pria qu'on lui donnât le plaisir d'en voir passer un; & sur la réponse du Capitaine, qui lui dit n'avoir pas le droit de faire mourir un homme qui n'avoit pas mérité la mort, il vouloit donner un de ses domestiques; mais on refusa de faire l'épreuve.

Revenons au Chevalier, qui, après le départ du Czar, ſuivit la Cour de l'Electeur à Brandebourg. L'ennui l'en ayant fait partir, & ne craignant pas la fatigue des voyages, il ſe rendit à Bilbon. Là, il fit connoiſſance avec un Marchand, dont la fille, qui prit du goût pour lui, lui parut un parti aſſez conſidérable. Pour l'obtenir plus sûrement, il voulut changer ſa marche. On a vu plus haut une de ſes anciennes Maîtreſſes l'accuſer d'un délit, dont il étoit fort innocent; il avoit penſé être la dupe de cette accuſation; il réſolut de la mériter dans cette nouvelle circonſtance. Rien ne forme autant que les malheurs. Il ne fut point trompé dans ſes eſpérances; le Marchand fut forcé de lui donner ſa fille, avec vingt mille livres ſterlings, ce qui, joint à la fortune qu'il avoit déja, lui fit un capital immenſe.

Il ſe diſpoſoit à vivre tranquille du revenu de cette ſomme, quand ſa femme, attaquée d'une fievre violente avec des tranſports au cerveau, mourut dans moins de ſept jours. Les ſuites de cet accident furent fâcheuſes pour lui; car on l'accuſa de l'avoir empoiſonnée. Cette calomnie

lui donna de l'averſion pour le pays qu'il habitoit, & il le quitta pour aller à Rome. Enfin, il falloit, pour couronner ſes aventures, qu'il fût encore aſſaſſiné : il le fut d'une maniere ſi combinée, qu'il falloit tous les ſecrets de la Providence pour l'empêcher de périr. Un Gentilhomme Romain, qui le croyoit amoureux d'une Maîtreſſe qu'il avoit, ne lui parla de ſes ſoupçons que par l'organe de ſix aſſaſſins, qui lui firent ſix bleſſures ſans le tuer.

Enfin, après ſon entiere guériſon, il partit pour Amſterdam : là, il rencontra par haſard un habitant de Baſton, qui lui donna des nouvelles de la Maîtreſſe qu'il y avoit laiſſée. Ayant appris qu'elle étoit toujours pour lui dans les mêmes ſentimens, la conſtance de ſon amour réveilla l'ardeur du ſien. Il partit dans l'enthouſiaſme que donne un exemple auſſi rare, & ne fut pas aſſaſſiné en chemin. Arrivé auprès d'elle, il lui offrit ſa main & ſa fortune, qui furent acceptées comme un don auquel on n'auroit pas dû prétendre. La modeſtie de la femme fit le bonheur du mari.

(*Par M. Imbert*).

LE SOLITAIRE ANGLOIS,

OU

AVENTURES MERVEILLEUSES.

DE PHILIPPE QUARLL,

Traduit de l'Anglois, 1 vol. in-12. Paris, 1728.

PHILIPPE-QUARLL naquit à Londres d'artisans obscurs & sans fortune; mais le Ciel lui avoit donné une puissante recommandation dans une belle figure; elle lui fit des protecteurs dès la plus tendre enfance. Son éducation fut cultivée; ses progrès furent brillans. Il eût peut-être rempli un jour, avec honneur, une chaire de l'Université d'*Oxford*, si la mort ne lui eût enlevé sa bienfaitrice. Un Musicien, qui croyoit de bonne foi que la Musique étoit l'occupation la plus noble de l'homme, & qu'une belle voix étoit le plus heureux don de la

nature, vouloit bien servir de pere à l'infortuné *Quarll*, à condition qu'il en feroit un enfant de *Linus*. La mort déconcerta ses projets. *Quarll* avoit quinze ans ; il ne savoit précisément que ce qu'il ne faut pas savoir, quand on doit travailler pour vivre. Il étoit trop tard pour apprendre un métier : le service de mer lui présentoit des ressources contre la misere, & des moyens même de fortune. Il se hâta de contracter un engagement de trois ans avec le Capitaine d'un vaisseau qui partoit pour les Indes Occidentales. Le voyage fut heureux ; les marchandises furent bien vendues, & les échanges paroissoient devoir se débiter à Londres avec un gain considérable. Les salaires de l'équipage devoient diminuer ou doubler, en raison des profits.

Le retour du vaisseau, annoncé (comme à l'ordinaire) dans les gazettes, tenta l'avarice des Nymphes de *Drury-lane*, qui vinrent par détachement offrir leurs services à l'équipage. *Quarll*, le plus ingénu de tous, n'eut pas la force de se tenir sur ses gardes : il céda en jeune homme ; c'est dire qu'il rougit, fut

respecteux, offrit sa fortune, parla de mariage, avant même qu'on eût songé à prononcer le mot d'amour. Cette franchise toucha *Sally*. En peu de jours, *Quarll* fit connoissance, devint amant, fut époux. Une voie d'eau qu'on n'avoit point apperçue dans le vaisseau, avoit gâté les marchandises. Ce contre-temps réduisit à presque rien la petite fortune de *Quarll*. Une femme, beaucoup d'amour, peu d'argent, c'en étoit assez pour lui faire épuiser toutes les ressources de ce que nous convenons de nommer *industrie*. Il s'enrôla dans le régiment des Gardes à pied, pour se débarrasser de ses créanciers. Il chantoit un soir dans les rues de Londres. Le hasard voulut qu'il chantât sous le fenêtres de son Colonel. Le même hasard voulut encore que ce Colonel fût, dans toute l'étendue du terme, *un Amateur*, fou de musique, qui croyoit s'y connoître beaucoup, & s'étoit mis à la tête de l'escadron formidable *des Prôneurs*. Malheur au talent modeste qui moduloit des airs sur le *cistre* Allemand! Heureusement pour lui, *Quarll* avoit chanté une ariette Italienne; il fut bientôt porté aux nues, couru, sans qu'il se doutât

de sa célébrité. Il eut cependant l'adresse de cacher, comme bien d'autres, son ignorance sous beaucoup de hardiesse & de jargon; sa figure d'ailleurs prévenoit les femmes en sa faveur; & les femmes font, quand il leur plaît, par-ci, par-là, quelques réputations.

Sally, entiérement livrée à la réforme, se promettoit d'aimer toujours son mari; mais peut-on tenir contre la fatalité? Un matin qu'elle étoit sortie pour acheter des pots de fleurs dont elle vouloit orner sa cheminée, elle rencontre le Chevalier, l'Amant trompeur qui l'avoit d'abord séduite, & abandonnée ensuite. La vie innocente & tranquille, qu'elle menoit depuis six mois, lui avoit rendu son embonpoint, un teint frais, des couleurs vives. Ses yeux brilloient de ce feu doux qui décele une ame aussi tendre que paisible. Le Chevalier ne vit point tant de charmes sans émotion. Le souvenir du passé suffisoit pour lui donner des espérances. Il arrête un carosse de louage, & présente la main à Sally. La haine, la crainte, l'horreur du crime, l'effroi glacent la parole dans sa bouche : elle veut fuir; elle est sans

forces. Le Chevalier la souleve dans ses bras, & se place auprès d'elle dans le carosse: on est parti. Sally revient à elle, pousse des cris; la populace s'assemble; son ravisseur appaise le tumulte, en disant qu'il emmene sa femme. Ils arrivent dans une rue peu fréquentée, & descendent dans une de ces petites maisons, qui servent tout à la fois de temple à l'amour, & d'hospice à la débauche. Un regard du Chevalier annonce à Sally tout ce qu'elle doit craindre: elle y a vu l'audace; sa bouche ose enfin demander ce qu'on ne demande jamais, & ce qu'on ravit à la pudeur qui combat. — Vous ignorez, sans doute, dit-elle, que je suis mariée? — Mariée! Avez-vous pu passer dans les bras d'un autre, tandis que je vivois encore? — Perfide, osez-vous me rappeller vos anciens sermens? Ne rougissez-vous point d'employer ces mêmes expressions, qui séduisirent ma crédulité? — Des larmes, le cri du repentir, de sermens pour l'avenir, furent des moyens employés tour-à-tour pour la fléchir; moyens insuffisans quand une femme a dit, *je ne veux pas*. Le Chevalier devenoit téméraire;

Sally ne se craignoit point elle-même ; mais la partie étoit trop inégale : elle s'élance sur l'épée du Chevalier, en tourne la pointe contre son sein. — Achevez, si vous l'osez; venez-vous baigner dans mon sang. — O Ciel! que faites-vous? que prétendez-vous? — Me mettre en liberté. — Vous êtes libre, Mademoiselle; vous n'avez plus rien à craindre de moi —. Une forte convulsion, suivie de beaucoup d'autres, fit tomber *Sally* à la renverse; elle se trouva dans une foiblesse extrême ; sa vie fut en danger le reste de la journée. Ce danger fit naître la pitié dans le cœur du Chevalier; de la pitié à l'amour il n'y a qu'un pas, & l'amour tient de si près au respect! Le Chevalier n'abandonne point le lit de sa chere *Sally;* il rechauffe ses mains froides du feu de ses baisers; il lui prodigue ces noms qui sont si touchans, quand le sentiment les fait prononcer. — Je ne veux que vous aimer, lui disoit-il, je ne vous verrai plus, si vous l'ordonnez; recevez seulement cinq cents livres de pension, jusqu'à ce que, par la mort de votre époux, vous puissiez devenir la maîtresse légime de ma

personne & de mes biens. — Cette générosité marquoit tant de passion ! *Sally* se ressouvint qu'elle avoit aimé le Chevalier. Une femme peut-elle revoir avec indifférence l'heureux complice de sa première foiblesse ! Il faut qu'elle l'aime ou qu'elle le haïsse : *Sally* vouloit haïr, mais la haine faisoit place involontairement à un sentiment moins pénible. Elle consentit que la lettre suivante fût envoyée à son époux.

« Monsieur, comme vous pourriez » être affligé de ne pas revoir celle qui » s'est donnée à vous en qualité de femme, quoiquelle fût la mienne auparavant, je veux bien vous apprendre » que je m'en suis ressaisi, comme d'un » bien qui m'appartenoit. Ne vous donnez donc pas la peine inutile de faire » des perquisitions ; je saurai mieux la » garder cette fois que l'autre : contentez-vous d'avoir ses habits, puisque » vous n'avez aucun droit sur sa personne ».

Quarll aimoit avec cette bonhommie de sentiment que l'expérience n'a point encore altérée : il fut sensible à la perte de *Sally* plus qu'il n'auroit dû l'être.

Il jura de n'avoir plus de femme, puiſque la plus tendre n'étoit point ſans fauſſeté. Serment indiſcret! Un Muſicien eſt ſi ſouvent aux priſes avec l'occaſion! il eſt des tête-à-tête ſi dangereux! il cede bientôt aux charmes d'une voix que ſon art rend chaque jour plus ſéduiſant. *Quarll* aima une femme-de-chambre, qui, flattée d'avoir pour époux *un Artiſte* qui portoit de belles dentelles, de riches habits, approchoit les gens de haute qualité, & en étoit appellé *mon ami*, voulut abſolument être épouſée.

Miſſ Honorat n'avoit qu'un défaut, qui en valoit bien mille autres, la vanité; elle le poſſédoit à un degré éminent: elle ſembloit s'être fait un tarif de rigueurs & de complaiſances, proportionné aux dépenſes que ſon mari faiſoit pour elle. *Quarll* prévit les ſuites que cette paſſion pourroit avoir pour lui. Le printems approchoit déja; les buiſſons ſe couronnoient de roſes; les grands Seigneurs, les perſonnes riches abandonnent alors le ſéjour de la ville aux gens d'affaires, à l'ouvrier. Il propoſa à *Miſſ Honorat* d'imiter le beau monde, & de ſe retirer à la campagne. *Miſſ*

Honorat y consentit par vanité. Il l'emmena au fond de la Province, & arriva pendant la nuit dans la chaumiere d'un Fermier, sur la vigilance duquel il pouvoit compter : il avoit annoncé que sa femme n'avoit point un esprit trop sain, que l'orgueil étoit sa folie dominante ; que quoiqu'elle ne fût que l'épouse d'un simple Musicien, elle vouloit vivre en Milady. Il partit. On se doute bien du désespoir que *Miss Honorat* fit éclater à son réveil. Grace au Ciel, disoit *Quarll*, me voilà débarrassé de deux femmes ! L'une m'a trompé par trop de penchant à la tendresse ; la seconde m'auroit trompé un jour pour satisfaire aux besoins de sa vanité.

Miss Honorat trouva un consolateur dans la personne de *Thomas*, valet du Fermier. *Thomas* avoit été le phénix des laquais du bon ton. Vif, hardi, d'une taille haute, fortement & amoureusement constitué, rusé, secret, souple, de valet il devenoit bientôt le confident, puis le favori, ensuite le premier ministre de toutes les affaires du cœur. Il falloit qu'une vertu fut bien obstinée, si elle ne se rendoit pas quand il l'atta-

quoit dans les formes. Il osa devenir un jour le rival de son maître : il fut surpris, & obligé de se sauver par la fenêtre. N'osant plus rester à Londres, il étoit retourné chez ses égaux. Il n'apportoit point dans le séjour de l'innocence, un cœur pur. Il venoit, de son souffle empoisonné, faner ces roses, dont la pudeur colore le visage de nos Bergeres. Sa bouche répandoit le venin de la séduction, inspiroit le dégoût du travail, familiarisoit les jeunes Laboureurs avec les idées de servitude, faisoit haïr le village. Tel étoit le consolateur que *Miss Honorat* avoit trouvé, & qui essaya de la ramener à Londres.

Quarll, malgré ses sermens, tomba insensiblement dans les filets d'une femme, qui, en faveur de son mérite, abjura le serment qu'elle avoit fait de ne se marier jamais. Une vieille amie s'étoit chargée de la négociation. On sait que celles qui ont eu de longues foiblesses finissent à-peu-près comme les vieux plaideurs, qui, ruinés par leurs propres procès, sollicitent ceux des autres. L'agent réussit. *Quarll* éprouva bientôt que s'il y a de l'inconvénient à être mari d'une femme

femme vaine, il eſt bien plus affreux d'être lié avec une femme jalouſe : il fut encore très-malheureux.

Un enchaînement de circonſtances ſingulieres, ſa propre foibleſſe, le rendirent une quatrieme fois époux ; c'étoit avoir bien du courage après des noviciats ſi rebutans : mais il reſſembloit à beaucoup d'hommes; qui ſe plaignent toujours des femmes & les aiment toujours. *Fanny* (ſa troiſieme femme), que la jalouſie rendoit vigilante, trouva qu'il lui ſeroit moins dur de voir ſon mari pendu, que dans les bras d'une rivale. Elle le dénonça à un *Juge de Paix* qui le fit conduire dans les priſons de *Newgate*. *Miſs Honorat*, qui étoit revenue à Londres, préſenta une requête en récrimination : *Quarll* attendoit avec effroi ſon jugement & ſon ſupplice. Perſonne ne le plaignoit, pas un ami, pas un protecteur, il lui en reſtoit cependant deux, ſon Colonel & Sally, qui, abandonnée une ſeconde fois par ſon illuſtre Amant, venoit s'attendrir ſur le ſort de ſon époux, lui offrir ſa fortune, & mériter le pardon de ſa perfidie, par des ſacrifices multipliés & inouis. On ne

pouvoit être, ni plus ingénieuse, ni plus pressante qu'elle auprès des Juges : ses larmes touchèrent le Colonel, qui sollicita & obtint la grace de son ami.

Quarll ne pouvoit plus demeurer à Londres, où son Jugement étoit devenu l'entretien du jour. Il craignoit que *Sally* n'eût de la peine à le suivre aux *Barbades*, où il résolut de s'établir : elle le prévint, le pressa de quitter l'Angleterre, convertit toute sa fortune en or, & l'or en marchandises. Un vaisseau devoit mettre à la voile : ils s'embarquent, & avec eux tout ce qu'ils possedent. Les premiers jours semblent annoncer une navigation heureuse. Mais Sally, épuisée par les fatigues, fait des efforts inutiles pour cacher sa langueur : une fievre brûlante attaque déja les sources de sa vie; elle succombe & ne témoigne, en mourant, que le regret d'abandonner un époux chéri à l'inconstance des mers. On est obligé d'arracher *Quarll* du corps froid de *Sally;* il veut la suivre; il appelle la mort à grands cris..... Le Ciel parut l'entendre : il s'éleva une horrible tempête, qui dura un jour & deux nuits. Le naufrage se

préſentoit, à chaque moment, aux yeux des Matelots conſternés. Un coup de mer pouſſa enfin le vaiſſeau contre un écueil, avec tant de violence, que, du choc, *Quarll* fut jeté ſur la cime d'un rocher, d'où il vit périr l'équipage & le vaiſſeau diſparoître : il ſurvit ſeul à tous ſes compagnons. Des mâts, des cables, des coffres qui flottoient, des corps morts ; voilà ce que la mer lui préſente. La terre ne lui offre rien de moins terrible ; un déſert : effrayé de cette ſolitude immenſe, & des travaux qui lui paroiſſoient au-deſſus de ſes forces, il eut recours au Ciel : c'eſt-là que la foibleſſe humaine va toujours chercher un appui ; l'infortuné, qui a invoqué les Dieux, eſt à demi conſolé.

Quarll s'efforça de deſcendre au pied du rocher ; il y trouva un lac étroit qui le ſéparoit de la terre, & qu'il paſſa *à gué*, en tenant ſes habits entre ſes bras : il alla enſuite reconnoître l'Iſle ; c'étoit un pays plat & uni, où regnoit un printemps délicieux ; l'air étoit parfumé des plus agréables odeurs ; le ramage des oiſeaux y entretenoit une mélodie continuelle. Ici, l'art ſembloit avoir tout em-

belli : plus loin, la nature paroiſſoit le ſurpaſſer dans ſon irrégularité majeſtueuſe. Là, des arbres épais formoient des berceaux à perte de vue : Ici, le pied poſoit ſur un gazon plus doux que le duvet. Une caſcade qui rouloit à bonds inégaux & précipités du ſommet d'un rocher, l'emportoit ſur les ſuperbes eaux que des tubes d'airain empriſonnent dans les jardins faſtueux des Rois, pour les élancer avec bruit : des ſinges fouloient ces plaines enchantées, & faiſoient la guerre aux autres animaux ; l'aigle vorace venoit y chercher ſa proie : rien n'annonçoit à *Quarll* que des hommes y euſſent jamais pénétré. Il n'avoit ſauvé du naufrage qu'une hache, un couteau : les flots n'avoient jetté ſur le rocher qu'un coffre rempli de hardes, un morceau de voile. Mais la hache, le couteau, furent pour lui deux inſtrumens bienfaiteurs. Il regretta de n'être ni Charpentier, ni Menuiſier. — Education ſi vantée, diſoit-il, qu'apprenez-vous à l'homme ? à dépendre de l'homme..... J'aurois préféré à la période muſicale, les regles ſi utiles de l'art du *Trait ;* je conſtruirois dans un jour une

cabane, qui va me coûter des travaux incroyables.

Le temps, la patience, le beſoin, pere de tous les Arts, le rendirent, à la fin, plus habile & plus ingénieux; il ne lui manquoit rien des choſes néceſſaires : ſon imagination ne le reportoit plus vers le paſſé; il étoit devenu l'éleve de la nature. Habitant paiſible d'une Iſle déſerte, il en étoit le Roi. Des loix, diſoit-il, ne me tracent plus la ligne de démarcation qui ſépare le bien du mal conventionnel qu'elles puniſſent; la volonté d'un deſpote ne deviendra plus la regle de la mienne; je ne ſerai plus forcé de reſpecter les erreurs d'autrui. Vous êtes évanouies ſans retour, outrageantes diſtinctions de biens, de rangs & de perſonnes : tout eſt mal parmi les hommes; tout eſt bien autour de moi. — L'être, bon par excellence, recevoit tous les jours, au lever du ſoleil, les prémices de ſa journée. Il n'avoit point de Temple où il pût prier, & en cela il reſſembloit aux premiers humains. Eh! quel Temple plus majeſtueux que la terre, diſoit-il, dont les Cieux forment la voûte brillante! La paix de l'ame, une

vigueur du corps extraordinaire, une santé inaltérable, une agilité prodigieuse à la course, étoient, après vingt-huit années, les avantages que la solitude & le travail lui avoient procurés. Un singe, qui s'étoit attaché à lui, étoit devenu son compagnon & son ami. Il s'abstint long-temps de viande : tuer des animaux, se repaître de leur chair, lui paroissoit un crime.

Il venoit s'asseoir, deux fois la semaine, sur la pointe d'un rocher, & de-là il considéroit les flots agités, se poursuivant sans cesse, & roulant les uns sur les autres ; véritable emblême des ambitieux, qui, toujours ennemis entr'eux, oppriment tour à-tour leurs rivaux, & en sont opprimés. Il apperçut, un jour, un vaisseau, dont les vents contrarioient la direction. Il semble, disoit-il, que l'homme veuille jetter un pont de communication d'un continent à l'autre, tandis que Dieu les a séparés par des mers immenses! — Tout-à-coup il s'éleva une tempête aussi violente que celle qui l'avoit jetté dans l'Isle ; il vit le vaisseau s'abymer quelques heures après. La nuit obligea

Quarli de revenir dans sa cabane, l'espérance de sauver des malheureux lui fit devancer l'heure de son réveil ; un pressentiment accéleroit sa marche, il trouva des vestiges du naufrage, & au pied du rocher une chaloupe renversée. Il appelle. On lui répond ; il craint que ce ne soit une illusion... Il appelle encore. La même voix se fait encore entendre : à mesure qu'il approche, il distingue des cris ; la voix qui arrive jusqu'à lui est flexible, douce ; c'est celle d'un enfant, ou celle d'une femme..... D'une femme !..... Ce nom le fait treſſaillir ; la nature semble l'avertir, par un mouvement de plaisir, qu'une compagne est un présent qu'un Dieu fit à l'homme dans sa bonté. Déja il desire ; déja il a soupiré. Les cris sortoient de la chaloupe : *Quarli* sent doubler ses forces ; il n'a pas besoin de secours pour la retourner : mais au lieu d'une femme, c'est un jeune François qu'il délivre, & qui embrasse ses genoux. Je n'aurai donc point une amie, dit-il douloureusement ! — Il passa huit années avec son singe & le François ; ce dernier tenoit à sa Patrie par les liens les plus chers ; il étoit dans cet âge où le cœur

avide de jouir, n'eſt raſſaſié de rien. Tous les matins il alloit à la découverte, & faiſoit des ſignaux : un navire l'apperçut enfin, lui envoya ſa chaloupe & l'emmena.

Des Corſaires découvrirent, quelques années après, l'habitation de *Quarll*, la dévaſterent, & pillerent les proviſions qu'il avoit amaſſées pour l'hiver. Il ſuivit leurs traces pour les fléchir; comme il approchoit d'eux, il entendit qu'ils délibéroient de le lier, & de le mener en Europe pour le montrer au public dans les foires. Ce complot le fit frémir d'indignation; & quelque répugnance qu'il eût à verſer le ſang, il s'arme d'une branche d'arme, remue cette eſpece de maſſue, en jettant ſur eux des regards menaçans, les met en fuite, & les pourſuit un temps conſidérable.

Enfin *Dorrington* (c'eſt le nom de l'Editeur), conduit par des motifs de curioſité, deſcend dans l'Iſle, & apperçoit à travers les arbres *Philippe Quarll*, portant un fagot ſous ſon bras, & dans ſa main une hache. Une longue barbe blanche lui deſcendoit ſur la poitrine, qui étoit nue; ſes cheveux blancs lui couvroient les épaules & tomboient juſques

ſur ſes reins. Un ſinge le précédoit, portant auſſi un fagot ſous ſon bras. L'animal effrayé, diſparut. Quarll laiſſa tomber ſa hache en ſigne d'amitié, & accourut au-devant de *Dorrington*, qui n'étoit pas ſeul. — O mes chers compatriotes, car je vois que vous l'êtes à votre langage, auriez-vous fait naufrage? — Non, la curioſité nous amene ici: nous n'aurons point perdu nos pas, ſi nous vous rendons à la ſociété des hommes, à votre Patrie. — Quand je devrois être Roi, je ne vous ſuivrois pas; vous-mêmes ceſſeriez de m'en preſſer, ſi vous ſaviez combien je mene une vie heureuſe & tranquille; rien ne me manque: venez dîner avec moi, & je parie dix contre un, que je vais vous ſervir de la venaiſon, & peut être un plat de gibier. — Il trouva, en effet, dans un piege un animal qui reſſembloit à un faon, & dans des filets un oiſeau pareil à une bécaſſe: un réſervoir lui fournit du poiſſon avec abondance; il avoit dans ſa cabane du lait, du fromage & des racines; deux planches de chêne, poſées ſur quatre pieux plantés en terre, compoſoient la table; un morceau de

voile usé, mais propre, tient lieu de nape; des coquilles de différentes grandeurs servirent d'assiettes & de cuillers; il s'étoit fait une boisson du jus des meilleurs fruits: des discours philosophiques firent tous les frais de la conversation pendant le repas. — Je ne vous ai fait encore (ajouta-t-il) aucune question sur l'Angleterre; rien de ce qui la touche ne m'est indifférent; je m'intéresse même à ses Maîtres, bien que je me croie, pour toujours, affranchi de leur puissance. Quel est celui qui la gouverne? — George. — Puisse ce Royaume se rendre digne de ses Rois par une obéissance & une fidélité qui effacent enfin le souvenir honteux de ses rébellions passées! J'ai vu les Citoyens se partager en factions, des Soldats courant dans les rues, & demandant, en appuyant leurs baïonnettes sur la poitrine des vieillards, des femmes, des enfans, s'ils étoient *de la haute Eglise ou de la basse.* J'ai vu Charles monter sur l'échafaud, le parti des indépendans s'élever, & Cromwel devenir, sous le titre modeste de Protecteur, le Souverain & le tyran de l'Angleterre; & ce qui m'a indigné contre

toutes les Puiſſances de l'Europe, j'ai vu le pavillon de Cromwel reſpecté ſur les mers : *Montmouth* & tous les ſujets fideles d'Irlande & d'Ecoſſe ont péri par les mains des bourreaux : j'ai vu Jacques chanceler ſur ſon Trône ; Guillaume d'Orange tramer des ligues ſecretes contre ſon beau pere : enfin, vous dites que ſa poſtérité regne ; qu'elle ſoit heureuſe ! — En même temps il remplit une coquille, qui fut vuidée tour-à-tour à la ſanté du Roi & de la Famille Royale. — Vous devez être curieux d'apprendre mon hiſtoire : la voilà écrite ſur ces feuilles de parchemin ; je vous permets de la publier. La nuit approche ; je n'oſe vous retenir, puiſqu'il faut que vous retourniez aujourd'hui même. Puiſſiez-vous revoir Londres, & y vivre auſſi content que moi dans mon Iſle !

Ce Roman, s'il faut en croire l'Editeur, eſt une Hiſtoire véritable. Nous croyons, au contraire, que le Solitaire Anglois eſt une imitation de *Robinſon Cruſoé*, dont nous n'avons point rendu compte, parce que ce Livre eſt dans les mains de tout le monde. Les reſſemblances, quant au fonds, ſont aſſez frappantes : il y en a très-peu dans les détails.

SECONDE CLASSE.

ROMANS DE CHEVALERIE.

LES DÉSESPÉRÉS*,

Traduits de l'Italien & Jean-Ambroise Marini, ornés de figures en taille-douce, 2 volumes in-12. 1733.

LA Traduction Françoise, qui servira de base à cet Extrait, a été faite & publiée en 1732, à Paris, chez Pierre Prault, quai de Gêvres, sur la dixieme édition de l'original Italien. Marini, dont les Ouvrages ont rendu le nom justement célebre dans l'Italie & dans toute l'Europe lettrée, est l'Auteur de ce Roman, qui, par la grande vogue qu'il a eue, peut aller de pair avec le *Caloandre*, sorti de la même plume, & accueilli du plus grand succès.

* Nous avons cru ne devoir placer que dans la classe des Romans de Chevalerie ce fameux Roman Italien.

L'intrigue du Roman des Déſeſpérés eſt marqué au coin du génie Italien. Elle eſt extrêmement compliquée. Le canevas en eſt un véritable *Imbroglio*, où le trouble & l'embarras des perſonnages ſont portés à leur comble, & qui enfin ſe dénoue artiſtement & de la maniere la plus ſatisfaiſante. On aimoit autrefois ces labyrinthes ſans doute trop ingénieux, où l'attention la plus pénible couroit riſque de s'égarer; l'embarras de l'eſprit faiſoit une partie du charme convenu d'un Livre ou d'une Piece de Théâtre. C'étoit le goût dominant, c'eſt-à-dire, que c'étoit une mode; & comme nulle mode n'eſt conſtante, ce goût a totalement ceſſé. On l'a entiérement banni du Roman & de toute l'étendue de la ſcene ſur ce ſage principe, qu'une longue fatigue ne ſauroit être un plaiſir, & qu'un intérêt laborieux eſt toujours un défaut radical dans un Ouvrage entrepris pour attacher le cœur & délaſſer l'eſprit. En ôtant donc à ce Roman-ci une ſorte de mérite, tombé aujourd'hui en déſuétude, nous penſons lui ſauver un vice réel aux yeux de notre ſiecle. Tout l'artifice conſiſtera à dire d'avance aux Lecteurs le mot de l'énigme de l'intrigue, afin que, dégagé du travail de deviner, ils jouiſſent du plaiſir pur, réſultant des ſituations ingénieuſes & des détails

intéreſſans que cette fiction préſente en foule. Nous lui conſerverons, par ce moyen, ſans aucun ſcrupule, l'eſpece de forme de Poëme Epique que Marini lui a donnée, en partant du cœur même de l'action, pour parcourir enſuite toutes les circonſtances antérieures & poſtérieures de cette même action. Avoir obſervé que l'Auteur a donné à ce Roman la marche d'un Poëme Epique, c'eſt avoir tacitement prévenu que l'intérêt qui y regne, eſt fondé ſur le merveilleux, c'eſt-à-dire, nn enchaînement de faits non communs, & pris dans l'ordre des évenemens les plus extraordinaires. C'étoit encore-là le goût dominant du ſiecle, & ſur-tout de la contrée où Marini écrivoit; & quoiqu'aujourd'hui on cherche infiniment moins l'*Inſolite* qu'on ne faiſoit autrefois, cependant il faut convenir que l'eſprit humain y a trouvé des charmes dans tous les ſiecles; & que c'eſt encore-là la ſource du plaiſir toujours nouveau que nous cauſent l'Arioſte, le Taſſe, & les autres Génies inventeurs dont l'Italie s'honore. Nous nous bornerons donc, preſque pour tout changement eſſentiel, à donner au Lecteur la clef de toute l'intrigue du Roman des Déſeſpérés, en nommant, dans la liſte ſuivante, les perſonnages par leurs vrais noms. Nous ſupprimerons ainſi le

voile que l'Auteur, par complaisance pour son siecle & pour son pays, avoit jetté sur toutes les circonstances de l'action, en se prescrivant de ne le lever qu'au moment même du dénouement comme c'étoit alors l'usage.

PRINCIPAUX PERSONNAGES
DU ROMAN DES DÉSESPÉRÉS.

FORMIDAURE, ou le CHEVALIER DE LA MORT, se croyant fils de l'Empereur de Babylone, & étant réellement le fils de FRONTELME, Roi de Perse.

ZÉLINDE, fille unique de l'Empereur de Babylone, & se croyant sœur de FORMIDAURE.

INESGARDE, Roi de Perse, qui a associé son fils, le Prince FRONTELME, à l'Empire.

FRONTELME, fils d'INESGARDE, & associé par son pere à la Couronne de Perse.

FLORIAN, cru fils de FRONTELME, Prince de Perse; mais réellement fils d'AGARISTE, Empereur de Babylone.

AGARISTE, Empereur de Babylone, & se croyant pere de FORMIDAURE.

L'IMPÉRATRICE, femme de l'Empereur de Babylone, & mere de ZÉLINDE, sans se croire mere de FLORIAN.

CARILDE, belle-sœur de l'Empereur de Babylone, & qui, depuis la mort du Prince ASMADIE son mari, a épousé secrétement FRONTELME, Prince de Perse.

FIDALME, fille de CARILDE & de FRONTELME, mais produite à la Cour de Babylone sous des habits d'homme, & sous le nom du Prince FLORINDE.

RODIAN, Nourrice, en premier lieu, de FORMIDAURE; & en dernier lieu, de ZÉLINDE.

LE soleil dardoit sur l'hémisphere ses rayons les plus enflammés, lorsqu'aux pas lents d'un coursier abandonné à lui-même, le passionné Chevalier de la Mort * arriva sur un côteau couronné de sapins, d'où, jettant ses regards sur les lieux qui l'environnoient, il apperçut au loin dans la plaine une vaste Cité, dont les superbes murs auroient paru, à des yeux étrangers, moins le centre de l'Empire de Babylone, que la Capitale de l'Univers.

Ce aspect ranima sa fureur. Tout son sang se glaça & s'enferma tour-à-tour dans ses veines. — Je vous revois donc encore, s'écria-t-il, murs respectables que j'adore! murs que j'ai en horreur! Oui! je vous adore, parce que vous renfermez la Beauté dont je suis idolâtre; je vous déteste, parce que le sort qui m'a fait votre Prince, m'em-

* C'est un nom de désespoir que prit le Prince de Babylone, comme se dévouant à une mort certaine que ce désespoir ne lui fit point rencontrer.

pêche de la posséder. Ciel inhumain ! que ne secondiez-vous les secours que je cherchois dans le temps, dans l'éloignement & dans la mort même ! Infortuné Formidaure, que pouvois-tu faire de plus, que de t'arracher du sein de ta Patrie, de renoncer aux douceurs attachées à ton rang, & d'abandonner la divine Zélinde ? Dieux cruels ! faut-il que malgré moi vous me rappelliez dans cet Empire ? Que m'y promettez-vous de si flatteur ! Un Sceptre ? Eh ! quoi ! ignorez-vous que si je ne le tenois de vous, mon bras suffiroit pour le conquérir ? Mais un trône ne peut me plaire, si je ne le partage avec Zélinde. Ainsi je renonce à vos dons. Je les prends en haine ; j'invoque la mort pour m'y soustraire : mes propres mains vont la hâter, pour peu qu'elle tarde, & transporteront ce sceptre dans celles de ma sœur.

Le désespéré Prince de Babylone, en proférant ces reproches & ces menaces, lançoit des regards furieux vers le Ciel, quand tout-à-coup les replongeant sur la terre, il les laissa tomber sur la partie opposée de la col-

line, où s'éleve au loin la fortereſſe de Rakha, ſituée ſur le ſommet d'un côteau qui domine une ſpacieuſe plaine. Autant que l'éloignement lui permit de diſtinguer les objets, il reconnut, non ſans étonnement, que cette place étoit environnée d'éléphans, de chevaux & d'un grand nombre de troupes, dont les étendards flottoient de toutes parts. Il jugea qu'elle étoit aſſiégée par une armée formidable.

Eh! qui ſont ces audacieux (s'écria-t-il) qui oſent inſulter cet Empire? De quels climats ſe ſont tranſportés tant d'ennemis, pour venir inonder ces campagnes, ſans craindre le redoutable effort de ma vengeance? Mon abſence ou ma mort a fait leur eſpoir; mon retour les fera trembler.

A l'inſtant il pouſſe ſon couſier: déja il deſcendoit la colline, lorſqu'il vit aſſez près de lui un Chevalier armé, aſſis au pied d'un arbre; ſa poſture immobile lui fit croire qu'il étoit plongé dans un profond ſommeil: mais il fut bientôt détrompé par un profond ſoupir de fureur, qu'il entendit pouſſer à l'Inconnu, & qui fut ſuivi de ces paroles.

O Dieux ! vous eſt-il permis d'employer tant d'artifices pour faire tomber l'innocence dans le piege ? Des ſexes déguiſés ! des marâtres cachées ! des époux ennemis ! des freres & des ſœurs Amans ! Sont-ce là les jeux funeſtes où s'exerce votre puiſſance ? Dieux cruels ! auteurs de tous mes malheurs, je ceſſe de me plaindre, ſi quelqu'un entre les Mortels en a jamais éprouvé de plus affreux. Vienne, vienne à moi quiconque accablé des rigueurs du ſort, oſe uſurper à mon préjudice le premier rang entre les miſérables ; qu'il mette en parallele & ſes maux & les miens ; qu'il emploie, pour en prouver l'excès, la force des raiſonnemens, ou celle des armes ; j'entreprends de le convaincre de la foibleſſe de ſes maux, ou de lui faire terminer par une mort honorable la vie qu'il a en horreur.

Ces paroles parurent au Chevalier de la Mort comme le ſignal d'un défi. Alors ſe préſentant fiérement devant l'Inconnu : Eh ! qui es-tu, téméraire, lui dit-il, toi qui oſes provoquer les hommes & les Dieux ? De quel droit penſes-tu que mes infortunes doivent céder aux tiennes ? Ar-

me-toi; & qu'un combat décide de leur supériorité. J'abhorre encore plus les Dieux que tu ne les déteſtes.

A l'aſpect du Guerrier menaçant, le Chevalier inconnu fut à la fois ſaiſi de dédain, de plaiſir & d'admiration. Si, entre ſa viſiere hauſſée & flamboyante, il arrêtoit la vue ſur le viſage de ce nouvel Adverſaire, il admiroit dans ſes traits tout ce que la nature peut offrir de plus régulier. Sa taille au-deſſus de l'ordinaire, ſon port, la vivacité de ſes yeux que le courroux rendoit étincelans, la juſte proportion de toute ſa perſonne, préſentoient un heureux mêlange de graces & de majeſté, qui paroiſſoient moins les avantages d'un homme, que les attributs d'une Divinité.

Ton aſpect, généreux Guerreir (répondit l'Inconnu en ſe levant), par un effet prodigieux ſuſpend en moi un courroux que tes diſcours altiers devroient avoir redoublé; je n'en ſuis pas moins prêt au combat où tu m'appelles: mais ne ſeroit-il pas mieux qu'une mutuelle confidence de nos malheurs précédât la déciſion qu'en doivent faire nos armes?

La partie eſt acceptée : le Prince de Babylone veut avant tout ſavoir pourquoi cette armée étrangere qu'il voit de loin, eſt venue aſſiéger Rakha. Ces troupes ſont ſous mes ordres, répond l'Inconnu, qui apprend ingénument au Chevalier de la Mort que ſon nom eſt Florian ; qu'il eſt le fils de Frontelme, Prince de Perſe, & qu'il eſt venu en Babylone, pour délivrer ſon pere détenu priſonnier contre le droit des gens dans le Château d'Arxalte : il obſerve au Chevalier que Frontelme a été injuſtement arrêté, pour avoir tué à armes égales & dans une joûte le frere de l'Empereur de Babylone ; empriſonnement que le Chevalier de la Mort déſapprouve comme un acte déloyal & lâche.

De cette explication générale & politique, ils paſſent l'un & l'autre aux confidences qui les concernent perſonnellement. Le Prince de Babylone raconte à Florian comme une même éducation, l'enfance & l'habitude ont lié pour jamais ſon inclination à ſa ſœur Zélinde, & comme Zélinde a reſſenti pour lui la même paſſion ; comme ils l'ont

combattue l'un & l'autre de tout leur pouvoir ; & comme ne pouvant la vaincre, ils ont cherché à se fuir ; que c'est là pourquoi il est absent de Babylone depuis un an ; qu'il s'est précipité dans les périls les plus affreux ; qu'il y a cherché la mort, sans pouvoir la rencontrer ; qu'il est revenu déterminé par un songe, où il a cru voir Zélinde approuver sa passion, & l'assurer que le Ciel n'y mettoit plus d'obstacles ; qu'il ne s'abuse pourtant point sur un tel songe, mais que croyant y voir un ordre des Dieux de mettre lui-même le comble à ses malheurs, en se rapprochant de Babylone, il avoit obéi à cet arrêt, résolu de trouver une prompte fin à des jours si désastreux.

Le Prince Florian lui objecte que d'après le récit de ses malheurs, il ne le trouve nullement en droit d'accuser les Dieux ; que son devoir lui a été tracé dès l'enfance ; que ses Instituteurs n'ont pu lui laisser ignorer que les Loix divines & humaines réprouvent les flammes incestueuses, & qu'ainsi il ne peut accuser que lui-même d'avoir laissé faire des progrès dans son cœur à un pen-

chant repouſſé par la Nature, & proſcrit par les ſtatuts de la ſociété. Il ajoute qu'il n'en eſt pas ainſi de lui; que les Dieux lui ont déguiſé que la belle Princeſſe, objet de ſa flamme, étoit ſa ſœur; qu'il n'a appris ce terrible myſtere qu'après le crime conſommé, & qu'après avoir ſecrétement épouſé celle à qui il ne devoit accorder que les ſentimens d'un frere.

Florian conclut de l'expoſé qu'il vient de faire, qu'il n'y a aucun remede à ſes maux, au lieu que la raiſon peut en apporter à ceux du Prince de Babylone. Celui-ci ſoutient, au contraire, que Florian n'a commis qu'un crime involontaire, dont toute la faute eſt attribuée au haſard; qu'ainſi il peut, & doit s'en conſoler : mais qu'il eſt, lui, bien autrement à plaindre, puiſque les Dieux ont eu la barbarie de le forcer à concevoir & à nourrir dans ſon cœur une paſſion dont la ſeule penſée fait frémir.

Là-deſſus il enjoint fiérement à Florian de lui céder le premier rang parmi les malheureux.

Florian qui n'eſt point accoutumé à rien

rien céder de force, monte sur son coursier : les deux adversaires descendent dans la plaine, & se livrent un furieux combat ; il est interrompu par une horrible mêlée de Persans & de Babyloniens qui vient fondre de leur côté, & qui les sépare. Les Persans étoient en fuite ; la voix & la présence du Prince Florian les rallie & leur rend le courage : ils font tête aux Babyloniens. La victoire reste quelque temps indécise ; mais au seul bruit du retour de Formidaure, chaque Babylonien devient un Héros. Florian voit fuir les siens, & lui seul ne fuit point ; il est bientôt environné d'ennemis : eux-mêmes font cercle, & cessent de le charger, en le voyant aux prises avec un Chevalier d'une taille inférieure à la sienne & à celle de Formidaure, mais qui, par la richesse de son armure, l'élégance de son coursier, & les graces nobles de tous ses mouvemens, fixoit sur lui tous les regards. Ils croient donc voir en lui un digne adversaire du Prince Persan. Ces deux Chevaliers, sans se connoître, fondirent l'un sur l'autre avec tant de fureur, que leurs lances en furent brisées en mille pieces.

Alors, comme de concert, ils mirent pied à terre, & l'épée à la main, commencerent le plus horrible combat de guerrier à guerrier : le bouclier n'étoit pas moins utile que l'épée ; les atteintes de celle-ci étoient si fréquentes & si vives, que la forge de Vulcain répand moins de bruit, & brille de moins de feux ; la malignité de leur étoile les poussoit si violemment l'un contre l'autre, que, malgré le sang qui ruisseloit de toutes parts, ils ne pouvoient se séparer. Enfin, Florian faisant un dernier effort, porta un coup décisif à son ennemi, qui tomba à l'instant ; & se tournant vers son vainqueur : Vous l'emportez, vaillant Chevalier, lui dit-il, d'une voix languissante. *Ah! Prince Flor* . . . A cette syllabe, la voix lui manqua entiérement. Florian soupçonna que c'étoit son nom que l'Inconnu avoit voulu prononcer ; il s'attendrit ; il voulut au plutôt le soulager du poids de son casque, qui paroissoit l'accabler ; & levant lui-même la visiere du sien, il mit un genou en terre pour soutenir de l'autre son malheureux ennemi.

Florian délace promptement le casque

de l'Inconnu ; mais, hélas ! à peine en a-t-il débarrassé sa tête, qu'il voit tomber sur lui des regards, qui tout-à-coup s'éteignent, tandis que les siens cherchent à reconnoître des traits que la pâleur de la mort veut en vain lui déguiser.

Ah ! malheureux Florian ! à qui pensestu avoir porté tes coups ? Non, tu n'es pas mortel, si la vue d'un objet si douloureux n'est pas capable de t'arracher la vie. Florian ! il en est temps, reconnois ta chere Fidalme. C'est bien présentement que Formidaure ne peut plus te disputer d'être le plus infortuné des humains. Tu pensois n'avoir à reprocher aux Dieux que de t'avoir contraint à l'inceste ; une erreur plus funeste encore a poussé ton bras au parricide. Car, n'en doutes plus ; c'est elle, c'est ta Fidalme que tu tiens dans tes bras ; c'est elle qui expire par tes coups. Ah ! Fidalme ! Fidalme ! ...

Le désespéré Florian, moins abattu par la profondeur de ses blessures que par l'aspect d'un objet si funeste, tombe à ses côtés évanoui, & presque aussi mourant que lui même. Telle fut la fin de cet horrible combat.

Les Dieux daignerent jetter un regard de pitié ſur le déplorable Prince. Quatre Cavaliers Perſans, qui, pour échapper à la pourſuite de Formidaure, avoient pris le chemin de la colline, paſſerent aſſez près du lieu où ce malheureux couple étoit étendu. L'un d'eux jetta, par haſard, les yeux ſur les armes & ſur le viſage de Florian, le reconnut, & le fit appercevoir à ſes Compagnons, qui, ſurpris, mirent à l'inſtant pied à terre, délaſſerent ſa cuiraſſe; & voyant, à un reſte de chaleur, qu'il n'étoit pas encore mort, ſe hâterent de bander la plaie par laquelle il perdoit le plus de ſang. Deux d'entr'eux, étonnés de la beauté de Fidalme, eſſayerent auſſi de lui donner quelques ſecours; mais la froideur de ſon corps leur fit bientôt croire qu'elle n'avoit beſoin que de ſépulture. Ainſi, ſans s'y vouloir arrêter, & ſans même s'être apperçus de ſon ſexe, croyant toujours voir les ennemis à leur ſuite, ils ne ſongerent qu'à ſauver leur Prince, qu'ils porterent ſur ſon cheval; & l'un d'eux s'étant mis en croupe derriere lui, ils prirent le chemin du camp, où ils n'arriverent que bien avant dans

la nuit, marchant au pas lent de leurs chevaux. Le Prince y trouva bientôt tous les secours dont il avoit besoin. Ses plaies furent pansées avec soin : à mesure qu'elles se fermoient, sa raison, long-temps égarée, revint. Ce fut alors qu'il se souvint de sa chere Fidalme. Il demanda ce qu'étoit devenu le Chevalier qui étoit resté, après le combat, étendu près de lui. Ayant appris qu'on l'avoit laissé glacé & hors d'état de recevoir aucun secours, il retomba dans une foiblesse si considérable, qu'on le crut sans vie pendant plusieurs heures; & l'état où il se trouva, renouvella dans tout le camp la tristesse & le deuil, que le retour de sa santé n'avoit que suspendus.

La Princesse Carilde n'apprit que trop tôt la mort prétendue de son cher fils, le Prince Fiorlinde; c'est sous ce nom trompeur qu'elle avoit fait secrétement élever, & qu'elle tenoit auprès d'elle à sa Cour sa chere Fidalme, fruit unique & caché de son mariage secret avec le Prince Frontelme : car le vrai Prince Fiorlinde, fruit de son premier mariage, étoit mort à deux ans, & elle avoit adroi-

tement substitué sa sœur du second lit, en déguisant son sexe. Le seul Florian, qui s'étoit introduit dant Arxalte, à la faveur d'un déguisement propre à le faire méconnoître, avoit, pour son malheur, percé le mystere que Carilde tenoit si caché, ayant, sans le vouloir, entendu une conversation secrete entre la mere & la fille; & la découverte qu'il avoit faite du sexe de Fiorlinde, lui avoit été funeste. Hélas! l'infortuné Florian ne l'eut pas plutôt épousée clandestinement, qu'il découvrit qu'elle étoit sa sœur. Quoi qu'il en soit, Carilde fut désespérée en apprenant cette perte; & pour dérober aux yeux des courtisans toute la douleur qu'elle en ressentoit, elle quitta précipitamment le Château d'Arxalte, où l'on conçoit que son attachement pour le Prince Frontelme l'attiroit souvent; car le lieu où ce Prince étoit détenu prisonnier d'Etat, étoit contigu à son Palais, & y communiquoit par une porte secrete dont elle seule avoit la clef. Cette Princesse n'avoit encore point osé prendre sur elle de révéler ce qui s'étoit passé entr'elle & ce Prince; elle attendoit, pour le faire,

des circonſtances plus favorables que celles de la guerre préſente.

Comme la Princeſſe Carilde étoit en route, elle paſſa près d'une cabane, d'où ſortit un jeune Guerrier qui avoit peine à marcher ſeul, & que quelques Pêcheurs ſoutenoient pour le conduire au char de la Princeſſe. O joie ineſpérée ! C'étoit Fiorlinde, en qui ces Pêcheurs avoient trouvé un reſte de vie, qu'ils s'étoient hâté de rappeller en lui par de prompts ſecours, & ils l'avoient tranſporté de nuit dans leur cabane pour le mieux ſoigner. Carilde jetta un cri de ſurpriſe & de joie, lui fit prendre place près d'elle dans ſon char, & continua ſa route vers Babylone; car la préſence du bien qu'elle avoit retrouvé, ne lui rendoit plus la ſolitude néceſſaire.

A peine Carilde eut-elle quitté le Château d'Arxalte, que Formidaure y entra, aux acclamations des troupes, qui le nommoient leur libérateur. Ce Prince avoit conçu pour Florian la plus haute eſtime : il crut ſa gloire intéreſſée à l'obliger; & jugeant, avec raiſon, qu'il ne pouvoit lui faire un préſent plus noble &

plus agréable que de lui rendre son pere, il se fixa à cette idée, que la crainte même de déplaire au sien ne put balancer : il fit prévenir le Prince Frontelme de sa visite, l'interrogea sur les circonstances de son combat avec le Prince Asmadie; & s'étant convaincu par cette nouvelle information que son oncle avoit été l'agresseur, & que le Prince de Perse l'avoit tué loyalement & innocemment en défendant sa propre vie, après avoir été provoqué par un cartel écrit & subsistant, il le déclara, de son chef, absous & libre; &, pour mettre à exécution ce jugement, qu'il prononçoit en vainqueur, il fit venir le Gouverneur de la Place, & lui ordonna de mettre le Prince Frontelme en liberté.

Formidaure se sentoit entraîner à cet acte, réellement téméraire & inconsidéré, par le penchant qu'il éprouvoit à obliger le brave Florian, & par des impulsions incompréhensibles qui engageoient toutes ses affections à Frontelme lui-même, & dont l'explication sera donnée par le dénouement de l'histoire.

Le Gouverneur apporta à la délivrance de l'illustre prisonnier toute la résistance

qu'on pouvoît attendre du devoir attaché à sa place. Mais que faire contre un Prince victorieux, héritier présomptif de l'Empire, & pour qui tous les cœurs des soldats étoient en effervescence depuis son dernier triomphe? Il se rendit enfin, en suppliant le Prince de se rendre garant de tout, & de lui donner acte d'une résistance poussée aux derniers termes.

Ainsi fut délivré le Prince de Perse, qui promit, en partant, à ses généreux libérateurs, de retirer incessamment ses troupes de toute l'étendue des Etats de l'Empereur de Babylone.

Cependant Formidaure s'avança vers cette Capitale, le cœur agité de diverses craintes, dont un unique objet étoit la cause; car le courroux de l'Empereur & l'appréhension d'une disgrace, à l'occasion d'une action généreuse, étoient ce qui l'inquiétoit le moins. Mais quel accueil lui fera Zélinde? Ne blâmera-t-elle point son retour? Lui permettra-t-on de la voir & de lui parler librement? Voilà les doutes qui l'agitoient, & qui, pour la premiere fois, donnoient dans son ame accès à la terreur : il s'informa d'elle en route. On

lui dit qu'elle avoit langui pendant son absence, & que le bruit de son retour paroissoit la rappeller à la vie. Formidaure, sur cette nouvelle, entre avec joie dans Babylone.

L'Empereur l'accueillit avec bonté; & après quelques questions générales sur ses voyages, il alloit entrer avec lui dans un entretien plus particulier, lorsque le Grand-Chancelier lui présenta une lettre: il l'ouvrit, & la lut bas; mais pendant cette lecture son visage changea tant de fois de couleur, & il parut un si grand trouble dans sa personne, que Formidaure en connut aisément la cause, & crut ne devoir pas tarder à prendre la parole. Cette lettre, lui dit-il, Seigneur, vous instruit, sans doute, d'un événement dont je venois moi-même vous rendre compte. Eh! quelles raisons frivoles, interrompit l'Empereur Agariste, plein de fureur, pourroient autoriser une action si hardie? Qui vous a donné la témérité de rendre libres ceux qui sont détenus par mes ordres? Dans quelle Cour, dans quel Royaume avez-vous appris qu'un fils présume avoir une telle autorité? Je n'ai pu l'apprendre

dans aucun pays, lui répondit froidement Formidaure, puisqu'il n'y a que celui-ci au monde où l'on ait vu, contre le droit des Nations, un Prince exempt de crimes, être fait prisonnier ailleurs que dans une bataille. J'ai su que le fils du grand-Roi de Perse n'a été arrêté que comme soupçonné d'être l'assassin du Prince Asmadie, mon oncle; je suis assuré qu'il ne l'a tué que dans un combat singulier, & à forces égales, où toutes les loix de la Chevalerie ont été observées : voici, Seigneur, le cartel du Prince, votre frere, qui prouve, sans replique, que le Prince de Perse a été provoqué par lui. J'ai cru y voir l'attestation irrécusable de son innocence; j'ai cru que sa liberté devoit en suivre aussi-tôt les preuves, & que son empriſonnement n'étoit pas moins indigne de vous, qu'il étoit injuste à son égard.

Vous prenez votre temps, (répondit Agariste), pour de telles générosités, quand nous sommes en guerre ouverte avec la Perse, & que l'ennemi est à nos portes. Mais, (poursuivit-il, animé du courroux le plus violent), je ne vois que trop où tendent vos projets; il vous tarde

que je ne remette entre vos mains ma couronne : vous croyez sans doute la porter mieux que moi, puisque votre présomption vous rend capable de condamner mes actions, & assez hardi pour me les reprocher. Formidaure répondit (avec une modération dont il étoit rarement capable) : Seigneur, j'ai fait une faute, je l'avoue; l'inclination que j'ai prise pour le Prince Frontelme, pour son fils le brave Florian, ma générosité, l'honneur d'être votre fils, le souvenir des loix de la Chevalerie, où toute surprise est odieuse & proscrite envers notre ennemi, toutes ces considérations, dis-je, m'ont mené peut-être plus loin qu'il ne falloit. Mais daignez attendre quel en sera l'effet. Après demain, au plus tard, vous apprendrez la levée du siege de Rakha, & vous verrez ces campagnes délivrées de tous vos ennemis; cet événement est assuré, si le Prince que j'ai obligé est capable de reconnoissance & de fidélité à sa parole. Mais s'il en manquoit, s'il osoit tourner encore ses armes contre vous, n'auriez-vous pas mon épée pour vous défendre? Formidaure, (reprit le Monarque), votre présomption, justi-

fiée peut-être par votre courage, est du moins condamnée par la voix du devoir. Avez-vous pu la méconnoître? Formidaure, (poursuivit-il d'un ton courroucé), vous me forcerez à la fin d'oublier que je suis votre pere. Et moi, (dit tristement le Prince), je n'oublierai jamais que je suis votre fils.

De deux sens, très-divers, dont cette réponse étoit susceptible, l'Empereur n'en comprit qu'un; celui qui attachoit le plus l'infortuné Prince de Perse, échappa au Monarque : en effet, le vœu le plus avantageux qu'auroit pu former Formidaure, eût été d'oublier que la Princesse Zélinde étoit sa sœur; & c'est dans ce sens que Formidaure se rappelloit avec regret être le fils du plus grand Monarque de l'Asie.

Après s'être acquitté de ses respects envers l'Impératrice, dont l'accueil fut plutôt celui d'une Princesse que celui d'une mere, Formidaure alla prendre possession de celui des appartemens du Palais que lui assignoit sa naissance : il y fut suivi de tous les Courtisans, sur-tout de tous ceux de son âge, qui s'empressoient à l'envi de lui marquer la joie qu'ils avoient de son

heureux retour; il les reçut avec tant de grace & de majesté, qu'aucun d'eux ne s'en sépara sans respect & sans amour.

Débarrassé de ses visites, & l'heure du repos étant venue, il se mit au lit; mais bien inutilement : car il réfléchit aux discours menaçans de l'Empereur, au froid accueil de l'Impératrice, à la difficulté qu'il avoit trouvée à pénétrer jusqu'à Zélinde, à l'incertitude de savoir si Zélinde elle-même approuveroit ou blâmeroit son retour, elle dont la vertu avoit exigé son absence. Toutes ces idées le forcoient de conclure que nul Prince sur la terre n'étoit aussi à plaindre que lui : ces tristes pensées l'occuperent si fort toute la nuit, qu'il faisoit déja grand jour dans Babylone, sans que le Prince eût pu fermer l'œil un moment.

La Princesse Zélinde, de son côté, n'étoit pas moins agitée. Aimant avec fureur, & pourtant détestant sa tendresse, elle flottoit entre la joie & la douleur. La nuit ne fut pas plutôt arrivée, qu'elle congédia toutes ses femmes pour jouir de la satisfaction la plus rare dont jouisse une Princesse, du plaisir d'être seule. Elle avoit

appris ce qui s'étoit passé entre l'Empereur & Formidaure, au sujet du Prince de Perse. Les conséquences qu'elle en tiroit, jointes au violent combat que faisoient dans son cœur l'amour & la vertu, la mettoient hors d'elle-même.

Rodiane, sa nourrice, qui l'aimoit tendrement, & qui, possédant sa faveur plus qu'aucune autre, couchoit dans la chambre voisine, s'apperçut de cette terrible agitation; elle crut même entendre la Princesse parler seule. Elle se leva tout-à-coup, & s'approchant de la porte, elle entendit des soupirs & des gémissemens, qui furent enfin suivis de ces paroles:

» Grands Dieux! auteurs & témoins de mes larmes, que vous ai-je fait? que voulez-vous de moi? Si l'amour que je ressens me rend coupable, foudroyez-moi pour me faire cesser d'être criminelle. Je voulois mourir, & vous me forcez de vivre! Pourquoi m'avoir renvoyé ce Prince trop aimable, sinon pour m'arracher du tombeau où j'étois prête à descendre? Ah! je le vois, Dieux injustes! vous voulez que je souffre sans relâche! vous voulez que Formidaure & moi brûlions sans espoir

de trouver de remede à des feux réprouvés par la Nature, proscrits par la raison & par les loix; vous voulez que nous nous voyons toujours, que nous nous entretenions presque à tous momens; que complices involontaires & confidens forcés de nos douleurs réciproques, nous en augmentions chaque jour la violence «.

De fréquens sanglots lui couperent alors la voix. Rodiane, vivement pénétrée du triste état de cette Princesse, se reprocha mille fois de l'avoir si long-temps laissé souffrir. Elle n'ignoroit pas la passion de Formidaure; mais elle étoit bien éloignée de penser que Zélinde y fût aussi sensible que les plaintes qu'elle venoit d'entendre lui faisoient présumer; elle jugea son secours nécessaire dans une si terrible situation. Entrant donc dans la chambre de Zélinde, elle s'approcha de son lit: Eh quoi! lui dit-elle, belle Princesse, est-ce ainsi que doivent se laisser abattre des cœurs magnanimes? Avez-vous assez peu de confiance en moi, qui vous ai nourrie, ainsi que Formidaure, pour me cacher si long-tems vos déplaisirs, & me priver par-là des moyens de les soulager? Reprenez

courage; le Ciel ne vous eſt pas auſſi contraire que vous vous l'imaginez. Plus ſes influences annoncent, en apparence, de malignité, plus elles peuvent devenir réellement favorables. Elles commencent, n'en doutez point, à changer en votre faveur, puiſqu'elles m'ont conduite ici pour vous entendre & pour vous ſecourir. Je puis finir vos peines, Princeſſe, j'oſe vous en aſſurer.

La confuſion de Zélinde lui fit garder quelque temps le ſilence : le ſecours ineſpéré qu'on lui offroit, lui paroiſſoit trop prompt pour n'être pas chimérique. Elle n'ouvrit la bouche que pour s'écrier : Ah ! Rodiane, qu'avez-vous entendu ? & quel remede pouvez-vous me propoſer, dans le moment où je n'aſpire qu'à mourir ?

Vivez, belle Princeſſe, reprit Rodiane, en lui baiſant la main, vivez ; que Formidaure vive : aimez-vous l'un & l'autre, & n'en rougiſſez plus. Le Ciel, qui rend vos feux ſi violens, ſaura les rendre légitimes.

Zélinde troublée la regardoit fixement, comme voulant chercher dans ſes yeux la vérité de ſes paroles ; cependant, étonnée

d'entendre parler de la sorte une personne qui lui étoit attachée depuis si long-temps, & dont elle avoit éprouvé mille fois la sincérité, elle dévora les reproches que son incrédulité lui suggéroit. Rodiane s'en apperçut : Calmez-vous, Princesse, continua-t-elle, & donnez une croyance entiere à mes discours. Formidaure n'est pas votre frere : ce secret n'est connu que de l'Impératrice & de moi ; elle ne me pardonneroit jamais de vous l'avoir révélé : mais l'espoir que vous n'abuserez point de la confidence que j'ose vous faire, me fait céder à l'envie de terminer vos douleurs.

Si la Princesse, dans le premier moment, avoit pu donner une foi entiere à une nouvelle inespérée, elle eût couru risque de succomber à l'excès de sa joie. Le peu d'apparence qu'elle y trouvoit, suspendit une conviction qui eût été peut-être dangereuse pour ses jours ; cependant la fidélité qu'elle avoit toujours reconnue dans Rodiane, introduisit insensiblement dans son cœur un rayon d'espérance : mais, également agitée de desir & de crainte, elle n'osoit se faire expliquer ce

myſtere : enfin, après un profond ſoupir, & d'une voix qui ſembloit demander ſi elle devoit vivre ou mourir, elle lui parla ainſi :

Ah! ma chere Rodiane, après les coups mortels que le Ciel m'a portés, comment pourroit il me devenir favorable? Comment?..... Vivez heureuſe, interrompit Rodiane; je vous le répete encore, le Prince Formidaure n'eſt point votre frere. En diſant ces mots, elle s'aſſit ſur le lit de la Princeſſe, & continua de la ſorte :

L'Impératrice votre mere paſſa les ſept premieres années de ſon mariage ſans pouvoir élever aucun des enfans qu'elle mettoit au jour; elle en conçut un violent chagrin. Elle étoit dans cette ſituation; lorſque la guerre s'éleva entre le Roi d'Arabie, ſon pere, & le Roi d'Egypte. L'Empereur de Babylone ſe crut obligé d'aller au ſecours de ſon beau-pere : il conduiſit une nombreuſe armée en Arabie, & s'y fit accompagner de l'Impératrice, pour lui donner la ſatisfaction de revoir les perſonnes illuſtres auxquelles elle devoit la naiſſance. Elle y devint bientôt enceinte, & paſſa les premiers mois

auprès de la Reine d'Arabie, tandis que les deux Rois, suivis de leurs armées, s'avançoient du côté de l'Egypte. Sur la fin de sa grossesse, l'Impératrice demanda à la Reine, sa mere, l'agrément de passer dans l'Isle fortunée, située aux confins de la Mer Rouge, dont l'air est extrêmement pur, & qu'elle s'imaginoit devoir lui être plus favorable.

Ce dessein eut tout le succès qu'elle désiroit. Au bout des neuf mois, elle mit au jour un Prince. Vous n'ignorez pas (comme je vous l'ai dit plusieurs fois) que j'ai pris naissance dans cette même Isle; je m'y trouvois alors dans la fleur de mon âge, mariée à un Pilote, & je venois de perdre tout récemment une fille de six mois, dont la mort m'avoit extrêmement touchée. Pour me distraire de ma douleur, j'allai, le jour même que naquit le Prince de Babylone, me promener au bord de la mer, qui n'étoit éloignée de ma maison que d'un mille; j'y restai quelque temps, & je me disposois à retourner chez moi, lorsque, du côté de la pointe du rocher qui s'avance dans la mer, & défend une petite

plage de l'impétuosité des flots, j'apperçus une galere, qui, à force de rames, s'approchoit du rivage. Je remarquai qu'elle venoit se mettre à l'abri du vent dans une espece de havre. Je montai sur le haut de la côte où étoit le grand chemin, & m'étant arrêtée, je vis la galere aborder; plusieurs personnes, mêlées avec les Mariniers, descendre avec précipitation, & enfin paroître une Dame magnifiquement vêtue, portée sous les bras par des Domestiques, & soutenue par un jeune Chevalier, le plus beau, après Formidaure, que j'aie vu de ma vie. Il aida cette Dame à s'asseoir doucement sur le sable; il y fit promptement apporter un grand nombre de carreaux, sur lesquels on l'étendit; puis il la quitta, & monta sur la côte, au même endroit du chemin où la curiosité m'avoit arrêtée. Le hasard fit qu'il jetta les yeux sur moi, qui, empressée de voir la fin de cette aventure, n'avois pu me résoudre à m'éloigner; je le vis s'avancer vers moi. A mesure qu'il s'approchoit, son front paroissoit devenir plus serein; il m'aborde, & me demande si, dans les environs,

il ſeroit difficile de trouver une femme qui pût donner un prompt ſecours à une jeune Etrangere, qui, émue par l'agitation de la mer, paroiſſoit être ſur le point d'accoucher. La grace ſinguliere de ce Chevalier me diſpoſa à lui offrir de lui rendre moi-même cet office : je jugeai que le Ciel paroiſſoit m'avoir conduite en ce lieu pour le ſalut de la mere & de l'enfant qui pouvoit naître. Il en parut charmé, & me prenant par la main, il me fit deſcendre, avec mille proteſtations de bien reconnoître mes ſoins.

Je vis à l'inſtant, au pied du côteau, & aſſez près de la mer, s'élever un pavillon & un lit ſur lequel l'Etrangere ſe coucha. Sa beauté, quoiqu'un peu altérée par la pâleur, ne me parut pouvoir être comparée qu'à celle du Chevalier, que j'appris être ſon époux. Je lui fis offre de la recevoir dans ma maiſon; mais il le refuſa, me faiſant entendre qu'il ſeroit plus dangereux de la tranſporter, ne fût-ce qu'à cent pas, que de la laiſſer paſſer ainſi une nuit pendant une ſaiſon favorable & dans un air auſſi tempéré que celui qui regnoit dans cette

Isle. Je n'insistai pas davantage, & l'événement justifia sa prévoyance; car un instant après, pressée par les plus vives douleurs, elle mit au monde un enfant dont les graces & les beautés naissantes ne dégénéroient point de celles de son pere. Pour vous le prouver, Princesse, il suffit de vous dire que ce même enfant est Formidaure. Je l'enveloppai de mon mieux avec le peu de linges qu'on put trouver dans la galere. Après que j'eus suffisamment pourvu aux besoins de l'enfant & de la mere, comme il étoit déja nuit, chacun retourna dans la galere pour s'y reposer, à la réserve de quatre hommes armés, qui resterent pour faire une garde exacte autour de la tente. Il ne demeura auprès de la Dame que son époux & moi; j'y restai ainsi pendant quelque temps, tenant toujours l'enfant dans mes bras: mais comme il faisoit des cris continuels que je ne pouvois venir à bout d'appaiser, je jugeai à propos de le porter au-dehors, & de le mettre entre les mains d'un de ses Gardes, pour qu'il ne troublât point le repos de la mere, qui commençoit à s'endormir, ainsi que son époux.

Comme je retournois vers la tente, je vis descendre le long du plus étroit sentier de la colline, au clair de la Lune, un homme qui marchoit à grands pas, & qui sembloit agité du dessein le plus funeste. Il tenoit dans ses bras un enfant qui paroissoit nouveau né, & qu'il se disposoit à précipiter dans la mer. Ce furieux étoit tellement égaré par l'idée même du crime auquel il étoit résolu, qu'il ne fit d'abord aucune attention, ni à moi, ni aux quatre Gardes. *Péris, malheureux enfant*, s'écrioit-il, *puisqu'ainsi l'ordonne ta destinée!* A ces mots, qui eussent fait frémir l'être le plus insensible, deux des Gardes s'avancent vers lui, & lui enlevent l'enfant. Cet homme, revenu de sa surprise, & voyant son projet manqué, remonte promptement la colline, & se dérobe par une prompte fuite. Les deux Gardes, saisis d'une proie aussi imprévue, m'invitent à considérer la finesse des linges & la richesse des étoffes dont cet enfant étoit enveloppé. Ils me firent observer que la fortune, par un accident aussi extraordinaire,

vouloit

vouloit, ſans doute, pourvoir leur jeune Maître, au berceau, de ce qui lui manquoit; en un mot, ils me perſuaderent de dépouiller le ſecond enfant pour revêtir le premier: je ne pus réſiſter à leurs inſtances; il fallut leur complaire; après quoi, je rentrai avec empreſſement dans le pavillon. Mon projet étoit de faire part à la malade & à ſon époux d'un événement auſſi ſingulier. Mais ayant reconnu qu'ils dormoient l'un & l'autre profondément, & qu'ils ne s'étoient point réveillés au bruit qu'on avoit fait autour de la tente, je crus devoir différer juſqu'à leur réveil pour m'expliquer: je me remis comme j'étois auparavant; je tins dans mes bras le nouvel enfant, qui ne faiſoit aucun cri, tandis que Formidaure continuoit les ſiens entre les mains de celui qui le gardoit, qui, pour l'éloigner davantage de la tente, étoit remonté plus haut, & tâchoit de le calmer & de l'aſſoupir en ſe promenant à petits pas.

En cet état, l'aube du jour n'avoit pas encore paru, lorſque j'entendis redoubler les cris du jeune Formidaure; j'y cours, & laiſſe au pied du lit l'enfant que j'y

tenois endormi. A peine me fus-je écartée de la tente, que je vis le Garde qui tenoit Formidaure, violemment assailli par un Babylonien, qui lui dit, en le frappant d'un coup de cimeterre : *Ah! traître, te voilà pris.* Le Soldat attaqué posa précipitamment Formidaure à terre, &, l'épée à la main, se mit en défense. Les trois autres, qui étoient autour de la tente, vinrent à son secours; mais ils furent bientôt entourés par une grosse troupe de Cavaliers armés, dont les uns ayant ramassé Formidaure, l'emporterent à toute bride, & les autres attaquerent en si grand nombre les quatre Gardes, que, malgré leur vigoureuse défense, ils ne purent éviter de périr. Ce spectacle me troubla & m'épouvanta si fort, que je me sauvai derriere un buisson, éloigné de-là à un quart de lieue de distance. Une heure après, n'entendant plus rien, je repris courage, & me rapprochai du côteau : mais je n'y trouvai plus de vestige de pavillon; je vis, au contraire, la galere fendre la mer à pleines voiles & à force de rames; puis j'apperçus quatre corps morts étendus à terre; je reconnus directement les traits

des quatre Gardes. La peur alors surmonta la peur. Je pris, sans doute un peu tard, le parti de retourner à ma maison, où j'arrivai sans fâcheuse rencontre.

J'y appris que l'Impératrice avoit mis au monde un Prince, le même jour que j'étois partie; & le lendemain j'entendis dire publiquement que ce Prince avoit été enlevé pendant la nuit, mais que peu d'heures après, on l'avoit arraché des mains de ses ravisseurs, qui avoient tous été massacrés. La nourrice ayant été interrogée, accusa un particulier, qui fut arrêté & jetté dans les fers; il avoua le crime, & déclara qu'étant entré, par une fenêtre, dans la chambre où étoit le Prince de Babylone, il l'avoit emporté, & s'étoit sauvé du côté de la mer, mais qu'étant tombé dans un corps-de-garde en faction sur la côte, il avoit laissé l'enfant entre leurs mains, & avoit cherché son salut dans la fuite. Il n'avoua rien de plus, & ne chargea personne, malgré les cruels tourmens qu'on lui fit subir, & dans lesquels il perdit la vie.

Alors réfléchissant sur toutes les circonstances de cette aventure, & de celle

qui m'étoit arrivée, je ne doutai point que l'échange que j'avois fait n'eut occasionné la mépriſe; que l'enfant qu'on nommoit Formidaure, & qu'on regardoit comme le Prince de Babylone, ne fût le fils de l'Etrangere que j'avois vu aborder dans l'Iſle; & qu'elle n'eût enlevé, dans ſa galere, le véritable enfant de l'Impératrice. Pour m'en éclaircir davantage, j'allai au Palais, trois jours après; j'appris que cet enfant s'étoit retrouvé ſain & ſauf, dans le même appareil & les mêmes ornemens dont je l'avois revêtu. Les preuves me parurent plus que convaincantes: je demandai qu'on m'introduisît auprès de l'Impératrice; on me l'accorda; & après avoir obtenu de n'être entendue que d'elle ſeule, je lui fis un récit ſincere de tout ce dont j'avois été témoin.

Un éclairciſſement ſi déciſif la troubla. Elle ſe fit, à l'inſtant, apporter l'enfant dont elle ſe croyoit la mere. Elle m'ordonna de le déshabiller, pour voir s'il avoit un ſigne en forme de roſe, qu'elle avoit remarqué à ſon fils, vers le coude du bras gauche: mais n'y trouvant rien,

elle demeura convaincue d'un changement auquel d'ailleurs elle ne voyoit aucun remede.

Elle me recommanda, ſous les plus rigoureuſes peines, de garder, ſur cet événement, un ſecret inviolable. Pour m'y engager plus fortement, elle congédia la Nourrice qu'on avoit retenue, voulut que je priſſe ſa place, & que j'obligeaſſe mon mari à me ſuivre. Je reſtai donc; & je nourris Formidaure.

L'Impératrice n'épargna ni ſoins ni dépenſes pour découvrir ce qu'étoit devenu ſon véritable fils. Elle envoya des Couriers le long de la mer, du côté de l'Egypte, & juſqu'au golfe Perſique; mais elle n'en put avoir aucune nouvelle. Comme celui qui avoit enlevé le Prince étoit mort ſans avoir nommé ſes complices, les ſoupçons tomberent ſur différentes perſonnes. Le droit que l'illuſtre Aſmadie, votre oncle, pouvoit avoir à la Couronne, fit penſer quelques perſonnes peu aventageuſement de lui; d'autres en accuſerent le Roi d'Egypte, ennemi déclaré de cet Empire. Quoi qu'il en ſoit, la choſe eſt reſtée incertaine; &

l'appréhenſion qu'avoit l'Impératrice de ſe voir ſans enfans, la fit réſoudre à cacher la perte qu'elle avoit faite, & à élever Formidaure comme s'il eût été ſon propre fils.

Peu de temps après, étant revenu à Babylone avec l'Empereur, elle ne tarda pas à devenir enceinte. Alors elle ſe propoſa de découvrir à l'Empereur le changement arrivé dans l'Iſle fortunée, ſi elle mettoit au monde un Prince, Mais ce fut vous, Princeſſe, que cet accouchement mit au jour.

L'heureuſe délivrance de votre auguſte mere fit l'objet de rejouiſſances publiques dans tout l'Empire de Babylone. Les peuples ne virent dans votre naiſſance qu'une preuve de la fécondité de leur jeune Souveraine, & ſe promirent de voir bientôt naître des freres au Prince Formidaure, qu'ils croyoient être le légitime héritier préſomptif du Trône. L'Impératrice, qui ſavoit le contraire, & qui, par cette raiſon, auroit deſiré avoir mis au monde un fils, fit voir du chagrin d'avoir été trompée dans ſon attente, ſans cependant avouer à perſonne qu'à moi, la

vraie cauſe de ce chagrin. Les Mages mêmes s'y méprirent, & l'un d'eux, pour diſſiper ſa mélancolie, exprima, par les deux ſtrophes ſuivantes, les ſentimens de joie & de ſécurité de la nation, à l'occaſion de votre naiſſance.

Nature eſt abondante;
Les dons ſuivent ſes dons;
Le Printems nous préſente
Le germe des moiſſons:
La fleur qui vient d'éclore
A d'autres biens conduit.
Vive le don de Flore,
Qui nous annonce un fruit!

Peuples! les Dieux propices
Vous ordonnent des jeux,
Préludes des délices
Qui combleront vos vœux.
Chériſſez cette Aurore,
Le plus beau jour la ſuit:
Vive le don de Flore,
Qui vous préſage un fruit!

Cependant le Ciel, conſtant à favoriſer Formidaure, & à confirmer ce qu'il

avoit fait en sa faveur, s'obstina à démentir la prédiction du Mage; & vous fûtes, Princesse, le dernier fruit du plus auguste hyménée. Ce fut pour l'Impératrice une nouvelle nécessité de garder le silence sur les étranges circonstances de ses premieres couches; & elle s'y détermina d'autant plus volontiers, que Formidaure ne croissant pas moins en perfection qu'en années, s'attiroit l'affection de tous les cœurs; & que l'Empereur, qui le croyoit son fils, & le regardoit comme son successeur, faisoit partager à l'Impératrice le contentement qu'il en recevoit.

Vous n'ignorez pas de quelle maniere vous fûtes élevés ensemble; mais l'Impératrice ayant connu que, dès l'âge de quatorze ans, l'attachement qu'il avoit pour vous, passoit les bornes de l'amitié fraternelle, elle prit le Prince en aversion, & commença à se reprocher l'injustice de taire un secret qui ôtoit la Couronne aux héritiers légitimes. Mais la honte de s'être tue si long-temps, & l'incertitude de savoir comment une révélation de cette nature seroit reçue de

l'Empereur, l'ont retenue jusqu'à ce jour. Voilà, belle Princesse, l'histoire de la naissance de votre illustre Amant, que je ne vous ai cachée que par l'ordre rigoureux qui m'en avoit été donné : mais dans ce moment où le hasard m'a fait connoître que vous ressentez pour Formidaure une passion mutuelle & invincible, je n'ai pu m'empêcher de sacrifier l'obéissance que je dois à la mere, pour sauver les jours de la fille. Vivez, ma Princesse, espérez tout du temps. La voix impérieuse de la nature & de la vertu ne sont du moins plus un obstacle à votre union. Vous n'avez plus à combattre que des difficultés politiques; & tout vous invite à vous flatter que les Dieux propices vous les applaniront. Formidaure est, à la vérité, d'une naissance inconnue; mais l'éclat de ses exploits l'ont rendu digne de votre main, & ont justifié le caprice du sort, qui, dès le berceau, l'a placé avec vous sur les dégrés du Trône. Les peuples le chérissent presque autant qu'ils le réverent. La prévention qu'ils ont pour lui, leur fera voir avec joie l'hymen de deux personnes, qu'ils ont toujours res-

pectées comme leurs Maîtres légitimes, & les chefs d'œuvres de la nature.

Le cœur de Zélinde se remplissoit de joie à mesure que, dans le cours de ce récit, les détails distincts & les circonstances l'assuroient que ce ne pouvoit être une fiction. Sûre de la passion extrême de Formidaure pour elle, elle ne douta point qu'il n'apprît ces nouvelles inespérées avec les plus grands transports; & qu'il ne préférât mille fois à la douceur de l'aimer & à l'espoir de la posséder un jour légitimement, & sans remords, tous les avantages qu'il perdoit à n'être plus le fils d'Agarisse. Dès ce moment donc, elle brûla d'impatience de se trouver seule avec lui, en présence de Rodiane, pour lui révéler ce qu'il lui importoit tant de savoir. Mais les ordres rigoureux de l'Empereur & de l'Impératrice, mettoient à cette entrevue si desirée, un obstacle des plus difficiles à lever. Plusieurs semaines se passerent sans qu'il fût possible de le franchir: enfin, deux jeunes freres du nombre des Gardes de l'Empereur, & qui, l'un & l'autre, devoient leur poste au crédit de Rodiane, ayant rencontré

celle-ci, & lui ayant dit que la nuit suivante ils devoient garder en dehors la porte de l'appartement de la Princesse Zélinde, Rodiane crut avoir trouvé l'occasion la plus favorable pour procurer aux deux amans un instant d'entretien. En effet, les deux freres engagerent leur parole à Rodiane de faire ce qu'elle desiroit, & d'introduire secrétement Formidaure une heure avant le lever du soleil, temps où ils seroient seuls à leur poste, & sans crainte d'être surveillés. Rodiane compta sur leur promesse, & concerta en conséquence l'entrevue des deux Amans, pour l'heure indiquée. Mais les deux freres ne l'eurent pas plutôt quittée, qu'ils se consulterent, & que réfléchissant sur les conséquences terribles que leur condescendance pouvoit avoir, ils prirent le parti de tout révéler à leur Chef; en sorte que l'Empereur, à son coucher, fut instruit que le Prince de Babylone devoit, contre ses ordres, se faire introduire dans l'appartement de sa sœur, une heure avant le lever du soleil. Résolu de le surprendre en faute, il recommanda qu'à l'instant où le Prince se présenteroit, les deux

freres le laissassent entrer chez la Princesse, & qu'aussi-tôt l'un d'eux vînt lui en donner avis, tandis que l'autre, sous les armes, feroit sentinelle à la porte, & s'opposeroit à ce que personne sortît.

Le courroux dont étoit transporté l'Empereur, ne lui permit pas de fermer l'œil. Il passa une partie de la nuit à se plaindre à l'Impératrice de la fierté de Formidaure, de sa désobéissance, de son peu de respect, & sur-tout de l'amour dangereux dont il paroissoit toujours enflammé pour Zélinde. Après avoir exagéré le mauvais effet qu'une telle conduite pouvoit produire dans le Royaume, & l'aversion qu'elle lui inspiroit contre un fils si coupable, il poussa son ressentiment jusqu'à rejetter sur la négligence de l'Impératrice les progrès d'un tel désordre. Celle-ci crut avoir trouvé le vrai moment de dévoiler à ce Monarque ce qu'elle lui avoit caché jusqu'alors. Elle commença par blâmer Formidaure; elle condamna hautement sa hardiesse; & après plusieurs discours amenés de loin, elle se hasarda à dire qu'elle n'avoit pu s'empêcher plusieurs fois de penser que

cet enfant avoit été changé dans l'enlevement qu'on en fit dans l'Isle Fortunée; que sa Nourrice même en avoit quelque soupçon. Enfin, voyant qu'Agariste ne paroissoit pas adopter cette idée, elle en vint au point de lui déclarer ingénument tous les détails de cet événement,

L'Empereur la reprit aigrement de lui avoir si long temps caché un secret de cette importance. Il se rappella la perte affligeante de son fils, & ne s'en consola que par l'idée d'abaisser l'orgueil de Formidaure, & de faire éclater sa justice, sans qu'on pût l'accuser de trop de sévérité.

Fixé à cette résolution, il se leva; & lorsque le Garde vint lui donner avis de l'entrée de Formidaure dans l'appartement de la Princesse, il trouva l'Empereur tout habillé. Agariste se mit aussitôt en marche vers l'appartement de Zélinde; &, pour les mieux surprendre, ayant défendu qu'on l'annonçât, il entra si précipitamment, qu'il trouva Formidaure, un genou à terre, baisant tendrement la main de la Princesse, au moment ou Zélinde, après avoir pris à

témoin Rodiane qu'il avoit été changé au berceau, & qu'ainsi il n'étoit pas son frere, venoit de lui jurer un amour éternel, & de lui protester qu'elle n'accepteroit jamais d'autre époux que lui.

La colere de l'Empereur s'irrite à cet aspect. Elle n'est plus tempérée par les mêmes motifs qui l'avoient arrêté jusqu'alors. Il la laisse éclater contre un objet qui ne lui est plus qu'étranger & odieux. « Téméraire, s'écrie-t-il, de » quel front osez-vous lever des yeux » séducteurs sur une Princesse que vous » croyez votre sœur? de pareils sentimens sont-ils dignes d'un Chevalier, » d'un Prince, d'un homme d'honneur? » Je m'étonnois qu'un cœur capable » d'une passion si criminelle, fût formé » de mon sang. Le Ciel, qui ne peut » plus souffrir vos égaremens, m'a fait » enfin connoître que vous n'êtes point » mon fils. Allez chercher un pere au » fond des plus horribles forêts, seules » faites pour servir de voile aux passions » impies. Babylone & ma Cour ne produisent & ne souffrent point de monstres : sortez de mes Etats. »

La présence de Zélinde, dont la vue & les tendres regards captivoient en ce moment les yeux, l'attention, l'intérêt & toute l'ame du Héros, empêcha le fougueux Formidaure d'entendre la plus grande partie de reproches outrageans que lui faisoit Agarisse. Il ne prit garde qu'aux dernieres paroles, qui lui enjoignoient de partir; & il obéit à l'instant, avec un farouche silence; mais l'ame, en secret, satisfaite d'être débarrassée du terrible fardeau des remords, & de pouvoir désormais aimer, idolâtrer Zélinde, de l'aveu de la Nature, & sous les auspices des Dieux, protecteurs des ardeurs innocentes.

Monté sur son coursier, & suivi d'un seul Ecuyer, il sort de Babylone avant le soleil levé, en prenant le chemin de la Perse, où sa liaison avec Florian, & la liberté rendue par lui à Frontelme, lui assuroient de vrais & utiles amis. Chemin faisant, il laissa échapper ces paroles : Je me crus honoré d'être » le fils d'Agarisse, & ce Monarque » n'a pas dû rougir d'être mon pere. » Mais enfin nos liens sont rompus. Si

« ma naiſſance n'eſt pas royale, je ſau-
» rai vivre & mourir en Roi. Dans
» l'eſpoir ſeul de rencontrer la mort,
» pour me délivrer de ma paſſion in-
» vincible, j'ai fait des exploits dignes
» de répandre mon nom dans toute
» l'étendue de la terre. Quelles victoires
» ne remporterai-je point, quels pays
» ne deviendront pas ma conquête,
» animé par l'eſpoir de poſſéder ce que
» j'aime ? J'ai perdu un titre & des
» Etats ; mon bras ſaura m'en procurer
» d'autres. Que m'importe, aujourd'hui,
» la perte d'un Royaume que je puis
» demain devoir à moi-même, & que
» j'ai ſemblé juſqu'ici ne tenir que d'un
» pere? »

Cependant, ſur la nouvelle de ce qui venoit d'arriver, les Etats de Babylone s'aſſemblerent ; & , de l'avis de l'Empereur, déclarerent Formidaure déchu de ſon droit à la Couronne, & lui ſubſtituerent, par le droit de naiſſance, le Prince Fiorlinde, fils du Prince Aſmadie, frere de l'Empereur Agariſte, de ce même Aſmadie que Frontelme,

Prince de Perſe, avoit tué innocemment: c'eſt-à-dire, qu'on ſubſtitua aux droits de Formidaure cette tendre & intéreſſante Fidalme, épouſe ſecrete du Prince Florian, & élevée avec les habits d'un autre ſexe, ſous le nom du Prince Fiorlinde. Dans cette même Aſſemblée des Etats il fut décidé, toujours de l'avis de l'Empereur, que la Princeſſe de Zélinde ſeroit mariée au Prince Fiorlinde ſon couſin, & qu'ainſi ſeroient confondues & réunies les prétentions des deux branches de la Maiſon Impériale.

La Princeſſe Zélinde apporta la plus grande réſiſtance à ces diſpoſitions; elle eut le courage de dire à l'Empereur ſon pere que, réſolue à mourir, elle ne pouvoit conſentir à épouſer Fiorlinde, d'autant que, forcée par un penchant irréſiſtible, elle avoit engagé ſa foi au Prince Formidaure pour toute la vie.

Il n'y avoit pas là de quoi embarraſſer le moindre des Bourgeois de Babylone: mais bien des choſes arrêtent les Princes; qui ne font pas le plus léger effet ſur un homme du commun; il y a nombre de gens qui veulent être gou-

vernés par quelqu'un. Agariſte, qui depuis nombre d'années ne ſe laiſſoit plus maîtriſer par ſa femme, ſe laiſſa en ce moment dominer par ſa fille, & n'eut pas la force de la contraindre à obéir; il eſpéra que le temps la changeroit.

La Princeſſe Carilde, veuve d'Aſmadie, & mere du prétendu Prince Fiorlinde, eut avis de cette réſiſtance opiniâtre. Elle aimoit tendrement ſa niece, la Princeſſe Zélinde; elle lui écrivit une lettre des plus gracieuſes, où elle l'invitoit à la venir voir, & où elle aſſuroit qu'elle ne trouveroit en tiers à cette entrevue qu'une ſeule perſonne de ſon ſexe, & que tout homme en ſeroit exclu.

Zélinde ſe rendit à cette invitation; elle vit à côté de ſa tante une jeune perſonne, ou plutôt une Princeſſe, que ſon âge, ſes graces, & le coſtume de ſes vêtemens, invitoient à prendre pour telle, & qui accourut au-devant d'elle pour l'embraſſer. Zélinde répondit avec un naïf empreſſement à cette careſſe de l'aimable inconnue. Mais quelle fût ſa ſurpriſe, lorſque la conſidérant plus attentivement, elle reconnut en elle ſon

couſin Fiorlinde! Elle reſtoit immobile d'étonnement, quand la belle Fidalme prit ainſi la parole : Raſſurez-vous, & pardonnez-moi, ô chere Zélinde! Fiorlinde n'eſt comme vous qu'une Princeſſe; & comme vous êtes de la branche aînée, votre très-humble couſine a encore moins de droits que vous à la ſucceſſion du Trône; c'eſt à votre tante, c'eſt à ma mere la Princeſſe Carilde, qu'il appartient de vous apprendre les circonſtances de ma naiſſance, & de lever le voile qui a juſqu'ici dérobé à vos yeux une vérité, dont le temps amene enfin la révélation.

Ici la Princeſſe Carilde fit à ſa niece Zélinde le récit de ſes aventures : elle lui apprit comment ſon époux, le Prince Aſmadie, avoit malheureuſement péri dans un combat ſingulier avec le Prince Frontelme; comment cédant au deſir violent de venger ſon mari mort, elle avoit ſaiſi l'occaſion d'un voyage du Prince Frontelme en Babylone, pour l'aſſoupir par l'effet d'une boiſſon ſoporifique; comment, à la vue de ce Prince qu'elle ne connoiſſoit point, ſa fureur & ſa vengeance s'étoient converties en

amour; comment Frontelme lui-même eſt devenu épris d'une égale paſſion pour elle, ils s'étoient mariés ſecrétement; & comment de ce mariage étoit née ſa chere Fidalme qu'elle avoit fait élever clandeſtinement, & qu'elle avoit enſuite ſubſtituée (ſans que perſonne s'en doutât) à ſon frere du premier lit, c'eſt-à-dire, au Prince Fiorlinde, la mort lui ayant enlevé celui-ci à l'âge de deux ans.

Alors Carilde ſe jettant au col de Zélinde, s'écria : Ma chere niece, vos ennuis me ſont connus; vous êtes adorée du Héros qui a ſauvé cet Empire, & qui a délivré des fers le Prince de Perſe mon époux; conſervez-lui votre cœur, & ſouffrez qu'à votre amour pour lui, que j'approuve, je joigne toute ma reconnoiſſance & toute celle de ma chere Fidalme. Mais, pour votre propre intérêt, agréez que Fidalme perſiſte à paſſer pour ſon frere Fiorlinde; conſentez, ſous ces fauſſes apparences, à un hymen que l'autorité d'un pere exige de vous, & qui, ne vous engageant à rien, vous conſervera au contraire à votre cher Formidaure. Oui, s'écria

Fidalme ; ſouffrez-moi, chere couſine, l'apparence, le nom d'époux, pour en réſerver à Formidaure toute la réalité.

Zélinde, revenue de ſa ſurpriſe, fit mille remercîmens à ſes cheres parentes : elle ſe rendit bientôt après aux inſtances de ſon pere, & les nôces furent célébrées dans Babylone avec la plus grande pompe.

Formidaure qui ignoroit ce qui ſe paſſoit, & qui, quand il l'auroit-ſu, n'eût jamais pu pénétrer le myſtere répandu ſur un tel événement, s'acheminoit vers Suſe, Capitale de la Perſe : il entra dans le Palais au moment où le Prince Frontelme, ſubſtitué par le vieux Roi Iſnegarde à toutes les fonctions de la royauté, recevoit la députation des Scythes. Formidaure deſcendu de cheval, ſe mêla avec le peuple, qui frappé de la bonne mine de cet Etranger, le fit inſenſiblement paſſer aux premiers rangs de l'aſſemblée, en ſorte que le Prince Frontelme & ſon fils, le brave Florian, reconnurent fort aiſément leur cher Formidaure ; ils ne témoignerent rien, & laiſſerent parler les Députés.

Ces organes d'un Peuple libre repré-

ſenterent que les Scythes, laſſés d'une guerre civile & des forfaits mutuels de deux factions inteſtines qui déchiroient leur Patrie, avoient aſſemblé les Etats généraux de la Nation; qu'il y avoit été décidé que le grand Roi de Perſe ſeroit ſupplié de leur donner un Monarque de ſon choix, & qu'il s'obligeroit, en faveur de cette élection, à la maintenir & à la faire reſpecter & reconnoître par les factions Scythiques oppoſées. Ils ajouterent que la plus forte des deux n'avoit d'autre reſſource que de ſolliciter le ſecours de l'Empereur de Babylone; mais que ce Monarque étoit deſtitué de ſon plus fort appui, par la retraite de l'invincible Formidaure, qu'il avoit eu l'imprudence de déſavouer pour ſon héritier.

Frontelme alors ſe levant de ſon trône, courut au-devant de Formidaure; & le prenant par la main : Voilà, dit-il aux Députés, ce Héros invincible, à qui l'ingrat Agariſte doit la conſervation de ſes Etats. Voilà celui dont le bras ſeul pouvoit être à craindre pour vous, celui enfin que mon choix vous donne pour Monarque, & dont je ſoutiendrai l'élec-

tion avec toutes les forces de la Perſe.

Les Députés applaudirent, ainſi que toute l'aſſemblée; & ſe proſternant aux pieds de Formidaure, le reconnurent pour Monarque des Scythes.

Cher Formidaure, lui dit Frontelme, je me ſuis un peu trop preſſé de vous tenir parole, & de licencier la majeure partie de mes troupes: mais il me reſte encore trente mille hommes ſous les armes; avec ce ſecours nous allons, mon fils Florian & moi, nous mettre en marche avec vous; un pareil nombre de ſoldats ſera prêt à nous ſuivre dans quinze jours. Le reſpectable Iſnegarde, mon pere, à qui j'ai l'honneur de vous préſenter, daignera pendant notre abſence qui ſera courte, reprendre le ſoin pénible du Gouvernement.

Que ne vous dois-je point, brave Chevalier, dit l'auguſte vieillard à Formidaure; en délivrant mon fils, vous m'avez rendu le ſoutien, la gloire & la conſolation de ma vieilleſſe. Allez, en dépit d'Agariſte, prendre poſſeſſion d'un Trône; le ciel devoit une couronne au libérateur des Rois.

Dès le lendemain les trois Princes,

l'armée Perſane & les Députés ſe mirent en marche. Arrivés ſur les frontieres de Scythie, ils firent ſignifier aux Etats l'élection de Formidaure, laquelle fut unanimement confirmée. Les deux factions rivales ſe diſſiperent; & dès ce moment il n'y eut plus en Scythie d'autres troupes ſous les armes que celles du Prince de Perſe.

C'eſt préſentement, dit Florian au nouveau Monarque des Scythes, que votre rang, devenu égal à votre courage & à vos vertus, vous donne un droit excluſif à la main de la belle Zélinde; hâtez-vous d'en faire la demande par vos Ambaſſadeurs; faites voir toutes les forces de la Scythie prêtes à ſoutenir votre droit, & comptez pour auxiliaires toutes celles de la Perſe.

Comme Florian diſoit ces mots, un Perſan richement vêtu vint ſe proſterner aux pieds de Formidaure, qui, l'ayant relevé avec bonté, reconnut en lui le Gouverneur du Château d'Arxalte, à qui Agariſte n'avoit pu pardonner d'avoir, pour complaire à Formidaure; relâché le Prince Frontelme. Diſgracié & fugitif, il venoit chercher un appui auprès

auprès d'un Monarque qui ne pouvoit se dissimuler qu'il avoit été cause de sa disgrace. Formidaure, après l'avoir accueilli avec reconnoissance, & l'avoir assuré de toute sa faveur, lui demanda des nouvelles de sa chere Zélinde. Hélas! grand Monarque, lui dit le Persan, au moment de mon départ, le Prince Fiorlinde, neveu de l'Empereur, venoit d'être déclaré héritier présomptif de l'Empire; l'Empereur se proposoit de contraindre sa fille à lui donner la main.

A cette nouvelle, l'amoureux Formidaure frémit de courroux. Frontelme & Florian s'empresserent à lui rendre l'espoir.

Que craignez-vous, lui dit Frontelme, si Zélinde vous est fidelle? Il y a plus : un secret qui n'est connu que de moi, & que je ne puis encore révéler, me met en droit de vous répondre que le Prince Fiorlinde n'apportera jamais d'obstacle réel à votre hymen avec la belle Zélinde!

Oh! qui pourra décrire les mouvemens de joie inespérée qui éclaterent secrétement dans le cœur de Florian, durant cette conversation? Heureusement, ni

Frontelme, ni Formidaure, ne leverent les yeux sur lui en ce moment. Son secret eût été découvert. Il changea plusieurs fois de couleur; & après quelques instans de silence : Quoi! s'écria-t-il, Fiorlinde est vivant! Oui, Seigneur, répondit le Persan; qu'il suffise à la gloire de votre épée d'avoir mis le brave Fiorlinde sur le bord de la tombe, & ne condamnez point les Dieux de lui avoir conservé la vie.

Le Prince Florian, revenu de son saisissement, s'écria alors, en s'adressant à Frontelme : O mon pere! n'approuvez-vous pas que tous deux, à la tête des troupes Persanes, & le brave Formidaure, à la tête d'une armée de Scythes, nous marchions incessamment vers Babylone, pour appuyer la demande que Formidaure fera par ses Ambassadeurs?

Frontelme fut de l'avis de son fils, & Formidaure, comme on peut le croire, n'eut garde d'être d'un sentiment contraire. Il décida qu'on leveroit des troupes à la hâte, pour joindre à l'armée Persane : il eut, en deux semaines de temps, quarante mille hommes sur pied, ses Sujets s'empressant à l'envi de servir sous ses drapeaux;

& comme les deux armées alloient se mettre en marche, survint encore le renfort des Persans qu'on attendoit de Suze.

Avec deux armées aussi redoutables, Formidaure commença à se flatter que nul rival sur la terre ne lui disputeroit la possession de Zélinde. Il commença par envoyer à Babylone des Ambassadeurs, auxquels il recommanda la plus grande diligence; & la double armée se mit aussitôt en marche, pour les suivre le plus près qu'il seroit possible.

Agariste reçut assez mal l'ambassade. Il fit réponse que sa fille venoit d'épouser le Prince Fiorlinde. Les Ambassadeurs jugeant leur négociation manquée, ne s'arrêterent pas plus long-temps dans Babylone, & retournerent sur leurs pas. Après dix journées de marche, ils rencontrerent la double armée, & rapporterent à Formidaure la plus triste des nouvelles.

Fromelme & Florian n'en jugerent pas ainsi. Ils savoient l'un & l'autre que le Prince Fiorlinde n'étoit autre que la Princesse Fidalme, élevée secrétement sous le nom de son frere, qui étoit mort. Des raisons politiques, & sur-tout de ménagement pour la Princesse Carilde, ne leur

permettoit pas encore de révéler cet important secret. Mais comme, par un attrait invincible, Frontelme étoit impatient de se rapprocher de Carilde, ainsi que Florian de sa chere Fidalme, Frontelme dit à Formidaure : Seigneur, nous nous étions proposés de mettre Zélinde en votre possession ; c'est injustement qu'on vous l'a ravie. L'outrage qu'on vous fait, est une raison de plus pour marcher vers Babylone. Vous nous trouverez toujours prêts, soit à seconder vos droits, soit à les venger.

Cette proposition étoit la seule qui pût flatter le ressentiment de Formidaure. Il accepta avec reconnoissance le secours des deux Princes, & les armées continuerent leur route. Cependant son ame étoit également saisie d'étonnement & dévorée de dépit. Il ne pouvoit comprendre que sa Zélinde eût consenti à le trahir. On l'entendoit s'écrier : Malheur à toi, odieuse Babylone, où Formidaure n'a plus rien à espérer de ta ruine ! J'ébranlerai tes fondemens, & mes fureurs y laisseront d'éternels monumens de la vengeance la plus affreuse.

L'infortuné Héros s'entretenoit souvent de ses déplaisirs avec son cher Florian.

L'armée marchoit trop lentement au gré de leur impatience. Un Courier Babylonien, ayant été arrêté par l'avant-garde, fut conduit devant eux. Il leur apprit qu'à quelques jours de-là il devoit y avoir à Babylone un superbe tournoi, où la belle Zélinde, épouse du Prince Fiorlinde, couronneroit le vainqueur, & où tout Chevalier étoit invité à se trouver, avec liberté de ne point se faire connoître.

J'y serai, s'écria Formidaure : je combattrai à ce tournoi; c'est de la main de la perfide Zélinde, que j'irai recevoir le prix.

Florian tenta d'abord de le détourner d'un tel dessein; mais voyant qu'il ne pouvoit le dissuader, il lui dit que puisque les Chevaliers ne se feroient point connoître, il étoit déterminé à l'accompagner à ce tournoi, simplement en qualité de son Ecuyer.

Cette résolution prise, ils jugerent qu'il falloit l'exécuter sur le champ. Certains que Frontelme ne l'approuveroit point, ils convinrent de ne lui en faire part que par lettre, lorsqu'ils seroient déja à une suffisante distance du camp.

Ils partirent, en effet, & écrivirent à Frontelme, en le suppliant de les excuser, & de vouloir bien prendre, en leur absence, le commandement général des deux armées, dont ils lui faisoient observer qu'il étoit important de presser la marche.

Frontelme frémit du danger où se jettoient les deux jeunes Héros; mais n'y voyant plus de remede, il se contenta de hâter, autant qu'il étoit possible, l'arrivée de ses troupes devant Babylone. Formidaure & Florian, tous deux à cheval, & sans suite, l'eurent bientôt devancé d'une énorme distance. Arrivés à Babylone, ils descendirent à l'Hôtel des Chevaliers étrangers, où personne ne leur demanda leur nom, & où ils eurent toujours la précaution de ne paroître devant personne que la visiere baissée. On leur dit que le tournoi, qui devoit se donner le lendemain, avoit été remis à cinq jours, pour donner lieu à une plus grande affluence de Chevaliers.

Il fallut attendre ce temps; & Florian, plus raisonnable que Formidaure, s'en consoloit, considérant qu'il falloit, à-

peu-près, ce temps à l'armée Scythe & Perſane, pour arriver devant Babylone. Enfin, le jour deſtiné à ce magnifique tournoi étant venu, Formidaure s'arme de pied en cap, & monte ſur ſon courſier, ſuivi de l'illuſtre ami qui lui ſervoit d'Ecuyer. Il laiſſe ce faux Ecuyer à la barriere. Pour lui, il y entre, & parcout des yeux tout le théâtre. Il voit deux magnifiques balcons, aſſez près l'un de l'autre, également élevés de terre, où l'on arrivoit des appartemens du Palais par une croiſée ouverte juſqu'en bas. Dans l'un étoient, ſous un ſuperbe dais, l'Empereur & l'Impératrice; dans l'autre, étoient aſſiſes les Princeſſes Zélinde & Carilde; & Fiorlinde paſſoit d'un balcon à l'autre, pour entretenir tour-à-tour ces deux Princeſſes.

Formidaure lance bientôt ſes avides regards ſur le couple, objet de ſon courroux. Zélinde eſt la premiere à laquelle ils ſe fixent. Sa beauté lui paroît augmentée; il l'obſerve avec attention, & cherche à lire dans ſes yeux, ſi la tranquillité de ſon cœur répond à la ſérénité de ſon viſage.

O Zélinde! disoit-il en lui-même, toi qui fus si long-temps l'objet de mes desirs, que tu me parois différente de l'état où je t'ai laissée : prête alors à perdre la vie, languissante, éplorée; mais toute amour, toute flamme, enfin toute à moi! Je te retrouve aujourd'hui enjouée, satisfaite : la joie est peinte sur ton front, & je ne suis plus pour toi qu'un objet de froideur, & que la malheureuse victime de ton nouvel amour. Ah! ce ne sont point là les marques d'un cœur qui ne cede qu'à la violence; elles ne le peuvent être que de l'ardeur extrême dont tu brûles pour ton époux. Contente-toi, infidelle; reçois ses embrassemens; rends en témoin l'Asie entiere; distrais des spectacles de Mars les regards de tout ce Peuple, pour ne le rendre attentif qu'aux mouvemens de ton amour : mais pour jouir pleinement de ton bonheur, viens auparavant me déchirer le sein.

C'est ainsi que s'égaroit cet Amant infortuné, tandis que le Prince Florian, que sa feinte qualité d'Ecuyer retenoit à la barriere, n'avoit des yeux que pour contempler amoureusement la Princesse

déguisée, que l'erreur de Formidaure érigeoit en rival préféré. Florian, en regardant cette fois sa chere Fidalme, perdit de vue tous ses remords. L'événement imprévu qui avoit justifié la passion de Formidaure pour Zélinde, l'invitoit à se flatter que le Ciel n'étoit pas loin d'opérer en sa faveur un pareil prodige. Au moins se livroit-il avec transport aux charmes d'une illusion que son espoir convertissoit d'avance en réalité.

Mais retournons à Formidaure, que la force d'une illusion toute opposée rendoit au contraire le plus à plaindre de tous les Amans. Sa fureur l'avoit mis tellement hors de lui-même, que, pendant une heure entiere, il n'avoit fait aucune attention à ce qui se passoit dans la place. Il n'entendoit ni le henniſſement des chevaux, ni les chocs qui se donnoient, ni les chûtes des combattans, ni le son des trompettes & des autres instrumens, ni même le bruit & les cris d'un peuple innombrable. Cependant ils redoublerent à tel point, que, le tirant de sa distraction, ils le forcerent de jetter les yeux sur la barriere. Il y vit entrer un Chevalier d'une

grandeur prodigieuſe, couvert d'une armure garnie de noir, & monté ſur un courſier d'une taille déméſurée. Dès que ce Chevalier parut, le Peuple, qui le reconnut pour avoir été conſtamment vainqueur dans pluſieurs joûtes, durant la premiere abſence de Formidaure, s'écria : « Le voilà celui ſous qui tout périt » ! Ce cri fit connoître à Formidaure que ce champion avoit été le ſujet de la rumeur extraordinaire qui venoit de ſe faire entendre; il comprit que ce devoit être le formidable Panterie. Ce Tartare, depuis une heure, n'avoit encore été que le ſpectateur des combats, & juſqu'alors la victoire avoit toujours été balancée entre les Guerriers qui s'étoient préſentés. La fortune s'étoit jouée à les favoriſer tour-à-tour. Un Guerrier terraſſoit de ſuite cinq ou ſix combattans, & tomboit à la fin lui même ſous une force ſupérieure. Mais dès qu'on vit entrer en lice l'invincible Tartare, le Peuple parut conſterné, & un morne ſilence ſembloit annoncer à tous les combattans une défaite infaillible.

Le Tartare, aux pas meſurés de ſon courſier, fit le tour de la place, pour y

y faire parade de sa férocité, & vint se mettre en arrêt vis-à-vis le Prince de Damas, dernier tenant, qui, après avoir désarmé six Chevaliers, sembloit avoir plus de part que tout autre au prix que Zélinde destinoit au vainqueur. Mais Panterie n'eut pas plutôt paru, que l'on vit évanouir les espérances de ce Prince. Comme s'il eût heurté contre un rocher, au premier choc qu'il essuya du colosse Tartare, il fut étendu par terre; & sa chûte fut si violente, qu'on le crut mort pendant quelques momens. Alors les cris des assistans redoublerent, & Formidaure en fut saisi de rage & d'étonnement. Après le Prince de Damas, quatre Guerriers éprouverent le même sort, & leur chûte augmentoit les cris & les murmures du Peuple, qui disoit hautement que, pour soutenir l'amusement des joûtes, il falloit en bannir ce Guerrier indomptable.

Formidaure ne put supporter des louanges si outrées, ni la fierté qu'elles inspiroient à Panterie. Il poussa de fureur son cheval dans la barriere, choisit la plus forte lance entre celles qui y étoient suspendues; & s'étant présenté en

face de cet audacieux adverſaire, d'un air encore plus farouche que le ſien, il fit ceſſer tout-à-coup les rumeurs qui s'étoient élevées.

Les deux champions s'élancerent l'un contre l'autre, & ſe hurterent tous deux au milieu de la carriere avec une ſi furieuſe impétuoſité, que leurs lances en furent briſées juſqu'à la poignée; & eux-mêmes furent preſque renverſés. Mais Formidaure, joignant la légéreté à la force, eut l'adreſſe de ſe remettre en ſelle, tandis que l'autre, la tête en arriere, accablé de ſon propre poids, roulant le long de ſon courſier, fut contraint de tomber à terre.

La ſurpriſe que cauſa une chûte ſi peu attendue, étouffa quelques inſtans la voix des ſpectateurs, qui, à la fin, éclaterent par mille cris de joie & d'applaudiſſement pour le vainqueur de l'orgueilleux Tartare. Cependant Formidaure, après ſa victoire, ſe promene noblement dans la carriere, pour y prendre, à ſon tour, la place de tenant.

L'Empereur étonné de tant de valeur, le conſidéroit avec admiration. Plus il

examinoit ſon port, ſa taille & ſa légéreté, & plus elles lui paroiſſoient ſemblables à celles qu'il avoit reconnues dans Formidaure. Après quelques réflexions, il ne douta plus que ce ne fût lui-même; & craignant que tant de rares qualités ne rallumaſſent dans le cœur de ſa fille les premiers feux qu'elle ſembloit avoir éteints dans le ſein de ſon époux, il penſa à la maniere dont il pourroit punir la témérité d'un banni, qui contre ſa défenſe, avoit oſé rentrer dans ſes Etats, & diſputer le prix. Il appella le Satrape de Gore, Gouverneur de la tour où étoient renfermés les priſonniers d'Etat, lui donna ſecrétement ſes ordres, & continua de porter ſes regards ſur le nouveau champion, pour ſe convaincre entiérement de ce qu'il ſoupçonnoit.

Formidaure s'étoit remis en arrêt, & pourſuivoit le cours de ſes triomphes. Nulle lance ennemie n'avoit été capable de les interrompre; aucun de ſes coups ne portoit à faux. Il démonta tous ceux qui oſerent s'expoſer contre lui, & en peu de temps il ne ſe préſenta plus de combattans. Ainſi, aux acclamations du

Peuple, il fut proclamé vainqueur par les Juges. Le Gouverneur de la Ville, qui étoit du nombre, le prit par la main pour le conduire au balcon de la Princeſſe, où il le laiſſa monter ſeul.

A l'aſpect de cette Princeſſe, Formidaure, plein d'amour, de jalouſie & de rage, brûla, trembla, & demeura glacé dans le même moment. Par le combat de tant de paſſions oppoſées, ſa langue ne put rien articuler. Zélinde s'en apperçut, & crut que c'étoit l'effet de ſa modeſtie, ou d'un reſpect exceſſif qu'elle lui inſpiroit. Pour le raſſurer, elle lui dit, en ſouriant : *Quoi donc! vaillant Chevalier, ce grand cœur que vous venez de faire paroître contre tant de Guerriers, tremble & s'affoiblit à ma vue!* Comme, en diſant ces paroles, elle vit croître ſa confuſion, & qu'il oublioit de ſe déganter, elle lui prit elle-même la main, & l'aida poliment à tirer ſon gantelet. « Une main, lui dit-» elle, qui remporte tant de triomphes, » ne doit pas trembler quand elle en re-» çoit le prix ».

« Il n'eſt pas ſurprenant, lui répondit-» il, d'une voix baſſe, qu'un Chevalier

» loyal, honteusement trahi, ne puisse » soutenir l'aspect d'une femme sans fré- » mir ». Sa main, au même instant, se découvrit; & comme peu d'hommes l'avoient aussi belle que lui, & qu'elle étoit trop connue de Zélinde pour s'y meprendre, son cœur en fut glacé.

Elle regarde, considere, espere, craint, frémit, doute, promene sa vue égarée de la main à toute la personne; enfin elle le reconnoît, malgré son déguisement & la grille de son casque, au feu qui sort de ses yeux. Cet aspect la fait trembler; elle pâlit, & son trouble augmente à mesure qu'elle se confirme dans ses soupçons.

Formidaure s'en apperçoit; & devenu plus audacieux par la surprise qui semble la condamner: « Tu ne te trompes pas, » lui dit-il, infidelle; reconnois cette » main, dans laquelle la tienne a serré » les nœuds d'une foi qui devoit être in- » violable. Mais la vie de l'époux que tu » me préferes, me répondra de cette pré- » férence ».

Il étoit tellement transporté de fureur, qu'il ne s'appercevoit, ni du lieu où il

étoit, ni des personnes devant qui il parloit, lorsque tout-à-coup il vit disparoître du teint de la Beauté qu'il adoroit encore, les vives couleurs qui y brilloient, & cette aimable infidelle tomber évanouie dans les bras de sa tante, la Princesse Carilde. Cet accident le troubla. Il ne savoit s'il devoit l'attribuer à la crainte de perdre un époux qu'elle aimoit, ou à l'altération qu'avoit produite en elle la vue d'un Amant que peut-être elle avoit cru mort. Au même instant, le Satrape de Gore, qui peu auparavant étoit sorti du Palais, & qui, à son retour, avoit remarqué le signal dont il étoit convenu avec Agariste, monta sur le balcon pour arrêter Formidaure, & lui commanda de rendre les armes comme prisonnier de l'Empereur. L'Amant de Zélinde retournant la tête le reconnut, & vit en même-temps le balcon se remplir de gens armés. Il mit l'épée à la main pour les repousser. Mais, dans cette attitude menaçante, son bras demeure suspendu; son esprit ne l'est pas moins sur le parti qu'il doit prendre. Il se demande s'il doit, ou généreusement perdre la vie en se

vengeant de ſes ennemis, ou la conſerver pour apprendre la cauſe de l'évanouiſſement de Zélinde. Enfin, la violence de ſon amour le détermine à ſuivre ce dernier parti. Il leve lui-même la viſiere de ſon caſque, & dit à haute voix : « Oui, » je ſuis le priſonnier de Zélinde & d'A- » gariſte ; mais la priſon où mon ame » trop ſenſible fut ſi long-temps rete- » nue, me fait préſentement plus d'hor- » reur que celle où vous me conduiſez. » Obéiſſez donc, non à l'Empereur, » mais à moi-même. Voilà mes armes. » Qui fut aſſez foible pour livrer ſon » cœur à une infidelle, eſt indigne de » les porter. Et toi, parjure Princeſſe, » jouis tranquillement du ſuccès de ton » crime ».

Cependant Carilde & Fiorlinde prirent ſoin de ramener Zélinde dans ſon appartement. L'Empereur, qui les y ſuivit, étoit outré de voir que l'audacieux Formidaure eût oſé, malgré ſa défenſe, ſe préſenter devant lui, l'inſulter, mépriſer ſes ordres, couvrir de honte ſa fille, & renouveller dans ſon cœur de ſi fortes impreſſions : il voyoit qu'à peine

elle reprenoit ſes eſprits, qu'elle retomboit dans de nouvelles foibleſſes. Ainſi, jugeant néceſſaire de couper entiérement le mal par la racine, il retourna dans ſon appartement, fit appeller le Satrape de Gore, Gouverneur de la tour, & lui donna ordre de faire trancher la tête à Formidaure dans la même nuit. Ce Monarque ſi deſpotique étoit loin de ſoupçonner qu'une armée formidable, toute dévouée à ſon priſonnier, s'approchoit de Babylone.

Le Prince Florian, à qui ſon déguiſement ne permettoit pas de franchir la barriere, frémit en voyant arrêter Formidaure : mais il ſe raſſura, en obſervant que celui qui l'arrêtoit, étoit le Satrape de Gore. Il ſe rappella que ce Satrape étoit né Perſan, & conſéquemment ſon Sujet; qu'il avoit encore tous ſes parens en Perſe; & que s'il avoit pris du ſervice dans les troupes de l'Empereur de Babylone, ce n'étoit point par félonie ou par mécontentement de la Cour de Suze, mais parce qu'un violent amour lui avoit fait épouſer une Babylonienne; ce qui l'avoit uniquement dé-

terminé à se transplanter. On savoit de plus que cette Babylonienne étoit morte, & qu'il n'en avoit point eu d'enfans; toutes ces raisons firent présumer au jeune Prince de Perse que le Satrape de Gore étoit encore Persan au fond du cœur, & qu'il ne balanceroit pas à servir en cette occasion l'héritier présomptif de son Prince légitime. D'ailleurs, en ce moment, Florian, de retour à l'Hôtel des Chevaliers étrangers, y reçut un avis secret qui lui apprennoit que son pere viendroit cette nuit même surprendre Babylone d'assaut. A cette nouvelle, plein de confiance, le Prince Florian va trouver en secret le Satrape de Gore, se fait connoître pour ce qu'il est, l'ébranle à la fois par l'espoir & par la crainte; enfin, il lui révele que cette nuit même Babylone va être la proie des Persans, & qu'ainsi il est temps qu'il signale, par un service éclatant, son zele envers son véritable Souverain, de qui, depuis peu d'heures, son sort va dépendre. Tout ce qu'il exige de lui; c'est de différer l'exécution, jusqu'à ce que le Prince de Perse se soit rendu maître de la Ville, & de per-

mettre qu'il entretienne ſon ami quelques inſtans.

Le Satrape, tout Perſan dans l'ame, ne peut s'empêcher de condeſcendre aux volontés du Prince Florian; il conſent de l'introduire auprès de Formidaure: mais il lui démontre la néceſſité de ſe mettre pour quelques heures à la place de ſon ami; il lui en donne pour raiſon que le Capitaine des portes eſt tout dévoué à Formidaure, & que c'eſt par ſon moyen qu'on peut ſe flatter d'introduire les Perſans dans la Ville.

Florian n'héſita point; ſon plus grand embarras fut de faire conſentir Formidaure à lui laiſſer courir, même l'ombre d'un danger pour lui. Les puiſſantes raiſons réunies du Satrape & de Florian le déterminerent enfin: il ſort, la fureur & la vengeance dans le cœur, & va, à la faveur des ténebres de la nuit, lier ſa partie avec le Capitaine des portes. Celui-ci lui promit tout, & lui tint parole.

Cependant un ſoldat de la tour, qui, quoique Florian eût changé d'armure avec ſon ami, reconnut Formidaure en ſortant, en fit ſur le champ donner avis

à l'Empereur, qui, dans la colere dont il étoit transporté, & dans l'impatience de l'exécution qu'il avoit ordonnée, ne s'étoit point encore mis au lit. Agariſte mande auſſi-tôt le Satrape de la tour, & croit le confondre, en lui apprenant la dépoſition du ſoldat. Le Satrape, qui ne cherchoit qu'à gagner du temps, ſe jette aux pieds de l'Empereur, & a l'eſprit de lui dire qu'il avoit cru ſans conſéquence de permettre à Formidaure de parler avant ſa mort, pour la derniere fois, à ſon Ecuyer, qui, par un zele outré pour ſon Maître, lui avoit offert de changer d'armure avec lui, & étoit ainſi reſté dans les fers en ſa place : il ajoute qu'il n'avoit pu prévoir, ni ſoupçonner une réſolution auſſi extraordinaire ; qu'au ſurplus on tenoit cet Ecuyer ; & que des ordres précis étant donnés au Capitaine des portes pour les tenir exactement fermées, on étoit ſûr de retrouver Formidaure avant peu.

Puiſque c'eſt vous, dit Agariſte irrité, qui, par votre imprudence, avez donné lieu à cet échange, je vous ordonne de m'apporter ſur le champ la tête de ce

téméraire Ecuyer. Le Satrape retourne auſſi-tôt à la tour, & fait évader Florian par une fauſſe porte; enſuite il fait exécuter un criminel condamné à mort, en fait détacher la tête, & la mettant dans un baſſin, il va raſſaſſier le Monarque de ce ſanglant ſpectacle. Il croit par-là avoir appaiſé le courroux d'Agariſte : mais le Monarque, malgré cette obéiſſance apparente à ſes ordres, commande à ſes Gardes de l'arrêter, & de le retenir priſonnier dans ſon anti-chambre le reſte de la nuit, réſervant au lendemain à prononcer définitivement ſur ſon ſort.

Tandis que ceci ſe paſſe au Palais de l'Empereur, & que ce Prince, plus tranquille, ſe livre enfin au ſommeil, le Capitaine des portes, d'intelligence avec Formidaure, introduit Frontelme & ſes troupes dans Babylone. En un inſtant le Prince de Perſe inveſtit le Palais, & s'en rend le maître; il eſt bientôt rejoint par Florian, qui délivre le Satrape. Frontelme fait diſpoſer une Garde Perſane autour de l'Empereur, de l'Impératrice, de Carilde, du Prince Fiorlinde & de Zélinde, & donne ordre

de les garder prisonniers dans la principale salle du Palais. Un regard plein de douceur & d'intérêt, adressé par Frontelme à la Princesse Carilde & au faux Prince Fiorlinde, leur annonce qu'ils sont bien éloignés d'avoir rien à redouter du vainqueur.

L'affidé Capitaine des portes, suivi de sa troupe & d'un détachement de Persans, accompagne par-tout Formidaure, à qui il a rendu tout ce qui manquoit à sa fureur, une épée. C'est vers la tour qu'il dirige ses pas; c'est au secours de son cher Florian qu'il vole. Les Gardes voyant la Ville prise, & n'étant nullement en état de résister, lui rendent les armes. Où est, leur dit-il, le jeune Guerrier, qui, daignant se dire mon Ecuyer, m'a rendu le service héroïque de rester ici prisonnier en ma place? Tous ne lui répondirent que par un morne silence; une consternation universelle se peint sur leur front, elle passe jusques dans les entrailles de Formidaure. Il se fait précéder par un flambeau, & marche droit à la chambre, où un ordre injuste l'avoit fait charger de fers peu d'heures auparavant. Qu'y voit-il? Un corps sans tête, en vête-

mens d'Ecuyer, & nageant dans le sang. A cet aspect il recule d'horreur. Qui a pu ordonner cette horrible exécution, demande-t-il? une voix lui répond, c'est le Satrape de Gore, par ordre exprès de l'Empereur.

Formidaure n'en demande pas davantage; il quitte cet odieux spectacle, & tourne ses pas vers le Palais Impérial: son fidele cortege l'y suit. A la vue de Formidaure, les troupes Scythiques & Persanes, qui bouchoient tous les passages, s'ouvrent pour lui donner entrée. Il arrive ainsi, sans résistance, jusqu'au lieu où toute la Famille Royale étoit détenue prisonniere. Toujours préoccupé de l'idée que l'Empereur a fait tomber sous le glaive la tête de son cher Florian, il ne sait quelle premiere victime il doit immoler aux mânes de son cher compagnon d'armes. Sera-ce l'Empereut lui-même, ou sera-ce le coupable Satrape? Dans son indécision, ses regards rencontrent celui-ci. Ah! traître, s'écria-t-il, tout ton sang va payer pour la tête du Prince Florian. En ce moment il sent son bras arrêté par un bras égal en force

au

au ſien même; il ſe retourne, & reconnoît le Prince Florian : le glaive lui tombe des mains, & ſes deux bras ne lui ſuffiſent point pour ſerrer étroitement un ami dont il alloit venger la mort. Le Satrape tranquille s'écrie : O mon Prince! ô Florian! je vous ai tenu parole; Formidaure & vous, vous êtes libres & vainqueurs. Le malheureux, dont Formidaure, dans ſon erreur, pourſuit ſur moi la mort, eſt un criminel condamné au dernier ſupplice, & dont la tête coupable a été innocemment ſubſtituée à celle du Prince Florian : ainſi rendons tous graces aux Dieux.

Alors la tranquillité, la plus douce ſatisfaction, ſuccéderent chez Formidaure aux tranſports tumultueux dont il étoit animé. Agariſte ni le Satrape ne lui parurent plus être ſes ennemis. Le ſeul Fiorlinde l'étoit encore, ſelon le raiſonnement d'une paſſion qui raiſonne peu. La Princeſſe Carilde, qui liſoit, & dans l'ame de Formidaure, & dans celle de Frontelme, & dans celle de Florian, & dans celle de ſa chere Fidalme, prit ainſi la parole :

Les Dieux ont amené, je le vois bien, le moment où je dois révéler des myſteres

qu'il en coûteroit trop à mon cœur de tenir cachés plus long-temps, & qu'il eſt ici de l'intérêt général que je découvre.

Alors Carilde raconta les circonſtances de ſon hymen ſecret avec le Prince de Perſe; elle avoua qu'elle en avoit eu une fille nommée Fidalme, dont elle avoit caché le ſexe, & qu'elle avoit ſubſtituée à ſon fils du premier lit, nommé Fiorlinde, mort à l'âge deux ans.

Chaque parole de Carilde rempliſſoit de ſurpriſe & de joie l'amoureux Formidaure; il comprit que Fidalme, ou le faux Fiorlinde, par un mariage fictif, lui avoit conſervé ſa chere Zélinde, aux pieds de laquelle il courut alors ſe jetter, pour expier les ſoupçons injuſtes qu'il avoit eus ſur ſa fidélité & les reproches outrageans dont il l'avoit accablé la veille.

Durant cette ſcene touchante, il s'en paſſoit une autre non moins curieuſe & non moins intéreſſante entre Frontelme & Rodiane. Ils ſe regardoient l'un & l'autre avec étonnement; ils cherchoient à ſe parler, puis héſitoient à le faire. Rodiane rompit enfin le ſilence. Seigneur, lui dit-elle, m'abuſé-je? n'êtes-vous jamais ábor-

dé dans l'Isle Fortunée? Eh! comment pourrois-je avoir oublié, répondit Frontelme, que j'y abordai avec la Reine, ma premiere femme, pressée des douleurs de l'enfantement, & que, graces à vos secours, elle y mit au monde le Prince Florian? Ah! Prince! s'écria Rodiane, en courant vers Formidaure, remerciez les Dieux qui vous ont fait naître du sang le plus auguste; embrassez votre pere. Oui, l'illustre Prince de Perse vous a donné le jour; c'est vous que mes soins ont reçu au monde sur le rivage de l'Isle Fortunée; c'est vous qui fûtes, ce même jour, changé avec le Prince Florian, qui doit avoir au coude du bras gauche un signe en forme de rose, & qui ainsi est le fils de l'Empereur & de l'Impératrice de Babylone. Florian convint du signe dont parloit Rodiane; & Frontelme, pour lever tous les doutes, l'engagea à montrer publiquement cette marque certaine de sa naissance.

Après une preuve si décisive, la joie & les embrassemens redoublerent de tous côtés. Florian, sur-tout, & sa chere Fidalme s'abandonnerent aux plus doux transports. Certains de n'être plus frere &

sœur, ils se livrerent à toute la tendresse de deux époux légitimement passionnés l'un pour l'autre. Agariste & l'Impératrice embrasserent le Prince Florian, & se féliciterent d'avoir un fils d'un mérite aussi accompli, tandis que la même scene se passoit entre Formidaure & Frontelme. Cette double reconnoissance fut suivie de la réconciliation d'Agariste & de l'Amant de la belle Zélinde. L'Impératrice imita leur exemple; elle invita Formidaure à la suivre au Temple, où elle lui présenta elle-même sa fille Zélinde en face des Autels. Rien ne s'opposant plus à son bonheur, ces tendres Amans furent unis, en ce grand jour, par les doux nœuds de l'hymenée, aux acclamations du peuple & de l'armée Persane & Scythique. Cet heureux événement fut suivi de fêtes, de jeux & de tournois, après lesquels Formidaure emmena sa chere Zélinde & Rodiane, leur nourrice commune, dans ses Etats de Scythie; & Frontelme, sa chere Carilde au Royaume de Perse. Florian & Fidalme furent déclarés & reconnus Prince & Princesse de Babylone.

(*Par M. de Sivry.*)

TROISIEME CLASSE.

ROMANS RELATIFS A L'HISTOIRE DE FRANCE.

Si la carriere que nous parcourons dans cette Classe nous offre souvent des objets intéressans à présenter à nos Lecteurs, quelquefois aussi elle offre des landes, où l'on trouve fort peu à moissonner. Tels sont les regnes des deux freres *Philippe-le-Long* & *Charles-le-Bel*. Dans cette stérilité de Romans historiques, qui forment notre premier but, nous trouvons du moins de quoi remplir notre second objet : celui de peindre les mœurs & les usages de ce temps ; & l'utile supplée à l'agréable.

Le Comte de Poitiers monta sur le trône en 1316, après la mort de *Louis-le-Hutin*, son frere, & prit le nom de *Philippe V*. Il étoit dans sa vingt-huitieme année : on l'appella *Philippe-le-Long*, à cause de sa

taille. *C'étoit un grand Juſticier*, dit *Froiſſard*. Nous laiſſons à l'Hiſtoire le ſoin de parler des troubles qui s'éléverent parmi les Grands, lorſqu'il prit les rênes de l'Empire; des hoſtilités avec les Flamands; des diſputes des *Guelfes* & des *Gibelins*, dans leſquelles le Roi de France crut devoir entrer; de l'important débat ſurvenu entre les Cordeliers, pour ſavoir s'ils avoient la propriété de leurs alimens ou ſeulement l'uſufruit; des Croiſades que Philippe-le-Long voulut renouveller : nous abandonnerons de même tous les autres événemens de ce regne, que notre plan rejette.

Mais nous ne ſaurions taire une manie étrange, qui vint tout-à-coup exalter toutes les têtes de nos campagnes, & qui inſpira à ces ames ſimples le plus violent deſir de tenter les grandes aventures. En 1320, les Bergers & les Bergeres, abandonnerent, d'un commun accord, la garde de leurs troupeaux : avec la mallette & le bourdon, ils parcoururent toutes nos Provinces, viſitant dévotement les Egliſes, & *chacun avec ſa chacune*, voulant aller à Jéruſalem; doux & paiſibles d'abord, *ces agneaux devinrent bientôt des loups dévo-*

rans. Avant de partir pour la Terre-Sainte, ils crurent devoir se purifier en exterminant les Juifs. Ces malheureux fuyoient par-tout devant eux. Les *Pastoureaux* (c'est le nom qu'on donna à ces enthousiastes) en poursuivirent un grand nombre jusqu'au Château Royal de Verdun sur la Garonne. On y mit le feu. Les Juifs, voyant leur fin prochaine, aimerent mieux s'immoler eux-mêmes que de tomber sur les Incirconcis. Ils prierent l'un d'entr'eux d'avancer leurs jours; ce malheureux en tua plus de cinq cens : il ne restoit plus que quelques enfans dans le Château; l'assassin sort à leur tête, se présente aux Pastoureaux, raconte son exploit, & demande le baptême. Sa barbarie inspire de l'horreur; on l'immole; mais les enfans trouvent grace : ils sont baptisés. Les Pastoureaux, endurcis dans le crime, révoltent toutes les Puissances : ils finissent comme tous les scélérats devroient finir.

* On vit, dans l'âge suivant, des têtes aussi mal organisées se livrer à des imaginations bien plus douces. Ce sont les

* Mém. de Sainte-Palaye.

Pénitens d'Amour ; le Poitou fut le berceau de cette Confraire nouvelle, digne de l'ancienne Chevalerie. Pour eux, l'amour devint une Religion, dont le but étoit de braver les rigueurs des saisons, pour montrer l'excès de la tendresse. *Adonques, vous auriez vu courtois Chevaliers, belles Dames & gentilles Damoiselles s'initier en si rude & douce milice, & moult attachés à si bel ordre,* se couvrir très-légérement dans les grands froids, très-chaudement dans les grandes chaleurs : l'été, ils se chauffoient à de grands feux ; l'hiver, c'eût été un crime pour eux de ne pas habiter un grand air. *Mais las ! les tant bons dévots, à cette amourette, transissoient de froid & mouroient tout roides à côtés de leurs douces amies, & tomboient leurs douces amies mêmement à côté d'eux. Tout en mourant, fideles à leurs amourettes, ils en parloient encore, & s'en alloient toujours manquant, & bourdant de ceux qui étoient bien vêtus. S'il ne faut douter que ceux & celles qui moururent en cet état ne ne soient martyrs d'amour,* ils le furent presque tous : *volontiers, telle maladie est incurable.*

Au reste, ce mal, si c'en est un, ne regnoit que dans les campagnes & dans les Provinces éloignées; il étoit banni de la Cour. *Le Roi, chargé des malédictions de son Peuple*, dit Mézerai, étoit triste & malade; & l'influence de nos Rois sur nous est telle que, malgré la gaieté Françoise, ils peuvent nous communiquer jusqu'à leur tristesse.

Philippe-le-Long ne regna que cinq ans: il avoit eu de la tendre & infortunée Jeanne cinq enfans, un fils, qui mourut avant son pere, & quatre filles, dont trois furent mariées; la quatrieme se fit Religieuse à Longchamp.

Après la mort de son frere, le Comte de la Marche regna à son tour: c'est *Charles-le-Bel*. L'Académie des Jeux Floraux fut établie sous son regne, pendant le séjour qu'il fit à Toulouse, en 1324. On n'ignore point que sept des principaux Habitans de Toulouse composerent d'abord cette Académie; qu'ils se qualifierent *la gaie Société* des *sept Trobadors*: on les appella encore les *Mainteneurs*; ils étoient les Juges de toutes les productions des Poëtes *de la Languedoc*, & des autres

Provinces d'alentour. Une violette d'or, une égiantine, un fouci d'argent, étoient & ſont encore les prix analogues au nom de cette charmante Académie : un jardin orné de fleurs, eſt l'endroit où l'on tient les ſéances. Le titre des ſtatues donne envie d'être ſoumis à ſes regles : on les appelle *loix d'amour*. La ſcience n'y a rien de grave & d'auſtere : les Académiciens ſont appellés les Maîtres du *gai Savoir*.

Cette inſtruction, qui prouve ſi bien la galanterie de nos peres, excita l'amour-propre des femmes. Qui ne connoît pas le nom de l'immortelle Clémence Iſaure, dont la libéralité ſoutint depuis l'Académie naiſſante? Quel autre qu'une femme pouvoit fonder des prix de fleurs, idée charmante, ingénieuſe, qui ne fait enviſager que le plaiſir dans les travaux littéraires, & qui, ſous des images douces, porte à bannir des ſéances académiques la rivalité, la jalouſie, les querelles, la haine, qui terniſſent la fraîcheur d'un plaiſir innocent par ſa nature, & d'une occupation faite pour charmer tant d'inſtans dans la vie? En montrant d'abord tous les agrémens qui réſultent de la cul-

ture des Lettres, l'Académie des Jeux Floraux en sauva tous les inconvéniens; & dès-lors les Princes & les Grands ne crurent point déroger en se livrant à l'étude. Les Littérateurs n'indisposoient point contre les Lettres : on les préféroit à tous les prestiges de la grandeur. Des Comtes de Provence augmentoient le nombre des Troubadours; des Rois d'Aragon se piquoient d'être mis au nombre des Poëtes; le bon Roi René d'Anjou, non content de sentir combien les plaisirs tumultueux étoient moins satisfaisans que le repos de l'ame, le recueillement intérieur, la jouissance de soi-même, biens inappréciables que nous procurent les arts, composoit des vers, faisoit des livres, pour démontrer les abus des Cours, & de la dangereuse inutilité de tant de fêtes bruyantes, qui ne font que fatiguer. La considération des Savans en donnoit à la science; mais la science, dans ces temps simples, étoit fort bornée. Les uns, dans les Ecoles, tâchoient de s'élever jusqu'au *Maître des Sentences :* les autres, dans le monde, écrivoient sur *les menus devis, voire sur amourettes.*

A l'époque très-courte que nous embraſſons ici, nous ne connoiſſons point d'autres Romans hiſtoriques relatifs à l'Hiſtoire de France, que ceux dont nous avons parlé : nous continuerons de rapporter quelques traits de Charles-le Bel, & nous finirons cette note par les aventures de ſa ſœur, la fameuſe Iſabelle, dont la vie eſt preſque un Roman.

Charles-le-Bel, qui avoit de l'élévation dans l'ame, ſoutint avec dignité le poids de la Couronne. Un ſimple Gentilhomme de Guienne, *Montpeſat*, ayant oſé, contre ſon ordre, faire bâtir une fortereſſe, ſous prétexte qu'il étoit ſujet du Roi d'Angleterre, alors Duc de Guienne, en fut ſoudain puni, malgré toute la protection d'Edouard II.

Dans ces temps dévots, toucher aux biens Eccléſiaſtiques, c'étoit un ſacrilege. Charles, plus hardi, prit les décimes ſur les Gens d'Egliſe. *Ce ſiecle-là étoit bien heureux*, dit Belleforeſt, *les Rois n'étant encore apprins à ſavoir inventer moyens*

d'avoir argent. Mais ores que tout eſt ouvert, on ne trouve mauvais que l'on s'empoigne au plus ſûr, tel que l'argent venant du Crucifix.

Attentif à maintenir la paix dans ſon Royaume, comme à ſe faire reſpecter au dehors, Charles ſe mit en devoir d'extirper cette folle ſemence de *tréſors acariâtres, Diables incarnés d'Athéiſtes, ces Académiques incertains, ces Fanatiques Stoïciens; ces galans, qui ont pris la hardieſſe d'un ſot cuider, & d'une maniere de plaiſanter des choſes qui ne ſe doivent traiter qu'avec révérence.*

* *C'étoit pitié alors, de voir les pilleries & tyrannies* des Guelfes & des Gibelins, en Italie, les excès de *Nicolas d'Eſt*, de Paſſerin Bonacoſe de Mantoue; des *Viſcomti* de Milan; les batailles continuelles des partiſans & des ennemis de Louis de Baviere. Pendant ces orages furieux, qui ne paſſoient point les Alpes *, *le bon Charles, Roi de notre Province, aſſis ſagement, étoit le ſimple ſpectateur de cette Tragédie, jouée par les Papes, les Empereurs & les*

* Mém. de Belleforeſt.

Princes. Il entendoit tonner bien plus près encore, du côté de l'Angleterre, où sa sœur faisoit jouer de biens étranges scenes; mais rien n'approchoit de nos côtes : tout étoit calme & paisible en France; ce Prince, si volage lorsqu'il n'étoit encore que Comte de la Marche, avoit pris, en montant sur le Trône, le caractere imposant & ferme de la Royauté. Il mourut en 1328, après un regne de six ans, & laissa la Couronne à *Philippe de Valois*, son cousin.

AVENTURES
D'ISABELLE DE FRANCE,

Fille de Philippe-le-Bel, & Femme d'Edouard II, Roi d'Angleterre.

Cette Princesse, née d'une mere qui savoit joindre les charmes de la galanterie à l'empire de la dévotion, nous est représentée dans toutes nos Histoires, sous les traits d'une beauté parfaite. Avec des couronnes, Philippe-le-Bel avoit transmis ce

don flatteur à tous ses enfans. Jeune encore, Isabelle avoit été promise à Edouard II, Roi d'Angleterre. Tout ce que la Cour de France avoit de brillant, voyoit avec peine que le plus rare ornement de cette Cour alloit lui être ravi. Le Comte d'Artois n'envisageoit ce moment qu'avec les transports du désespoir. Sorti du sang de nos Rois, & Souverain d'une Province, pourquoi le sort jaloux lui envioit-il ce trésor! Inutiles regrets, la parole étoit donnée, la Princesse s'arracha des bras de sa famille. Aussi belle, &, disons-le, aussi coquette, l'infortunée Marie Stuard quitta depuis l'Ecosse : le sort de ces deux Héroïnes sembloit être de ne jamais revoir leur Patrie. Elles jouirent l'une & l'autre de cet avantage : mais Isabelle, en revenant en France, y perdit sa gloire ; la tendre Stuard, en rentrant en Ecosse, y perdit la vie.

Isabelle ne trouva, dans son époux, qu'un Prince désagréable & borné, *homme simple, de peu de sens, & qui n'avoit pas*, dit Belleforest, *plus de conseil qu'il lui en falloit*. Devenu le partage d'un tel époux, elle se ressouvint de tout ce qu'elle avoit

vu dans sa Patrie; ce souvenir lui donna des regrets : ayant un cœur sensible & vuide, ne voyant point comment elle pouvoit le remplir, elle ne prenoit goût à rien, vivoit sans intérêt, & devenoit la proie d'une mélancolie sombre, que l'influence du climat venoit renforcer encore. Son époux étoit bien plus heureux : la Nature, du moins, lui avoit refusé le malheur de sentir. Isabelle devint mere : elle n'avoit pu aimer Edouard; elle ne s'attacha que foiblement à son fils. La tendresse maternelle, le plus touchant & le plus doux sentiment de la nature, ne devoit pas être celui d'Isabelle; un autre amour devoit s'élever dans son ame, la tyranniser & la conduire au malheur par des crimes : mais non, l'amour est innocent, & le cœur seul de la Reine d'Angleterre fut criminel.

* *Messire Roger de Mortemer* avoit tous les avantages capables de séduire; une figure noble, un air fier & doux, une taille charmante, du courage, *de la prud'hommie*. La passion que la Reine lui inspira, ne

* Mém. de Froissard.

s'annonça d'abord que par un empreſſement plus marqué à prévenir ſes volontés; content d'avoir pu lui obéir, ſa récompenſe étoit dans cette ſatisfaction ſi douce d'avoir ſervi ce qu'on aime. Iſabelle avoit beſoin d'un grand intérêt; & lorſque Mortemer cherchoit à lui plaire avec toute la délicateſſe de l'amour le plus vrai, il lui inſpiroit, ſans qu'il s'en doutât encore, le le deſir de s'attacher un pareil ami. La barriere qui ſépare un ſujet de ſa Souveraine, avoit diſparu; l'amitié étoit formée, l'amitié diſparut à ſon tour. Une intelligence ſi douce, après tant d'obſtacles vaincus, en rencontre éternellement de nouveaux. L'époux d'Iſabelle avoit donné toute ſa confiance à deux Barons d'Angleterre : *Monſeigneur Hue*, dit *le Deſpenſier* (Spenſer), *& Monſeigneur Hue, ſon fils. Adonques, ils étoient les plus grands Maîtres du Royaume, & vouloient ſurmonter tous les autres Hauts Barons, par envie.*

L'arrogance des deux Spenſer choqua ſur-tout Thomas de Lancaſtre, oncle du Roi, & Mortemer. Pour les perdre; Monſeigneur Hue fit accroire au bon Edouard que l'un tramoit une conjura-

tion contre lui, & que le second étoit l'Amant de la Reine. Depuis ce moment, le Roi ne vouloit plus voir Isabelle, & ne suivant que les impressions fatales des Spenser, il eut l'indignité de faire trancher la tête, en 1321, un jour de Parlement, à plusieurs Seigneurs qui leur étoient odieux, sans épargner Lancastre lui-même, qui étoit *tant prud'homme, & qui fit depuis moult beaux miracles au lieu où il fut décapité.*

La Reine & son Amant ne furent plus dès-lors en sûreté dans l'Angleterre, & *par bonheur fut un quidam, qui dit assez secrétement à la Dame, qu'il pourroit bien lui méſavenir prochainement, si elle ne s'en gardoit.* Elle profita de cet avis, &, sous prétexte d'aller en pélérinage à Saint-Thomas de Cantorbéri, elle gagna les côtes, avec le jeune Edouard, son fils, le Comte de Kent, & son Amant Mortemer. Ils entrerent tous la nuit *dans une nef, appareillée à cet effet, mirent leurs pourvéances* (provisions) *dans une autre, eurent le vent à souhait, & furent le lendemain devant Prime, au Havre de Boulogne.*

La désolée Caravane, hors de danger,

se reposa trois jours à Boulogne. *Le Capitaine de la Ville & l'Abbé vinrent contre elle, & la recueillirent joyeusement en l'Abbaye avec toute sa suite.* Isabelle prit la route de Paris, avec le fidele Mortemer. Robert, Comte d'Artois, enchanté de revoir l'objet de ses amoureuses pensées, vint la rejoindre & augmenter son escorte. Plusieurs Preux, Monseigneur de Crécy, Monseigneur de Sully, le Sire de Roye, *moult Chevaliers Artésiens & Picards, la menent honorablement à la Cité de Paris, devers le Roi de France. Grand temps avoit que Charles-le Bel n'avoit sa bonne sœur vue : il s'émerveilla de sa beauté, s'attendrit sur ses malheurs, & la baisa,* en lui disant : *Bien veniez, ma belle-sœur & beau neveu, & honorable assistance. La Dame s'étoit jà voulu agenouiller aux pieds du Roi, son frere. Mais Charles, courtois au possible, ne le vouloit, la tenant toujours par la main dextre, & la questionnant sur sa santé longuement, sur son affaire, qui scabreuse étoit. Doucement, très-sagement la Dame répondoit, & tant furent les paroles mêlées, qu'elle lui raconta les félonies de Monseigneur Hue le Despensier,*

& en requit confort & conseil. Le noble Roi Charles voyant ainsi sa sœur se lamenter, lui dit : *Belle sœur, appaisez-vous ; par la foi que je dois à Dieu & à Monseigneur saint Denis, je vous trouverai remede. Adonques*, malgré le Roi, *la Dame s'agenouilla tout bas à terre*, & dit : *Mon très-cher Seigneur, Dieu daigne vous ouir!* Il la prit entre ses bras, & la mena en *une autre chambre*, sa maison & celle de son fils.

Isabelle ouvrit alors son cœur à l'espérance ; hélas! elle ne l'ouvrit qu'à l'amour. On eut la cruauté d'éclairer le Roi ; on lui peignit, sous les traits les plus révoltans, la conduite de sa sœur, son goût choquant pour Mortemer, sa coquetterie pour le Comte d'Artois & pour plusieurs autres encore, qu'elle vouloit se ménager. Il avoit voulu la secourir ; il s'y étoit engagé : son Conseil pensa différemment. *La Reine*, lui disoit-on, *est une mauvaise tête. Pourquoi s'être enfuie de la Grande-Bretagne? Qu'avoit-elle à craindre de son mari? Quel tort avoit-il avec elle? Ce Prince n'en agissoit-il pas parfaitement bien avec la France? D'émouvoir guere ;*

uniquement pour complaire à sa sœur, & mettre la France en haine, ce n'étoit pas chose qui appartenoit au Roi. Il falloit laisser Isabelle, pourchasser des amis ailleurs. Elle pouvoit partir avec le beau Mortemer, ou même avec le Comte d'Artois, s'il en avoit envie.

Tels furent les conseils qu'on donna au Roi; il les suivit. Monseigneur Hue, instruit de toutes les délibérations de la Cour de France, saisit l'instant où le Roi se refroidissoit pour sa sœur; appuya encore toutes les raisons des Membres du Conseil de France, & pria le Roi, au nom d'Edouard & de son inviolable attachement pour son beau-frere, de lui envoyer la Reine, qu'il aimoit, afin que son heureux retour, en cimentant l'amitié des deux Couronnes, délivrât les Peuples des alarmes de la guerre.

C'est tout ce qu'Isabelle redoutoit. Pour écarter le malheur d'être délaissée, elle s'arma de tous les charmes de la séduction; & jamais la beauté n'eut plus d'empire: elle attira dans ses intérêts *moult grands Seigneurs, Chevaliers, Ecuyers*, elle *les auroit menés au bout du monde, voire pour*

s'y faire occire, Le génie de Monseigneur Hue vint cependant à bout de détruire toute la magie de la beauté : il gagna, par ses largesses, les vieux serviteurs du Roi de France, & fit succéder dans le cœur de ce Prince l'amour de la justice à celui qu'il avoit pour sa sœur. Charles-le-Bel défendit, *sous peine de bannissement*, de secourir Isabelle, directement, ni indirectement.

Tout se déclara alors contre elle. Monseigneur Hue, après avoir ôté la protection de son frere, lui ravit encore celle du Pape, *qui étoit grande en ce temps*. Edouard, par le conseil de son Ministre, avoit supplié très-affectueusement le Saint Pere de demander au Roi de France de ne pas retenir sa femme, protestant qu'*elle s'étoit partie de lui* par sa coulpe; & que, malgré son étourderie, il lui pardonnoit, & lui promettoit *amour & loyauté*. Enfin le favori d'Edouard mena tellement le Pape *par ses dons & fallaces*, que Charles-le-Bel reçut ordre de la Cour de Rome de renvoyer Isabelle, sous peine d'excommunication.

En d'autres temps une pareille menace

eût été la sauvegarde de la Reine d'Angleterre : mais le fils de Philippe-le-Bel n'avoit, ni l'intrépidité, ni la hauteur de son pere ; & quand l'Evêque de Xaintes lui eut communiqué la lettre du Pape, le Roi le fit dire à sa sœur, *à qui il n'avoit parlé depuis long-temps*, & lui signifia de *vuider* hâtivement le Royaume, la menaçant, en cas de refus, de le lui *faire vuider avec honte.*

Qui fut bien émerveillée & déconnue, fut la pauvre Dame Isabelle. Déja les Barons, plus fideles au Roi qu'à la beauté, s'éloignent d'elle. *Son unique reconfort* fut son cher cousin, Messire Robert d'Artois, qui *vingt fois* voulut parler en sa faveur à Charles, *& en fut vingt fois empêché*, parce que le Monarque *avoit juré son grand juron*, qu'il ôteroit *sa terre*, & banniroit du Royaume quiconque oseroit le solliciter pour sa sœur. Déja même Charles avoit pris la résolution de la faire arrêter avec son fils, le Comte de Kent & Mortemer, & de les remettre tous quatre entre les mains d'Edouard. Isabelle fut avertie à temps du danger qu'elle couroit. *Adonques elle fit appareiller toutes ses be-*

ſognes, paya ſes hôtes le plus ſecrétement qu'elle put, & prit la route du Hainaut, ſans faire d'adieux à ſon frere. Elle arriva à Cambrai, Ville Impériale, où elle commença à reſpirer avec ſes compagnons d'infortune, dont le beau Mortemer tenoit toujours le premier rang dans ſon cœur. Elle s'achemine dans le Hainaut, & va loger chez un petit Chevalier, qui s'appelloit le Sire *d'Ambricourt*, & qui reçut joyeuſement la Dame fugitive. Le Comte de Hainaut tenoit alors ſa Cour à Valenciennes. Quand il ſut que la Reine étoit à Ambricourt, *il lui dépêcha ſoudain* Meſſire Jean, ſon frere, *moult jeune, déſirant honneur, & courtois ſans parangon.* Il fit, de la meilleure grace du monde, ſa révérence à Iſabelle. Hélas ! elle étoit bien triſte & égarée. Quand elle apperçut Meſſire Jean, elle commença à *complaindre moult piteuſement ſes douleurs.* Meſſire Jean *la voyant larmoyer, larmoya auſſi.* Il lui dit : *Dame, voici votre Chevalier* prêt à mourir pour vous; *quand tout le monde vous faillira, il vous ſera toujours fidele. Je ferai tout mon pouvoir de remettre vous & votre fils en votre Etat*

Etat d'Angleterre. Je sacrifierois, pour vos bonnes graces, mille vies. Nous aurons assez de Gendarmes, si à Dieu plaît.

A cette offre généreuse la pauvre Reine voulut se prosterner *de la joie qu'elle en avoit;* mais *le gentil Messire Jean* s'y opposa, prit la Dame entre ses bras, & lui dit : *A Dieu ne plaise que je voie jamais la Reine d'Angleterre à mes pieds! C'est à moi seul à me prosterner. Reconfortez vous, & vos gens aussi, & venez voir mon frere, & Madame la Comtesse de Hainaut & leurs beaux enfans; ils vous attendent, & vous recevront à grande joie.* La Reine lui répondit : *Sire, je trouve en vous plus d'amour & de consolation qu'en tout le monde, & vous en rends cinq cens mille mercis; si vous faites ce que vous me promettez avec tant de courtoisie, je deviendrai votre sujette, & mon fils votre serf à toujours, & mettons notre Royaume d'Angleterre à votre abandon.*

Isabelle partit d'Ambricourt, après avoir bien remercié le Seigneur Châtelain & sa femme, & promit de reconnoître un jour *le joyeux traitement qu'elle* avoit reçu d'eux, si elle étoit assez heu-

reuſe pour le pouvoir. Elle arrive à Valenciennes, où le Comte Guillaume de Hainaut & ſa femme la reçurent avec tous les honneurs dus à ſa naiſſance & à ſon rang.

Le Comte avoit quatre filles d'une rare beauté : la cadette, qu'on appelloit Philippe, éclipſoit encore ſes trois ſœurs. Le jeune Edouard, ce Prince, qui devint depuis ſi fameux, & ſi fatal à la France, la vit, rougit, & ſentit qu'il avoit un cœur ; mais à peine il avoit fait une découverte ſi douce, qu'il fallut s'arracher à cet objet, à la tendre Philippe, mille fois plus précieuſe à ſes yeux que la Couronne d'Angleterre. Déja Meſſire Jean avoit écrit à tous ſes amis du Hainaut & du Brabant, *gentils Chevaliers*, *ſes compagnons*, de venir avec lui ſervir la beauté en Angleterre. Ils étoient arrivés. Le Comte, plus ſage, content d'avoir donné un aſyle à la Reine, craignoit de s'engager dans une inutile & périlleuſe guerre. Iſabelle, qui s'en étoit apperçue, inſtruite par l'expérience récente qu'elle avoit faite à Paris de l'inconſtance des Princes, & du peu de fonds qu'on devoit faire ſur leurs

faveurs, vouloit hâter ſon départ pour ne point refroidir le zele de ſes défenſeurs. En quoi elle fut merveilleuſement ſecondée par Meſſire Jean, qu'on diſſuadoit en vain de ſa téméraire entrepriſe : *Je ne peux mourir qu'une fois*, diſoit-il, *ma vie eſt à la volonté de Dieu ; mais tant que j'en aurai la jouiſſance, elle ſera* toujours conſacrée au ſervice *des Dames & pucelles, déchaſſées & déconſeillées.*

Iſabelle courut à la vengeance ; Meſſire Jean à la gloire ; le jeune Edouard s'arracha du ſéjour fortuné de l'aimable Philippe. On quitta la Cour du bon Comte de Hainaut avec un corps impoſant, mais peu nombreux, de braves Chevaliers. Pluſieurs autres devoient joindre encore la Reine à *Dordrech*, rendez-vous général des vengeurs d'Iſabelle. Les principaux de ces Chevaliers, après Meſſire Jean, étoient *Henri d'Antoing*, *Michel de Ligne*, les Sires de *Gommegines*, de *Perceval*, de *Bailleul*, de *Bouſſoit*, de *Verting*, de *Pocelles*, de *Villers*, *de Hein*, de *Sars*, de *Boiſiers*, d'*Ambreticours*, de *Sermuel*, de *Gouſtelle*. On s'embarqua à Dordrech. *La navire étoit belle*, le temps beau, ſe-

rein, *moite & attrempé.* On se trouve, dès la premiere marée après l'embarquement, aux digues de la Hollande. *On désarme le lendemain ;* on *tire les singles à mont ;* on continue la route, en côtoyant la Zélande, dans l'intention de prendre terre à un port qu'on avoit *avisé :* mais on ne le peut point ; *une grande tourmente print la caravanne en mer ;* ils errent à l'aventure pendant deux jours, sans savoir où ils étoient, en quoi Dieu & Monsieur saint George leur firent grande grace ; car *s'ils se fussent embatus* au Port desiré, ils tomboient sous les mains de leurs ennemis, qui les y attendoient, pour les *mettre tous à mort.* La tourmente cessa au bout de deux jours ; on découvrit les côtes de la Grande-Bretagne ; les Mariniers crierent terre ; on débarque sur le *sablon* & *droit rivage, sans havre, ne port,* avec *fort petit de pourvéances en vivres, dont ce fut* grand pitié, sans savoir encore si on étoit en lieux amis ou ennemis. On se remet en chemin, à l'aventure de Dieu & du Saint Patron de l'Angleterre, *en toutes mesaises de froid par nuit, de peur par jour, de faim à toute heure : on chevauche par mont*

& par val. Jugez *de l'émoi* de la belle & délicate Reine, du surcroît de peines du jeune Edouard, déja si malheureux d'avoir quitté *Madame Philippe ;* de l'inquiétude de Mortemer *pour sa noble Maîtresse* ; de l'embarras de Messire Jean; de l'étonnement de tant de braves Chevaliers! *Les Preux juroient, Mortemer se taisoit ; Isabelle se démenoit que bien que mal ; Edouard pleuroit, quand on découvrit enfin une grande Abbaye de Moines noirs, de Monsieur Saint Hamon.* On y goûta pendant trois jours, *soulas, repos, reconfort & gayeté.*

Adonques s'épandit nouvelle dans le Pays que la Reine étoit arrivée avec son fils à Saint-Hamon, avec une foule de Chevaliers brillans, prêts à mourir pour elle. Une multitude de fideles serviteurs de la Reine se rend de toutes parts à l'Abbaye. On y voit arriver le Prince Henri *au col tort*, frere de l'infortuné Thomas de Lancastre, dont nous avons rapporté la fin tragique. Il venoit unir sa vengeance à celle de la Reine, avec *moult beaux Gendarmes, Comtes, Barons, Chevaliers, Ecuyers.*

Fiere d'avoir une armée à ſes ordres, Iſabelle, que le malheur auroit dû rendre compatiſſante & douce, ne parloit plus que de punition & de ſupplice. On vit effacer de ſon cœur la tendre humanité, qualité diſtinctive de ſon ſexe. Les chagrins & les injuſtices qu'on éprouva pour avoir été trop ſenſible, deviennent des ſujets de fureur, quand on peut les venger.

Le noble Roi Edouard tenoit alors *une groſſe Cour* à Briſtol, dans *ce Châtel ſi vanté*, que la mer environne de toutes parts. Monſeigneur Hue le Dépenſier, âgé de quatre-vingt-dix ans, mais plein de vigueur encore, étoit le véritable Roi, ſans en avoir le titre. Il s'étoit aſſocié dans l'exercice de l'autorité ſuprême, ſon fils, qui retraçoit à tous les yeux l'ambition de ſon pere, & qui avoit concouru avec lui à rendre Edouard odieux à ſes Peuples. Le Comte d'Arondel, ami des deux Favoris, partageoit avec eux la confiance du Prince, & la haine publique.

C'eſt à Briſtol, c'eſt contre ſes plus mortels ennemis qu'Iſabelle conduiſit d'abord ſes défenſeurs. Toutes les Villes qu'elle rencontre lui ouvrent leurs portes;

on lui décerne le titre flatteur de libératrice de la Grande-Bretagne, & ſon armée ſe fortifie à chaque pas.

On arrive à Briſtol; on en forme le ſiege : les habitans de la Ville, pour la ſauver du pillage, demandent à capituler. La Reine leur impoſe, pour condition, de lui livrer Meſſire Hue, le pere, & le Comte d'Arondel, qui n'avoient pu rentrer dans le Château, où le Roi s'étoit renfermé avec le fils de ſon premier Miniſtre. On livre ces deux malheureuſes victimes; & avec elles on amene à Iſabelle le Prince *Jean*, ſon ſecond fils, & ſes deux filles, qu'elle avoit été obligée d'abandonner, à ſon départ précipité pour la France; Meſſire Hue en avoit eu la garde. Le cœur de la Reine s'ouvrit un inſtant à l'amour : elle verſa quelques larmes en embraſſant ſes enfans; mais, après cette émotion paſſagere, elle ſe fit préſenter le vieux Meſſire Hue & d'Arondel. Elle leur dit, en préſence de ſes Barons : *Mon fils & moi, nous vous ferons droit & loi, ſelon vos œuvres.....* Adonques, répondit Meſſire Hue : *Ha! Madame, Dieu vous veille donner bon Juge*

& bon Jugement ! ſi nous ne pouvons l'avoir en cette vie, nous l'aurons en l'autre.

Le procès de ces infortunés fut inſtruit ſoudain par un ſage & courtois Chevalier, Thomas Wage, Maréchal de *l'Oſt*, (de la Porte). Il prit les voix des Barons & des Chevaliers. Le réſultat de leurs opinions fut, *que, pour pluſieurs horribles faits*, ils avoient bien *deſſervi la mort.* On les exécuta ſous les yeux du Roi & de Hue, le fils, témoins de cette Tragédie, du haut des tours du Châtel, *ſe lamentant & déſeſperant fort.* Ce fut *le propre jour ſaint Denis, en Octobre 1326.*

Le Roi ſentit alors tout ſon malheur; il connoiſſoit ſa femme : le ſeul parti qu'il eût à prendre, étoit de ſe ſauver. Il le tenta : *une matinée* qu'on donnoit un rude aſſaut *au Châtel*, il s'échappe avec le jeune Hue, & réduits *à tels méchefs*, ils ſe mirent, *derriere le Châtel, en un petit batelet*, pour ſe retirer dans le pays de Galles; mais les vents leur étoient contraires. Le Roi d'Angleterre & ſes compagnons reſterent onze ou douze jours dans cette humble barque, s'épuiſant à ramer pour gagner le large, revenant toujours auprès

du Châtel, ſans nourriture, expoſés à chaque inſtant à mourir de faim, ou à être engloutis ſous les flots, préférant cependant encore cette calamité à celle de tomber dans les mains d'Iſabelle.

Cette Princeſſe eſt inſtruite de leur fuite : on ſe met en mer pour les pourſuivre ; on les trouve ſur leur batelet, excédés de laſſitude, de miſeres & d'ennuis. Dans cet état, on les entraîne, on les préſente comme priſonniers *à Madame la Reine & à ſon fils.*

A la vue de ſon époux malheureux, Iſabelle auroit dû oublier tous ſes torts, ou rougir du moins de ceux qu'elle avoit elle-même : ſi elle ne vouloit point lui pardonner, elle auroit dû ne pas le voir. L'aveugle paſſion qui l'égaroit, ne lui permit point d'être ſi généreuſe ou ſi prudente. Elle avoit affligé les yeux d'Edouard du ſupplice du vieux Spenſer, qu'il aimoit : elle prit plaiſir encore à faire couler en ſa préſence, le ſang du fils de ce Miniſtre, ſon compagnon d'infortune. La plume nous tombe des mains, en retraçant les tourmens horribles qu'une Princeſſe de France, la plus belle des fem-

mes, fit endurer à l'ami de ſon époux. La cruauté n'eſt pas même ce qui révolte le plus dans cette cataſtrophe ſanglante : on affligea encore l'honnêteté publique ; on viola la ſainteté des mœurs, la licence commença la ſcene ; on outragea la nature : mutilé de la maniere la plus atroce, & vivant encore, le jeune Spenſer appelle la mort trop lente ; elle arrive ; il expire, & la Reine eſt couverte d'un opprobre éternel.

Après ce forfait, Iſabelle prend la route de Londres, traînant à ſa ſuite le déſeſpéré Edouard, ſe félicitant de ſa victoire, & ſe livrant ſans contrainte à ſes amours.

Le bon Meſſire Jean Hainaut avoit ſervi fidélement cette Princeſſe, & avoit terminé ſes malheurs : fâché d'avoir vu couler le ſang, & ayant dégagé ſa parole, il ſe diſpoſoit à retourner en Flandres. La Reine, pour différer ſon départ, donna des tournois & des fêtes à tous ces braves Chevaliers : elle avoit fait venir à Londres les plus belles Dames & les plus gentes pucelles d'Angleterre. Elle vouloit enchaîner des nœuds de l'amour, ou charmer, par les appas *décevans* de la galanterie,

tant de généreux défenseurs, & se servir encore de leurs bras pour destituer son époux, & faire couronner son fils à *Westminster*.

Que ne fait pas la beauté, même en persuadant des injustices! Messire Jean resta; & le jour de Noël 1326, la Reine tint grande cour à Londres. Là, vinrent *Comtes*, *Chevaliers*, *Nobles*, *Prélats*, *Consuls des bonnes Villes*. Là encore parut le Prince de Hainaut, à la tête de ses Gendarmes. On examina les déportemens du captif Edouard : il est bien difficile d'être innocent dans le malheur. Edouard fut déclaré coupable, d'une voix unanime. On conclut que *tel homme n'étoit mie digne de jamais être Roi, ni de porter la couronne*. En sa place, on couronna son fils aîné; & par un reste de piété, en déclarant que le Roi détrôné seroit exactement détenu, on convint de lui laisser un entretien honnête, *tant que vivre il pourroit*.

Le nouveau Roi étant affermi sur son Trône, Messire Jean de Hainaut prit congé de lui avec ses Gendarmes. Le Roi, par le conseil de sa mere, leur distribua des présens, *& grand'foison de ri-*

ches & beaux joyaux. Ils s'embarquent à Douvres, abordent en Flandres, & arrivent à Condé pour un grand tournoi qu'on y avoit indiqué; & de-là à Valenciennes, où ils raconterent *le merveilleux butin* qu'ils avoient mené en Angleterre.

Isabelle gouvernoit seule ce Royaume, au nom de son fils, ou plutôt Mortemer le gouvernoit pour tous deux. Robert, Roi d'Ecosse, avoit vu tranquillement la révolution qui venoit d'arriver chez ses voisins & ses rivaux. Les braves du Hainaut étoient partis; le Roi détrôné avoit encore des partisans. L'occasion d'attaquer l'Angleterre parut favorable au Monarque Ecossois : le jeune Edouard commença à faire sa premiere *chevauchée contre lui; il alla par déserts & par monts*, à la tête de ses Gendarmes, jusques à la riviere de Thin, où les ennemis étoient campés. Arrivé à cette riviere, on ne trouve, ni bateau, ni gué; on est forcé de *gésir* sur les bords, chacun tenant son *palefroi par le frein*, sans provisions, sans feu; *cependant point ne se désespéra le tant jeune Roi. Ains il alloit ores ça, ores delà, exhortant son monde à courage & patience;*

il en donne à tous ſes Gendarmes : les Ecoſſois, qui avoient cru vaincre un enfant ſans expérience, ſont honteuſement repouſſés.

Le jeune Vainqueur revient à Yorck, où ſa mere l'attendoit avec les Dames de la Cour. Un jeune front, ceint de lauriers, a bien des attraits pour les Belles. Mais Edouard avoit vu Philippe de Hainaut, & l'amour lui avoit donné ſon bandeau pour toute autre beauté : nulle *Demoiſelle, ſi gente fût-elle*, ne pouvoit attirer ſes regards.

Il étoit Roi, il pouvoit commander ; il commanda. *Force* fut *à Madame ſa mere* de demander pour lui la Princeſſe Philippe. On envoya donc à Valenciennes Henri de Lancaſtre, le beau Mortemer, un Evêque, deux Chevaliers Bannerets, deux bons Clercs à Monſeigneur le Comte de Hainaut, pour propoſer Edouard à Madame Philippe. Le Comte dit *moult grand merci à Monſeigneur le Roi*, & qu'*il accordoit volontiers ſa requête, ſi notre ſaint Pere le Pape & l'Egliſe de Rome y conſentoient.* Adoncques, on envoya deux Chevaliers à Avignon pour obtenir la diſpenſe, les

deux époux étant issus de meres qui étoient cousines germaines. La dispense fut accordée. On conduisit Madame Philippe à Londres, où l'on donna danses & tournois, *si que chacun fut fort content*, mais le jeune Roi sur-tout : il aimoit, il étoit aimé; *ce fut alors seulement qu'il fut heureux comme un Roi* *.

* Cette alliance d'Edouard III avec le Souverain du Hainaut occasionna bien des maux à la France. Les Gentilshommes de cette Province s'attacherent dès-lors au Monarque Anglois, & lui faciliterent depuis la conquête de Calais. Après avoir tant contribué à détrôner son pere, & à lui donner sa Couronne, ils lui servirent encore à vaincre Philippe de Valois, & à affliger la France. C'est, en partie, à leur courage qu'on doit imputer les lauriers qu'Edouard a cueillis à Crecy. Dès le temps de Jules César, ces *Henuyers*, ou Peuples du Hainaut, étoient les plus braves de la Belgique. De l'union d'Edouard avec Philippe de Hainaut, il sortit encore un Héros redoutable à la France, & qui triompha si glorieusement du Roi Jean à Poitiers ; c'est le Prince de Galles, si connu dans nos Annales sous le nom de *Prince*

La jeune Reine attira bientôt tous les regards : l'admiration qu'elle inſpiroit, parut un outrage à Iſabelle; elle devint difficile : ſon malheur avoit aigri ſon humeur; la proſpérité la renforça. Son fils étoit né impérieux; elle cherchoit ſans ceſſe les occaſions de le contrarier : il s'offenſa à ſon tour. Elle ne lui avoit pas montré l'exemple du reſpect que l'on doit à l'auteur de ſes jours. Le mépris qu'elle-même lui avoit inſpiré pour ſon pere, tourna contr'elle. Des flatteurs obligeans s'apperçurent du changement d'Edouard pour ſa mere, & lui raconterent différens détails de ſes amours. Mortemer étoit puiſſant : il falloit le perdre; on le perdit.

Il eſt bien rare que la faveur n'exalte point les têtes. Mortemer n'avoit pu ſe ſauver de cette fatale ivreſſe. Uni d'abord au Comte de Kent, oncle du Roi, la ſupériorité le choqua; il voulut s'égaler a ce Prince, & crut pouvoir ſe ſoutenir tout ſeul au milieu de la Cour la plus orageuſe de l'Europe. A cette préſomption, il joignit la méchanceté la plus criminelle. De l'aveu de la Reine, il fit entendre au jeune Roi que le Comte, dont il lui exa-

géra l'ambition, vouloit l'empoisonner pour regner en sa place. On est bien défiant quand on a beaucoup à perdre : de la défiance à la cruauté, quand on a la puissance en main, la pente est facile. Le Comte de Kent suspect devint soudain coupable : la proximité du sang lui fut même funeste : le Roi avoit jetté son pere dans une étroite prison; il fit décapiter son oncle.

Cette indignité retomba sur son auteur, & la haine publique se réunit toute entiere contre Mortemer. On ne fit plus mystere de l'audace d'un Sujet superbe, qui avoit élevé ses regards jusqu'à l'épouse & la mere de ses maîtres, *dont grande infamie issit sur Isabelle.* Ces murmures populaires, & toujours injurieux pour un fils, parvinrent aux oreilles du Roi. Il étoit déja excédé de l'empire que Mortemer usurpoit sur lui; il adopta l'opinion de ses Peuples. Mortemer est arrêté; on lui fait son procès; il subit le sort avilissant & infame du jeune Spenser, malgré toutes les supplications de sa mere désespérée, qui lui disoit : *beau chier fils, sauvez la vie au gentil Mortemer.* On le

traîna dans les rues de Londres sur un *bahu ;* on l'accabla d'invectives & d'outrages.

Avec lui expira tout l'empire d'Isabelle. Les auteurs de cette mort, craignant la vengeance d'une Amante furieuse, répandirent le bruit qu'elle étoit grosse. Le Roi saisit cette méchanceté ; & dans la crainte d'un déshonneur qui devoit rejaillir sur lui, il fit enfermer *Madame sa mere en un beau Châtel, lui donna des Dames, Chambrieres, Chevaliers, Ecuyers d'honneur, pour la garder & servir, avec belle revenue pour se gouverner selon son noble état. Mais il ne vouloit mie souffrir qu'elle se montrât dehors, fors* par fois & *par forme d'ébats.*

C'est ainsi qu'Isabelle *usa doucement sa vie dans sa retraite, où la venoit voir, deux ou trois fois l'an, le jeune Edouard, son fils ;* foible consolation pour une ame si passionnée & si ambitieuse, mais fort infiniment plus doux que celui de son mari. On connoit la triste fin de ce pauvre Roi, à qui l'on brûla les entrailles avec un fer ardent.

Le beau Châtel où Isabelle fut renfermée, se nommoit *Rising.* Quelques Au-

teurs disent qu'on avança ses jours, destinée ordinaire dans ces temps malheureux. Mais ils se trompent; elle ne périt que de ses regrets ou de ses remords, après vingt-huit ans de captivité.

Ce fut Edouard III, son fils, qui revendiqua la Couronne de France, après la mort de *Charles-le-Bel*, comme son neveu, & le plus proche de ses parens.

(*Par M. l'Abbé C**.*)

QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

L'ABENAKI.

Le célebre Bouchardon se plaignoit souvent de n'avoir jamais pu dessiner l'Apollon du Vatican, sans perdre quelque trait de la forme élégante & de l'ensemble majestueux de cet admirable ouvrage.

On éprouveroit le même sort, si l'on osoit donner un Extrait de l'Abenaki. On renvoie donc le Lecteur à l'Ouvrage même, morceau sublime qu'on ne peut lire sans éprouver un sentiment profond, douloureux, & cependant agréable. Il verra qu'il étoit impossible d'en retrancher un seul mot sans lui faire perdre de sa force, & d'en ajouter un sans altérer sa précision. On y reconnoît la touche mâle & facile du Chantre des Saisons. C'est un dessin de Michel-Ange, colorié par le Corrège. Quiconque pourroit voir ce tableau sans être vivement ému, ne mé-

riteroit pas le bonheur d'être pere, ou d'éprouver le ſentiment délicieux de l'amour filial.

L'Auteur de cet Article (Homme de Qualité) nous a prié de n'y pas mettre ſon nom, & de ne le pas déſigner. Ses vœux ſecrets ſont que l'Auteur de l'Abenaki, ſi digne d'avoir un ami, le devine dans ſon cœur. Les nôtres, ſeroient d'avoir ſouvent à parler de l'Académicien dont on vient de s'occuper.

EXTRAIT

DU ROMAN DE LA ROSE;

Précédé d'une Dissertation sur l'état de la Littérature Françoise sous les regnes de Louis VI, Louis VII, Philippe-Auguste, Louis VIII, Saint Louis, Philippe-le-Hardi & Philippe-le-Bel.

L'AMITIÉ ou plutôt la bonté nous ayant permis de parcourir le Porte-feuille de l'Auteur des Extraits de Triſtan de Léonois, de Huon de Bordeaux, & d'Urſino le Navarrin, nous avons obtenu, nous avons enlevé l'Ouvrage ſuivant, que M. le Comte de Treſſ** n'avoit écrit que pour ſa famille & quelques amis. Le titre de *Roman* que porte le Poëme de la Roſe, nous impoſoit la néceſſité d'en parler, d'autant plus que la plupart de nos anciens Romans ont été compoſés en vers. Nous avons eſpéré que nos Lecteurs nous ſauroient gré d'avoir ſurmonté la crainte que l'Auteur, trop modeſte, avoit que cet Ouvrage ne fût pas aſſez inſtructif, aſſez rempli, aſſez

agréable pour mériter de leur être présenté. Nous espérons aussi qu'ils nous pardonneront d'avoir dérogé à l'ordre alphabétique, dans l'impatience de mettre à l'abri de toute réclamation le présent, presque usurpé, que nous voulions leur faire.

Ce petit trésor littéraire étoit précédé d'une Epître à l'objet le plus aimable, le plus spirituel, le plus digne de ces louanges qu'il est si doux de prodiguer aux talens & aux graces. Nous nous sommes bien gardés de tromper l'intention de M. le Comte de Tresl **; c'eût été trahir nos propres sentimens, & priver d'un plaisir tous ceux qui connoissent l'objet charmant qu'il célebre.

A LA MARQUISE DE M***.

MA FILLE.

IL m'eſt bien doux de voir celle qui m'inſpira d'écrire quelques réflexions ſommaires ſur l'eſprit, être en état déja de leur donner plus d'étendue, & de les rendre plus lumineuſes.

Le foible des vieillards, un droit qu'ils aiment à conſerver, c'eſt d'apprendre toujours quelque choſe à leurs enfans. Puiſque je n'ai plus rien à vous dire ſur tout ce qui tient au goût, à la ſociété, à la raiſon embellie par les graces, ma ſeule reſſource, ma chere enfant, c'eſt de fixer, pendant quelques moments, vos regards ſur des temps reculés & ſur une eſpece de Littérature, qui, peut-être, vous eſt moins connue que celle des deux derniers ſiecles.

Les Lettres & les Arts ont, dans la Nature, un guide toujours certain. Mais

ce guide eſt malheureuſement ſoumis au goût national, qui devroit être immuable dans tous les âges : ce goût épuré, qui peut ſeul embellir les Arts & les apprécier, ſe ſoutient difficilement de ſiecle en ſiecle; combien n'avoit-il pas dégénéré depuis les Grecs & les Latins, juſqu'au moment où je vais eſſayer de vous le faire voir renaiſſant parmi nous!

J'eſpere que la Muſe ingénieuſe de Guillaume de Loris pourra vous plaire, malgré les vieux atours dont elle paroît quelquefois ſurchargée : les narrations de Ruſticien de Puiſe vous ont amuſée dans les Extraits des Romans de la Table-Ronde; vous reconnoîtrez dans Guillaume de Loris (Auteur preſque contemporain de Ruſticien) la même imagination que dans ce vieux Romancier; & vous verrez que l'un & l'autre n'ont fait que renouveller des Anciens ces fables Miléſiennes que vous aimez.

Quoique les allégories ſoient ſouvent trop longues & trop multipliées dans le Roman de la Roſe, la variété, la chaleur qui regnent dans cet Ouvrage, ſuffiront

ſuffiront peut-être pour vous plaire & pour vous attacher. Il vous offrira la comparaiſon du goût renaiſſant dans le ſiecle de Philippe-Auguſte, avec celui du nôtre.

Vous aimez les roſes ; vous êtes à-peu-près de leur âge : écoutez donc avec intérêt le vieux Loris qui les a chantées, & le vieux pere qui deſire de les rajeunir pour vous.

LA fin du onzieme ſiecle & le commencement du douzieme doivent être regardés comme le berceau de la Littérature Françoiſe. L'eſpece de jargon compoſé du Celte, du Tudeſque (langues maternelles des Francs) & du Latin, commençoit à ſe polir & à s'enrichir ; mais les Auteurs n'oſoient encore s'en ſervir dans les Ouvrages d'éloquence, ni dans ceux d'agrément.

Louis VI, dit le Gros, réuniſſoit toutes les vertus qui caractériſent les Héros & les grands Rois. Chef d'une Maiſon auguſte qui devoit être un jour ſi chere à

la France, & que les François aimoient déja, (quoique le souvenir du sang de Charlemagne leur fût encore aussi cher que sacré), Louis, aimable & magnifique dans sa Cour, se plaisoit à polir les mœurs des braves Chevaliers, à la tête desquels il se rendoit souvent redoutable. Elevé dans l'Abbaye de Saint-Denis, son esprit & son discernement lui avoient fait choisir pour son meilleur ami le grand Suger, (simple Religeux alors dans cette Abbaye).

L'un & l'autre savoient à quel point les Lettres & les connoissances pouvoient contribuer à donner une nouvelle supériorité à la Nation de l'Europe la plus spirituelle peut-être, mais alors la moins éclairée : ils avoient appellé dans les Ecoles fondées par Charlemagne, & dans les grands Monasteres de Saint-Denis, de Cîteaux & de Clugni, les Professeurs les plus célebres. Saint-Denis s'honoroit déja de l'éducation de son Maître & de celle de Suger ; l'Université, de celle d'Abeilard & du Maître des Sentences *; l'Abbaye

* Pierre Lombard, qui mourut Evêque de Paris.

de Clugni, de celle de Pierre de Beaufort de Canillac, dit le Vénérable, & l'Abbaye de Cîteaux s'illuſtroit par l'éducation de Bernard, homme de grande qualité, & qui devint malheureuſement homme d'une grande éloquence, & d'un trop grand & trop dangereux pouvoir; mais homme ſaint, dont la vie, les mœurs, les ſermons & les actes publics & privés mériterent la place qu'il a dans la Légende & dans l'Hiſtoire.

Tandis que les Muſes Grecques & Latines, & que les autres Muſes laborieuſes inſtruiſoient la jeuneſſe dans les Abbayes, & la préparoient à donner à l'Etat, ou de preux Chevaliers, ou de grands Clercs, les Muſes agréables amuſoient la Cour brillante & guerriere de Louis.

Nous avons vu dans le volume précédent, que c'eſt dès l'an 1120 que Ruſticien de Puiſe compoſa, réunit en corps d'Hiſtoire, (telle qu'on ſavoit l'écrire alors), les Romans de Merlin, d'Artus, de Lancelot, de Triſtan, & tous ceux de la Table-Ronde, que Théleſin & Melkin, Auteurs Anglois,

n'avoient qu'ébauchés. Il ſemble que l'eſprit naturel de la Nation commençoit alors à eſſayer ſes forces; & les premiers eſſais qui nous en ſont reſtés, furent heureux.

Henri I, Roi d'Angleterre, Henri, petit-fils de Guillaume le Conquérant, poſſédoit alors, preſque en entier, la Normandie : il tenoit ſa Cour à Giſors, & cette Cour ſomptueuſe égaloit preſque celle de Louis.

Quoique ces deux Rois euſſent preſque toujours les armes à la main l'un contre l'autre, quoiqu'il regnât dès-lors une rivalité hautaine d'eſprit & de courage entre deux Nations que la Nature (partagée entre les Puiſſances de la terre) ſemble avoir placées ſur le globe pour ſe connoître, s'eſtimer, s'éclairer mutuellement, & ſe combattre ſans ceſſe; Louis & Henri, braves, éclairés & magnifiques, recevoient avec honneur dans leur Cour ceux des deux Nations qui ſe diſtinguoient par leurs talens & par leur ſavoir : ils appellerent près d'eux pluſieurs de ces Poëtes Provençaux, déja

connus sous le nom de Trouvéres ou Troubadours *.

Ces Poëtes avoient renouvellé, les premiers, les chants guerriers, & ceux que la passion la plus vive & la plus douce inspira dans tous les âges : il paroît, par ce qui nous reste de leurs Ouvrages, que ceux des Grecs & des Romains leur étoient connus ; mais la premiere érudition qu'une Nation acquiert, porte long tems l'empreinte de ses mœurs. Les Poésies des Troubadours conservoient encore beaucoup du goût & du caractere national ; elles suffirent pour ranimer dans ces Conquérans du Nord, qui venoient de s'emparer de la Neustrie & de la Grande-Bretagne, ce goût pour la Poésie qui fut toujours cher aux Disciples d'Odin : ils trouverent la même disposition dans les François, qui sembloient rendre hommage à l'énergie de la Poésie, lorsqu'ils chantoient encore la

* *Trouvéres*, dans son acception véritable, veut dire qui trouve, *qui invenit*.

fameuſe chanſon de Roland *, au moment de baiſſer le fer de leur lance, & de fondre ſur l'ennemi. Pluſieurs de ces Troubadours étoient également diſtingués par leur haute naiſſance, par leur courage & par leurs talens. Arnaud de Villeneuve, Guillaume de Cabeſtan, Hue de Tabarie, pluſieurs Souverains

* Il eſt ſurprenant qu'aucun manuſcrit, digne de confiance, ne nous ait tranſmis la Chanſon de Roland; elle auroit pu ſe conſerver du moins par une tradition orale, puiſqu'il eſt prouvé que les Vignerons, voiſins de Marſeille, Ville fondée par une Colonie des Phocéens, chantent encore, en travaillant, quelques vers Grecs très-altérés, qu'on a reconnus pour être les fragmens d'une Ode de Pindare ſur les Vendanges. S'il exiſte encore quelques traits de la célebre Chanſon de Roland, ce doit être parmi les Payſans des Pyrénées. Le feu Marquis du Viviers Lanſac, homme d'eſprit, & d'illuſtre naiſſance, dont la Terre principale, depuis plus de ſix cents ans dans ſa maiſon, eſt dans les Pyrénées, eſt le ſeul qui m'ait aſſuré qu'il avoit cru reconnoître des frag-

même, honoroient les Sciences & les Lettres, en les enrichissant de leurs Ouvrages : si les *Soulas*, les *Fabliaux*, les *Tençons*, les jeux *Mypartis* n'étoient faits que pour occuper la Cour d'*Amours*, tenue par les Dames, dans le Château de Pierrefeu, la narration des grandes guerres, des combats & des tournois mise en vers, occupoit agréablement les Che-

---

mens de la Chanson de Roland dans la bouche des Paysans montagnards; & l'on peut rendre, à-peu-près, ce qu'il m'a dit en avoir rassemblé par la foible traduction qui suit :

O Roland! honneur de la France,
Que par toi mon bras soit vainqueur!
Dirige le fer de ma lance
A percer le front ou le cœur
Du fier ennemi qui s'avance!
Que son sang coulant à grands flots
De ses flancs ou de sa visiere,
Bouillonne encor sur la poussiere,
En baignant les pieds des chevaux!

O Roland! &c.

valiers, les animoit aux grandes actions, à la fidélité pour leurs Souverains, pour leurs Dames; & même (car nous sommes obligés de l'avouer) le plaisir & la curiosité qui les entraînoient à jouir de ces nouvelles productions, forçoient en eux une négligence dont ils avoient tiré long-temps une espece de vanité, & les portoient à se plier à l'instruction qui leur étoit nécessaire pour lire, avec fruit, ces Histoires & ces Romans mis en vers par ceux qu'on nommoit alors les *Conteurs*.

Les Lettres, si favorablement accueillies dans les Cours de Louis VI & de Henri I, firent de grands progrès sous leurs Successeurs : l'instruction de la jeunesse, captivée par trop d'entraves tant qu'elle fut concentrée dans les Cloîtres, prit bientôt de nouveaux dégrés d'élévation & de lumiere. Louis VII, dit le Jeune, pour le distinguer de son pere, qui, l'associant à la Royauté, l'avoit fait sacrer à Rheims, de son vivant, par le Pape Innocent II; Louis VII rassembla, de toutes parts, les plus savans Hommes de l'Europe, il les mit à la tête des

Ecoles nombreuſes & des Colleges qu'il fonda ; & les François commencerent alors à ſortir de l'ignorance.

L'ignorance entraîne preſque toujours la barbarie. Celle de la Nation l'avoit tenue juſqu'alors dans un eſclavage humiliant, ſous le pouvoir ſouvent tyrannique des Hauts-Barons ; on l'avoit diſpoſée à ſe révolter dès que le déſeſpoir ranimoit ſon ancienne férocité. Louis VII & Suger penſerent qu'éclairer les François étoit le meilleur moyen politique qu'ils puſſent employer pour faire connoître aux grands Vaſſaux de la Couronne (que Louis VI avoit combattus toute ſa vie) les limites de leur pouvoir, & les liens reſpectifs qui les uniſſoient avec leurs Vaſſaux. Toujours occupé à modérer le pouvoir tyrannique, Louis VII fut le premier de nos Rois qui réuſſit à placer entre les grands Seigneurs & leurs Vaſſaux des Commiſſaires, qui, ſous le nom de *Miſſi Dominici*, étoient autoriſés par le Roi (Suzerain-né des grands fiefs) à juger des abus de ce qu'on nommoit pouvoir & juſtice féodale.

C'eſt ainſi que les Lettres & les Arts

font naître, peu à peu, la vraie Philoſophie, ce ſeul bouclier du foible contre les atteintes du fort, ce lien ſi doux & ſi ſacré de l'humanité, ce principe de toute vertu, de toute union, de toute bienfaiſance. L'amour de la ſageſſe commençoit à répandre ſa lumiere féconde ſur les mœurs, lorſqu'en même temps les Muſes s'occupoient à polir l'eſprit de la Nation, & à la rendre capable d'égaler un jour les Grecs & les Romains. Ces mêmes Commiſſaires, dont nous venons de parler, eurent ordre d'appeller le peuple à l'inſtruction; & le peuple y fut encouragé par les grands privileges de *Clergie*, accordés à tout homme inſtruit.

Louis-le-Jeune ſut préparer ainſi des ſujets utiles au regne mémorable de Philippe-Auguſte, ſon fils & ſon ſucceſſeur: les meilleurs Ouvrages qui nous reſtent des douzieme & treizieme ſiecles, &, peut-être, la conſervation de ceux des Anciens, ſont dus à la protection dont Louis VI, Louis VII & Philippe-Auguſte honorerent également les Lettres, les Arts, & ceux qui les cultivoient.

Ce fut ſur la fin du regne du vain-

queur de Bovines, que parut l'aimable & savant Guillaume de Loris, natif d'une petite Ville du Gâtinois. Ce fut lui qui commença, dans ce temps, le célebre Roman de la Rose. La lecture des Anciens, & sur-tout celle d'Ovide, à laquelle cet Auteur nous paroît s'être attaché, une imagination brillante & féconde, le grand art de peindre, & de peindre agréablement, caractérisent la Muse de Loris, & le commencement de ce Poëme.

Un maître dont le pouvoir est irrésistible, & dont la lumiere éclaire les esprits les moins actifs, l'amour, joint au desir de plaire, anima Loris; il étoit jeune encore; il paroît même que ses vœux s'étoient élevés trop haut : mais tel étoit alors le pouvoir de la Poésie, que souvent l'amour payoit par ses faveurs les vers qu'il avoit lui-même inspirés. Loris s'exprime sur celle à qui il avoit consacré ses Ouvrages, par les quatre vers suivans :

Celle pour qui je l'ai empris (*entrepris*),
C'est une Dame de haut prix,
Et tant est digne d'être aimée,
Qu'elle doit Rose être clamée (*appellée*).

On peut soupçonner, par quelques autres vers de ce Poëme, que Loris fut aimé; mais sa mort termina trop tôt son bonheur, ses amours, son Poëme & sa vie: il mourut en 1260; & son Poëme ne fut porté qu'à 4155 vers.

L'intervalle entre le regne de Philippe-Auguste & celui de saint Louis fut très-court. Le regne de Louis VIII ne fut que de trois ans.

Quoique la Poésie fût déja honorée & cultivée; quoique Thibaut, Comte de Champagne & Roi de Navarre, l'un des plus puissans Vassaux de la Couronne, donnât dès-lors aux François un modele de chansons & de vers assez ingénieux, assez agréable pour nous faire désirer encore aujourd'hui de pouvoir l'imiter, nous présumons qu'aucun Auteur de ce temps n'osa continuer un Ouvrage dont le titre étoit:

Cy est le Roman de la Rose,
Où tout l'art d'aimer est enclose.

Un Poëme presque aussi vif, aussi galant que l'Art d'aimer d'Ovide, ne pou-

voit que déplaire, & même irriter le saint Roi. Sous son regne, & sous celui de Philippe-le-Hardi, son successeur, on vit de grands Saints, des Guerriers, des Magistrats, & même un Ecrivain illustre (le Sire de Joinville) : mais on ne compte qu'un très-petit nombre d'Auteurs d'Ouvrages d'agrément; celui même de la charmante Comédie de l'Avocat Patelin est ignoré; & si l'on compare cette Piece (quant au ton & à l'invention) au commencement du Roman de la Rose, on sera bien tenté d'attribuer l'un & l'autre au même Auteur, n'en connoissant aucun de ce temps dont il reste des Ouvrages aussi naturels, élégans pour leur siecle, & marqués de même au sceau du goût & du génie.

Les Muses laborieuses acquirent sous ces deux derniers regnes; mais les Muses agréables semblerent avoir perdu des premieres fleurs, dont Loris & Thibaut les avoient parées.

La vicissitude, qui, de tout temps, regna dans le goût & dans les Arts, sert à prouver que leur décadence est souvent bien rapide, & que leurs progrès sont

toujours très-lents, les Sciences peuvent se soutenir avec plus de facilité que les Lettres, parce qu'elles ont des principes plus rigides, & une marche plus positive : les Lettres ne sont embellies & défendues que par le goût; lui seul répand sur leurs travaux l'élégance & les graces; & le goût dominant d'une Nation dépend presque toujours de celui qui regne dans la Cour de ses Souverains, & de ceux que les Souverains autorisent & engagent à le maintenir dans son intégrité : cette vérité, qu'il est aussi doux que naturel de rappeller sous l'empire de l'auguste fille des Césars, se fit sentir sous le regne de Philippe-le-Bel; & tandis que quelques Savans agrandissoient la sphere des connoissances en Europe, les Lettres parurent avoir déja beaucoup perdu de leurs graces & de leur légéreté, lorsque le petit-fils de saint Louis monta sur le Trône.

Philippe-le-Bel cependant les protégea, les anima. Jean de Meun, admis dans sa Cour, fut honoré par ce Prince du titre de pere de l'Eloquence Françoise, pour avoir achevé le Poëme de la Rose, que, quarante-cinq ans auparavant, Guillaume

de Loris avoit commencé. Mais Jean de Meun ne nous prouve que trop la perte que les Muſes avoient faite. Son imagination ſans chaleur, ſa monotonie, un mêlange bizarre de licence & de dévotion, des allégories longues & forcées, tout nous apprend que les mains peſantes de cet Ecrivain étoient bien peu dignes de s'emparer de la lyre de Guillaume de Loris; il eſt même bien étrange, bien odieux de trouver dans la continuation d'un Ouvrage conſacré à l'Amour & au ſexe enchanteur qui l'inſpire, la ſatyre la plus baſſe, la plus amere contre celles qui enflammerent le génie de Loris. Je n'oſe preſque rapporter le trait infame que le coupable Jean de Meun oſa lancer contre les Dames de ſon temps.

Vous êtes, vous ſerez, ou futes...
. . . . . .

Ma main s'arrête . . . . Je frémis en écrivant ce blaſphême.

On ſait avec quelle adreſſe Jean de Meun ſut ſe dérober à la vengeance des Dames de la Cour de Philippe; mais ſon

lourd travail ne peut se dérober à celle de tout homme de goût : s'appesantissant sans cesse sur les premieres allégories que Guillaume de Loris n'avoit fait qu'effleurer, il les multiplie, & se traîne tristement jusqu'à la fin d'un très-long Poëme, qui n'offre plus rien au Lecteur qui puisse l'instruire ou lui plaire.

On peut donner une assez juste idée de ce second travail, en disant que Jean de Meun est moins gai, moins savant, moins ingénieux que Rabelais ; & qu'il est d'une licence plus détaillée, plus choquante que le Peintre Philosophe & burlesque (mais souvent hors de toute mesure) de Pentagruel & de l'Isle-Sonnante.

EXTRAIT

TRÈS-ABRÉGÉ

Du commencement du Roman de la Rose, & de 4150 premiers vers qui nous sont restés de Guillaume de Loris.

L'AMANT débute en disant :

Maintes gens vont disant que songes
Ne sont que fables & mensonges ;
Mais l'on peut tels songes songier,
Qui ne sont mie mensongier.

Il feint d'avoir eu pendant les beaux jours du mois de Mai, le songe qu'il raconte ; il commence par une peinture très-agréable du printemps, & de cet esprit de vie & d'amour répandu dans toute la nature.

Moult a dur cœur qui en may n'ame
Quand il oit chanter sur sur la rame
Aux oiseaux leurs sons gracieux.

L'Amant se promene dans une belle prairie, au fond de laquelle il apperçoit un beau verger, enclos de murs, élevés & crénelés, sur lesquels il voit en sculpture, plusieurs figures hideuses, dont il fait la description, en donnant à chacune les attributs qui la caractérisent : elles représentent haine, félonie, vilenie, convoitise, envie, tristesse, vieillesse, papelardie, pauvreté, envie; ces figures étranges attristent l'Amant. Mais les chants harmonieux des oiseaux, les parfums exquis qui s'élevent du verger, l'attirent & l'arrêtent : il cherche les moyens de pénétrer dans l'intérieur du verger; il découvre enfin une petite porte, à laquelle il frappe long-temps en vain ; cette porte s'ouvre enfin; une Dame assez belle, très-parée, & tenant d'un air nonchalant un miroir dans sa main, est celle qui le reçoit ; c'est Dame *Oiseuse*, dont Loris fait un portrait assez ressemblant à celui de la Molesse du Lutrin, & qui finit par ces vers.

Il paroît bien, à son atour,
Qu'elle étoit pou embesognée ;
Quand elle s'étoit bien pignée

Et bien parée & atournée,
Sy, étoit faite sa journée.

Oiseuse dit à l'Amant qu'elle est une des meilleures amies de *Déduit*, à qui ce beau verger appartient, & qui rassemble près de lui tous les plaisirs qui peuvent embellir la vie. Dame Oiseuse présente l'Amant à Déduit, qui le reçoit dans sa Cour jeune & riante. Cette Cour s'amusoit alors à mille jeux différens : une partie formoit des danses vives & voluptueuses, dont Loris fait une description que nous devons supprimer.

L'aimable Nymphe Courtoisie appercevant l'Amant, vient à lui, le prend par la main, & le fait entrer dans la danse. *Déduit*, avec sa bonne & douce amie *Lyesse*, qu'il caresse à chaque pas qu'il forme avec elle, fait les honneurs de son bal à l'Amant.

Amours, ce charmant & malin enfant, ne dansoit pas ; il se contentoit d'agiter doucement ses aîles, aux sons des pipeaux & des musettes. De temps en temps il jettoit les yeux sur deux arcs & sur deux faisceaux de fleches qu'un beau

jeune Bachelier, nommé *Doux-Regard*, tenoit à portée de ſes mains. Les cinq fleches que *Doux-Regard* portoit dans ſa main droite, étoient légeres, polies; leur pointe étoit d'or. La plus brillante de ces fleches ſe nommoit *Beauté*, la ſeconde *Simpleſſe*, la troiſieme *Franchiſe*, la quatrieme *Compagnie* (l'ingénieux Loris dit que celle-ci ne peut être lancée bien loin, & que rarement elle fait des bleſſures profondes); la cinquieme ſe nommoit *Beau-Semblant*. Loris dit que ſouvent elle ne fait qu'effleurer ceux qu'elle atteint.

Puiſſent Amours & Déduit, ces deux jolis amis raſſemblés, préſerver nos Lecteurs des cinq cruelles fleches que le Bachelier Doux-Regard portoit dans ſa main gauche! La premiere de ces fleches noires, armées d'un fer ſanglant & rouillé, ſe nommoit *Orgueil*, la ſeconde *Jalouſie*, la troiſieme *Honte*, la quatrieme *Avarice*, la cinquieme *Déſeſpérance*.

L'Amant fait le portrait de pluſieurs Nymphes de la Cour d'Amours, qui danſoient avec lui. Ces charmantes Nymphes étoient *Beauté*, *Richeſſe*, *Largeſſe*, *Fran-*

chiſe, *Joliveté*, & l'aimable Courtoiſie dont il tenoit la main.

Le bal étant fini, l'Amant s'enfonce dans les boſquets du verger, pour en admirer les beautés ; mais Amours & Doux-Regard le ſuivent ſans qu'il s'en apperçoive ; & le voyant arrêté près d'une touffe de roſiers, ils s'approchent doucement & ſe cachent, à quatre pas de lui, entre les feuilles épaiſſes & touffues d'un figuier. Une des Roſes, qui ſembloit n'attendre pour s'entr'ouvrir que les rayons du ſoleil, & le ſouffle careſſant du zéphyr ; une de ces Roſes..... hélas ! telles que l'imagination nous les a peintes, & nous les peint encore ; une Roſe naiſſante arrête & fixe les deſirs & les regards de l'Amant : il oublie tout pour l'admirer ; il ne voit, il n'eſt occupé que d'elle ; à peine s'apperçoit-il des fleches dont Amours lui perce le cœur ; ce n'eſt qu'à la troiſieme bleſſure qu'il ſoupire, ſe plaint, & les cinq fleches d'or ont déja pénétré ſon ſein, lorſqu'il fait de vains efforts pour les arracher.

Amours & Doux-Regard rient enſemble, d'un air malin, en voyant le

pauvre Amant retirer le fuſt des cinq fleches, dont les pointes reſtent dans ſon cœur. L'Amant paroît prêt à mourir des coups qu'il a reçus : l'inſtant d'après il ſe ranime; il s'élance au travers des épines cruelles qui défendent la Roſe; des ronces entrelacées s'oppoſent à ſes efforts, & lui font mille nouvelles bleſſures. Amours en a pitié : mais la pitié de ce méchant enfant n'eſt preſque toujours ſuivie que de quelque nouvelle malice; il lance à l'Amant une ſixieme fleche. Cette fleche, nommée *Beau-Semblant*, eſt trempée dans un baume doux & ſalutaire, qui calme un peu la douleur des premieres bleſſures. Amours & Doux-Regard ſe découvrent alors, & s'approchent de lui : « *Vaſſal*, dit Amours à l'Amant, *vainement eſſayerois-tu maintenant de me fuir; rends-moi hommage : je ne reçois que celui des loyaux Amans* ». A ces mots celui-ci tombe à ſes pieds : Amours reçoit ſes mains dans les ſiennes, le baiſe ſur la bouche comme ſon Vaſſal lige, & ce baiſer porte la vie, la chaleur & l'eſpoir dans le cœur bleſſé de l'Amant.

Nous paſſons une épiſode qui, quoique

agréablement écrite, nous paroît inutile, n'étant qu'un récit de l'erreur, de la passion & de la mort de Narcisse, que Loris imite d'Ovide.

L'Amant, quoiqu'il sente la pointe des six fleches dans son cœur, se trouvant soulagé par le baume que porte celle qui se nomme *Beau-Semblant*, finit par dire:

D'une part moingt, d'autre me cuit:
Ainsi il m'aide, ainsi me nuit.

Amours, content de la soumission de l'Amant, acheve de se l'assujettir, en se servant d'une petite clef d'or pour fermer son cœur, afin que les pointes de ses fleches ne puissent plus en être arrachées. Il lui fait alors une très-longue leçon sur les moyens de réussir à la conquête de la Rose. Ces leçons, c'est un véritable Art d'aimer; & plusieurs des traits qu'il rassemble, sont imités de l'Art d'aimer d'Ovide; quelques autres se ressentent un peu du mauvais ton d'un siecle où le goût & la galanterie n'étoient encore qu'à leur aurore.

Prêt à laisser l'Amant à lui-même,

Amours le console, en lui disant que son absence ne sera qu'apparente, qu'il ne cessera pas de veiller sur lui, & qu'il le laisse sous la garde de Doux-Penser, de Doux-Regard & de Doux-Parler.

L'Amant est très-affligé du départ apparent de son nouveau Maître. Il recommence à faire des efforts inutiles pour s'approcher de la charmante Rose. Tandis qu'il gémit de ne pouvoir traverser la haie qui l'en sépare, il voit un jeune homme d'une physionomie douce, prévenante & modeste, dont la main écarte les ronces, ouvre un passage, lui fait signe, & l'appelle près du rosier. Ce jeune homme, c'est *Bel-Accueil*, fils de *Courtoisie* : il permet à l'Amant d'approcher plus près de la Rose; mais il lui défend de la cueillir, & même d'en oser montrer le desir coupable.

L'Amant ne peut s'empêcher de s'exprimer avec douleur sur la peine qu'il souffre en obéissant à cet ordre; il ose même avancer une main téméraire vers la Rose; mais à l'instant un monstre hideux; nommé *Dangier*, s'élance avec fureur, & chasse Bel-Accueil & l'Amant hors

hors de la haie, qui se renferme aussi-tôt.

Bel Accueil s'enfuit en tremblant; & l'Amant désespéré se retire seul dans un hallier épais, d'où ses yeux peuvent à peine entrevoir l'enceinte qui renferme la charmante Rose. Une grande Dame, dont l'air est noble, & dont les regards sont perçans & séveres, s'avance vers lui, met sa main sur sa tête, & commence à s'exprimer fortement contre Dame Oiseuse, contre Déduit & son Verger, & bien plus encore contre Amours, la Rose, Bel-Accueil & Beau-Semblant; cette Dame s'appelle Raison. A peine l'Amant l'écoute-t-il & daigne-t-il lui répondre,

S'y répond l'Amant à rebours
A Raison qui luy blâme Amours.

Raison, indignée de la distraction & des réponses de l'Amant, ne tarde pas à le quitter. Amours se rend visible un moment, & propose à son Vassal d'avoir recours aux conseils d'un jeune garçon honnête & prudent qu'on nomme *Amys*. L'Amant court à lui, lui peint les tourmens qu'il endure; il ouvre son sein, & le lui fait voir percé par les six fleches

d'Amours. Amys calme son déſeſpoir, & lui conſeille de retourner près de Dangier, & de chercher à l'adoucir par ſon repentir, par ſes larmes & par les promeſſes les plus ſacrées de ne s'approcher de la Roſe qu'autant qu'il le lui permettra.

Dangier reçoit d'abord l'Amant avec les reproches & les menaces les plus vives. Amys joint ſes prieres à celles de l'Amant. Franchiſe & Pitié, deux Nymphes douces, aimables & perſuaſives, achevent d'adoucir Dangier, qui pardonne enfin à l'Amant, qui ſe retire, & qui le laiſſe entre les mains de Bel-Accueil, qui s'étoit tenu caché juſqu'alors, & qui, reprenant l'Amant par la main, le fait rapprocher de nouveau de la Roſe. L'Amant croit la voir encore embellie; il ſoupire, il l'adore; il ferme un inſtant les yeux, comme étant ébloui par ſes charmes: il les rouvre pour l'admirer de nouveau; ſon cœur palpite, ſa bouche eſt entr'ouverte, ſes ſoupirs ſont brûlans; il demeure éperdu.

Vénus faiſoit alors planer ſes colombes ſur le boſquet, embelli par le roſier. Elle fixe ſes regards ſur l'Amant; bientôt elle eſt attendrie. A ſes beaux cheveux, à ſon

teint coloré par la jeuneſſe, au feu qui brille dans ſes yeux, elle croit voir en lui l'image du jeune Adonis qu'elle adore ; elle le prend ſous ſa protection, le conduit près du roſier, baiſſe la branche qui ſoutient & qui nourrit la Roſe : les levres de l'Amant impriment un baiſer brûlant ſur les feuilles de cette branche ; elles y reſtent collées, & la Roſe paroît s'animer d'une couleur encore plus vermeille : mais, hélas ! ..... un cri rauque trouble ce moment délicieux ; c'eſt le déteſtable Malebouche (*Médiſance*), qui vient d'apperceVoir l'Amant. A ce cri terrible, Vénus remonte ſur ſon char ; & ſes colombes effrayées partent à tire-d'aîles.

Trois autres monſtres, Peur, Honte & jalouſie accourent en hurlant au cri de Malebouche. L'Amant tombe évanoui de douleur au pied du roſier, & les quatre monſtres l'entraînent, dans cet état, avec Bel-Accueil, juſqu'à l'antre où Dangier veille ſans ceſſe, & d'où ce nouveau monſtre s'élance avec fureur.

Sur le champ, tous les cinq ſe réuniſſent pour élever une forte tour, où l'aimable Jouvenceau & Bel-Accueil ſont renfermés, couverts de chaînes. De vaſtes

& profonds fossés se creusent autour de cette tour; & l'Amant désespéré ne revient à lui que pour se trouver entre des roches escarpées, couché sur des épines longues & cruelles, qui lui déchirent les flancs! Baigné de pleurs, il éleve des vœux inutiles, & meurt à chaque instant de regret & de douleur, pour renaître, l'instant d'après, encore plus malheureux...

Telles sont les ingénieuses allégories renfermées dans les quatre mille cent cinquante premiers vers du Roman de la Rose. Nous desirerions bien que l'esquisse que nous mettons sous les yeux de Lecteurs pût suffire pour leur faire apprécier la Poésie facile, agréable, souvent harmonieuse, & l'invention de Guillaume de Loris; nous osons les prier de penser que ces sortes d'allégories, qui ne seroient plus supportables dans notre siecle, furent très-utiles dans le milieu du treizieme; elles commencerent à donner le goût de la véritable Poésie : elles apprirent aux Auteurs l'art de peindre & d'embellir leurs images par les fleurs d'une imagination brillante.

Guillaume de Loris étant mort en 1260,

ſon Ouvrage, cher à la Chevalerie comme aux Dames de ce temps, reſta renfermé pendant quarante ans dans le ſecret des bibliotheques peu nombreuſes de ce temps. Ce ne fut que ſous le regne de Philippe-le-Bel, & dans cette Cour où la galanterie, portée juſqu'à la licence, devint auſſi malheureuſe qu'elle fut coupable, que *Jehan de Meung*, dit Clopinel, reprit l'Ouvrage de Guillaume de Loris, & continua ſon Poëme de la Roſe, en mettant en action les mêmes perſonnages allégoriques que Loris avoit inventés.

Nous nous garderons bien d'abuſer de la patience de nos Lecteurs, par l'Extrait ennuyeux de dix-huit mille cinq cent quatre-vingt mauvais vers que Jean de Meung compoſa, ſans verve & ſans grace, en ſe traînant (comme nous l'avons déja dit) ſur les traces de ſon aimable prédéceſſeur.

Jean de Meung joint quelques nouveaux perſonnages aux premiers; il fait intervenir Dame Nature, qui tient ſouvent & longuement des propos inutiles, diffus, d'un ton bas, & quelquefois obſcene: il tâche d'y mêler quelques actes de Chevalerie, en faiſant combattre les uns contre les autres,

les perſonnages de Loris & ceux qu'il imagine ; il fait former en regle le ſiege de la tour où Bel-Accueil eſt détenu priſonnier. Vénus, Amour, Conſtance & Chaud-Deſir remportent enfin la victoire, & la charmante Roſe reſte ſans défenſe.

Nous ne pouvons abſolument donner aucune idée du dernier chapitre de ce long Poëme. Le lourd & mauſſade Auteur y fait une longue deſcription de la Roſe, & plus longuement encore la narration des heureux moyens de la cueillir. Nous trouverions abſurde d'employer pour l'une la ſavante plume du célebre Winſlou ; & nous n'avons jamais touché les crayons du licencieux Peintre d'*Arrezo*, qui nous ſeroient néceſſaire pour l'autre.

Nous envions bien la gloire de Martin Franc, ce Poëte indigné, comme nous le ſommes, de l'audace effrénée avec laquelle Jean de Meung avoit inſulté ce Sexe enchanteur, l'ornement, l'ame & le conſervateur de la félicité la plus pure. Martin Franc, dont le nom doit nous être cher, fit un Poëme intitulé *le Champion des Dames :* les Muſes parurent vouloir l'en récompenſer par une nouvelle faveur. Ce Poëte paroît être le premier qui ſe ſoit

ſervi de rimes redoublées & entremêlées, dont Chapelle, Chaulieu, Voltaire & pluſieurs autres Poëtes aimables ſe ſont ſervis depuis avec tant d'harmonie & de grace.

En 1413, un certain Jean de la Fontaine, né à Valenciennes, qui ne vaut pas, à beaucoup près, l'aimable & ſublime Jean de la Fontaine, de Château-Thierry, publia, à Montpellier, un Poëme, à l'imitation du Roman de la Roſe, intitulé : *La Fontaine des Amoureux des Sciences.* L'Alchymie faiſoit grand bruit alors; & les découvertes prétendues de Nicolas Flamel avoient preſque également exalté la tête des Poëtes & celle des chercheurs de pierre philoſophale. Celui-ci conte, en vers paſſables pour ce temps, qu'il s'endort dans un vêrger, & qu'il voit en ſonge deux belles Dames, nommée l'une *Raiſon*, l'autre *Connoiſſance.* Elles lui dictent les procédés qu'il faut ſuivre pour parvenir au grand œuvre. Il finit ſon Poëme, dans lequel il a beaucoup plus imité Jean de Meung que Guillaume de Loris, par ces deux vers François, & les deux vers Latins qui les ſuivent :

Tout l'art, qui eſt de ſi grand prix.
Peut être en ces deux vers compris;

Si fixum ſolvas, faciaſque volare ſolutum,
Et volucrem figas, faciet te vivere tutum.

Nos Lecteurs, un peu inſtruits, s'appercevront ſans peine que le *Marino* a pris l'idée de ſon Poëme de *Ladone* dans le Roman de la Roſe. Ce ſont ſans ceſſe mêmes allégories, mêmes êtres métaphyſiques, perſonnifiés. Malgré toute la reconnoiſſance que les Lettres Françoiſes doivent aux Lettres Italiennes depuis François Premier, nous nous croyons en droit de rappeller ici que les Poëtes Italiens en devoient beaucoup aux Auteurs François du treizieme ſiecle. L'Arioſte n'a point dédaigné de s'emparer, dans ſon *Orlando Furioſo*, de pluſieurs traits de Triſtan de Léonis. La fureur de Roland, la coupe enchantée, pluſieurs combats & ſituations, ſemblent être calqués ſur notre ancien Roman. Mademoiſelle de Scudéry crut avoir les mêmes droits ſur le Poëme de la Roſe; & ce fut d'après cette fiction qu'elle écrivit ſon Roman de Clélie, qui fit un tort momentané à l'eſprit de la Nation, dont le goût commençoit à s'épurer. Moliere, heureuſement, en attaquant ce ridicule, prévint ſes imitateurs.

TABLE

DU VOLUME DE MARS.

Le Chevalier Hazard, *pages* 4

Le Solitaire Anglois, 39

Les déſeſpérés, 60

Anecdotes hiſtoriques, 149

L'Abénaki, 187

Extrait du Roman de la Roſe, precédé d'une Epître à Madame la Marquiſe de M***, & d'une Diſſertation ſur l'état de la Littérature Françoiſe ſous les regnes de Louis VI, Louis VII, Philippe-Auguſte, Louis VIII, Saint-Louis, Philippe-le-Hardi, & Philippe-le-Bel, 186

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume du mois de Mars de *la Bibliotheque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 28 Février 1779.

DE SANCY.

De l'Imprimerie de COUTURIER, Cloître Saint-Nicolas du Louvre.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

Author
Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.59-60.
DATE.
NAME OF BORROWER.
209696
LF.C.
B582u